

PER
R-334
EX.2

LA REVUE

Populaire

MONTREAL, JANVIER 1958

20¢

*Un roman complet : LA PEUR D'AIMER. —
Ce dont on parle, par Lucette Beauchemin.
— La mode pratique, par Odette Oligny.*



L'harmonie des papiers peints et tentures
n'est pas l'effet d'un hasard.
Mais, grâce à Sanderson,
vous avez mille façons
d'y arriver. Voyez ces
fières couleurs, ces motifs
si sobres. Comparez,
choisissez —
connaissiez-les !



FOURNISSEURS
ATTITRES DE PAPIERS-
TENTURES, PEINTURE ET
TISSUS DE S. M. LA
REINE
ARTHUR SANDERSON & SONS LTD.
LONDRES

Papiers peints et tissus **SANDERSON**

La signature apparaît sur la lisière

ARTHUR SANDERSON & SONS (CANADA) LTD.

31 TERAULAY STREET, TORONTO.

Succursales à MONTRÉAL ET VANCOUVER.

LES ROBES DE MARIÉES

*sont faites de satin,
de dentelles et de rêves*



A — Modèle en plumetis blanc légèrement bleuté.

draps, des crêpes et des tulles d'une rare qualité.

Les robes longues se partagent entre le style princesse et le style ample; les jupes sont larges, mais avec retenue; les trains se manifestent avec discrétion, et le voile dépasse très rarement l'ourlet; les corsages sont le plus souvent ajustés, les encolures sont montantes ou à peine décolletées.

Les robes courtes s'inspirent des modèles habillés d'après-midi. Elles adoptent les fronces, les jupes étroites offrant parfois un léger effet de drapé sur le côté; les corsages corselets soulignent le buste et la taille et se recouvrent à volonté d'un manteau sombre parfois doublé de blanc et capitonné de fils d'or, charmante innovation d'une grande maison, ou d'un vêtement de fourrure long ou trois quarts.

Le tailleur blanc ou de teinte claire, bleu pâle ou mauve, compose, lui aussi, une tenue de mariage parfaite en ce moment. De forme classique ou plus fantaisiste, relevé d'une note de broderie aux poches ou aux revers, il est chic, juvénile, pratique, car il se porte ensuite en été ou, teint en foncé, à la ville en de nombreuses occasions. Une écharpe ou une petite cape de fourrure complète à merveille cet ensemble correct en tous lieux et qu'une femme aimera longtemps pour la silhouette fine qu'il lui donne.



B — Robe plissée en crêpe Georgette blanc.

Si la condition du bonheur n'est pas dans la longue robe liliale dont rêvent toutes les jeunes filles, c'est cependant l'image heureuse d'un souhait comblé dont chaque femme aime à se souvenir.

La douceur et l'équilibre des lignes ont la suavité qui convient à ce jour. Robes longues, robes courtes et même tailleurs sont réalisés dans des tissus, des satins brochés, des dentelles, des

Oubliez-vous votre visage...



...lorsque vous
achetez vos
produits
de beauté?

Les coloris de rouge à lèvres peuvent être trompeurs... ce qui vous plaît au magasin peut vous décevoir une fois devant le miroir. C'est pourquoi il est plus sûr d'essayer avant d'acheter... de choisir les produits Beauty Counselor, bien tranquille chez vous. Qu'il s'agisse d'ombre pour les paupières ou de crème, vous saurez exactement, en en faisant l'essai, ce qui vous convient. Et pourtant, ces merveilleux produits ne vous coûtent pas plus cher que ceux que vous achetez au comptoir. Pourquoi gaspiller votre argent par des tâtonnements inutiles quand vous pouvez essayer avant d'acheter. Envoyez ce bon dès aujourd'hui.

Pour un maquillage flatteur, essayez avant d'acheter.



Beauty Counselor
COSMÉTIQUES PERSONNELS



Beauty Counselors of Canada, Limited, Dept. V Windsor, Ontario.

- ☐ Veuillez demander à l'une de vos conseillères de passer me voir. Il va de soi que la démonstration est gratuite.
- ☐ Je me cherche une carrière intéressante. Dans quelles conditions puis-je devenir l'une de vos "Beauty Counselors"? J'ai plus de 25 ans.

NOM _____

ADRESSE _____ TÉLÉPHONE _____

VILLE _____ PROV. _____



Passerez-vous l'hiver en bonne santé?

C'est au cours des mois désagréables de l'hiver que l'organisme humain contracte plus facilement les affections des voies respiratoires telles que le rhume, la grippe et la pneumonie. Cet hiver-ci nous réserve une autre variété de la grippe — la grippe asiatique.

Ses symptômes ressemblent beaucoup à ceux de tout autre genre de grippe. Le malade, en effet, se sent atteint de la fièvre, et ressent des douleurs; sa fatigue est grande. Soyez donc avertis: si de tels symptômes se présentent, appelez le médecin et prenez le lit. Restez couché jusqu'à ce que le médecin vous dise qu'aucune complication ne surviendra et que vous ne courez aucun risque en vous levant.

La grippe asiatique, aussi bien qu'un gros rhume, peut amener la pneumonie. Toutefois, la science médicale prête un concours de plus en plus efficace aux gens affligés de la pneumonie, de sorte qu'aujourd'hui le très petit nombre, seulement, succombe à cette maladie. Il faut, tout simplement, que les traitements commencent de bonne heure, ce qui entraînera la prompt disparition des symptômes.

Évidemment, votre état physique a beaucoup à faire dans la résistance que vous opposez à une maladie des voies respiratoires. Une bonne santé vous sera sans doute un précieux atout, mais vous ferez bien de prendre certaines mesures préventives, telles que les suivantes:

Autant que possible, évitez les foules.

Évitez les refroidissements et portez des vêtements chauds.

Tenez-vous à l'écart des gens qui souffrent d'une affection des voies respiratoires.

Pour tousser ou éternuer, couvrez-vous le nez et la bouche avec un mouchoir de papier.

Disposez de ces mouchoirs aussitôt que vous vous en serez servi.

Lavez-vous soigneusement les mains avant de manger.

Lavez les ustensiles de table dans de l'eau chaude savonneuse, rincez à l'eau bouillante, puis laissez s'égoutter. Ou bien, utilisez des tasses et assiettes en papier.

Voyez à ce que tout membre de votre famille souffrant d'un rhume ou de la grippe vive à part du groupe.

Vous ferez bien de consulter votre médecin au sujet de l'immunisation contre la grippe asiatique.

Puisque la maladie peut survenir en tout temps, il devrait y avoir dans chaque famille quelqu'un capable de donner des soins efficaces au malade. La Metropolitan a émis une brochure qui renseigne sur les mesures à prendre pour assurer le confort et amener le rétablissement du malade. Servez-vous du coupon ci-dessous pour commander un exemplaire gratuit de cette brochure.

COPYRIGHT CANADA, 1958 — METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

**Metropolitan Life
Insurance Company**
(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)

Siège Social: New-York

Direction Générale au Canada:
Ottawa

Metropolitan Life Insurance Co.
Direction Générale au Canada
(Dépt. H. W.) Ottawa 4, Can.

Veuillez m'envoyer un exemplaire de votre brochure intitulée
"Les soins à domicile", 18-Z.

Nom

Rue

Ville.....Prov.....



LA REVUE

Populaire

51^e ANNÉE, No 1

MONTREAL, JANVIER 1958

LE MAGAZINE DE LA CANADIENNE

SOMMAIRE

La mode pratique, <i>par Odette Oigny</i>	5-13
Le Calypso annonce-t-il la fin du Rock n' roll?	6
Vérités sur les perles. La légende des diamants maudits	7
Ce dont on parle, <i>par Lucette Beauchemin</i>	8-9
UNE NOUVELLE CANADIENNE: La trop jolie rieuse, <i>par Adèle T. Sergerie</i>	10
Une chaumière pour deux coeurs	11
La journée de la Reine Elisabeth, telle qu'elle se déroule, heure par heure, <i>par François Formont</i>	12

NOTRE ROMAN COMPLET:

LA PEUR D'AIMER

par Clarence May 14-15

La femme devant la loi, <i>par Robert Millet, B.A.</i>	20
Nos ouvrages féminins	25
La Mode Simplicity	16-30
Mes meilleures recettes de cuisine, <i>par Odette Oigny</i>	32
Nos mots croisés	42

LA REVUE POPULAIRE

souhaite une

BONNE et HEUREUSE ANNEE

à tous ses lecteurs et lectrices,
annonceurs et dépositaires.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Éditeurs de Magazines
du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél.: PL. 9637*

GEORGES POIRIER GEORGES POIRIER, fils
Président Vice-président

CHARLES SAURIOL
Chef de la publicité

Chef du tirage	Odilon Riendeau
Pages féminines	Mme Jules Fournier
Ce dont on parle	Lucette Beauchemin
Correspondante à Hollywood	Mme Louise Gilbert-Sauvage
Made et Cuisine	Mme Odette Oigny

ABONNEMENT A "LA REVUE POPULAIRE"

Canada

États-Unis

1 an	\$1.50	1 an	\$2.00
2 ans	2.50	2 ans	3.50

AU NUMERO: 20 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A.
as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe,
Ministère des Postes, Ottawa.



Des appliqués de dentelle sur tulle festonné bordent le profond décolleté en V qui donne un cachet original à ce fourreau de crêpe noir. Un long panneau de crêpe tombe au dos jusqu'à l'ourlet.



Rien n'est plus chic et plus distingué que le noir. Exemple, cette robe, crêpe et satin. Un fourreau de crêpe dont le corsage est agrémenté d'un drapé de satin, rehaussé de motifs brillants. Une création canadienne.



Le col dégagé, à drapé souple, et la jupe cloche de cette robe, création canadienne, sont de la plus haute nouveauté. Le tissu est une faille d'Arnel infroissable. Dans tous les grands magasins.

LA MODE PRATIQUE

par Odette Oligny

L'HISTOIRE DE «COCO CHANEL», la grande créatrice parisienne qui connut sa première apogée dans le domaine de la Haute Mode vers les années '30, qui subit une éclipse et revient, cette année, plus forte que jamais, est sans exemple. C'est elle qui a vraiment renouvelé la mode trente ans plus tard, ou à peu près, tout en nous donnant, à nous, ce que nous avions un peu oublié au cours des différentes dictatures : la mode pratique et facile à porter, l'aise dans les mouvements et une ligne souple et fluide.

Grâce à Chanel, nous aimerons, au printemps prochain (qui dans le domaine de la mode ne va pas tarder à se manifester car celle-ci se moque bien du calendrier) nous aimerons, dis-je, les faux deux-pièces à blouse longue et jupe plissée ou à jaquette cardigan et jupe droite. C'est elle aussi qui a remis à la mode les manteaux de coupe ovale et ornés de fourrure. Il y a des années que ce détail avait été négligé.

Et puis, au contraire des autres couturiers qui prônaient l'ensemble fait de couleurs s'harmonisant ou tranchant réellement, Chanel aime les ensembles monochromes. D'après elle, une femme chic doit assortir à son costume son chapeau, un béret, une cloche drapée, un turban, au choix, ses souliers, de la nouvelle forme italienne pointue et ses autres accessoires. En un mot, elle ne porte sur elle qu'une seule couleur. On assure même que le choix de cette couleur est indice de personnalité. Et puis, toujours dans le goût

de Chanel, avec la robe d'après-midi, on porte des colliers, des quantités de colliers de couleurs vives, soit un long sautoir qu'on passe plusieurs fois autour du cou, soit trois ou quatre rangs de perles, soit encore quatre ou cinq colliers disparates et de longueurs diverses.

Pour nous qui avons connu Chanel au temps de sa première splendeur, c'est tout simplement un rappel des années écoulées, mais pensez quelle nouveauté pour les jeunes ! Aussi bien font-elles accueil à toutes ces jolies choses avec une joie non dissimulée.

Bien entendu, si les grands couturiers créent la Mode avec le plus majuscule des M, il n'est pas donné à tout le monde de faire partie de leur clientèle. Heureusement, la mode, lancée à Paris ou à New-York, a vite fait de venir sur le marché, plus accessible, des grands magasins ou des maisons spécialisées qui nous offrent de jolies toilettes à des prix à portée de toutes et ceci, grâce à la multiplicité des tissus synthétiques.

Pourquoi leur ferait-on mauvais accueil ? Ils ont tant de qualités. Pensez qu'à présent, on nous présente des robes d'après-midi lavables, ce qui ne s'était jamais vu. Et pour la lingerie, des velours à robe de chambre qui peuvent aussi être lavés, sans parler des crêpes et bien entendu, du nylon à lingerie, dont il ne serait plus question de nous priver.

D'ailleurs les plus grandes maisons de couture ne dédaignent pas l'emploi des tissus synthétiques. Ils se drapent parfaitement, ils ont de jolies couleurs, ils sont aussi souples au toucher qu'on peut le désirer et ils trouvent le moyen de ressembler aussi bien à la soie qu'à la laine.

Nous avons groupé ici, pour vous plaire et vous donner des idées neuves, plusieurs modèles particulièrement choisis et entre autres, plusieurs créations canadiennes que vous pourrez obtenir ici même. Vous vous rendrez compte que le bon goût préside à ces créations sorties des maisons de la métropole, qui suivent la mode de très près sans l'outrer.

Vous voyez donc d'avance les directives du printemps : souliers pointus, robes souples, tailleurs à jaquette décentrée en tweed ou autres tissus pratiques, effets de deux-pièces à taille longue, robes pratiques laissant toute latitude aux mouvements et, autant que possible, ensemble, robe, chapeau, souliers, accessoires d'un seul ton. Avec le jeu des colliers et des autres bijoux. Nous en reparlerons, en matière de mode, rien n'est jamais dit puisqu'elle est, comme un fleuve, comme la mer, un éternel recommencement.

[Lire la suite page 13]



Pas très facile à porter, mais très neuve d'inspiration, cette robe fourreau est faite de crêpe noir. L'encolure montante est adoucie par les épaules arrondies et les manches trois-quarts. Le point important est la disposition des noeuds de ruban noir, sur la hanche et au bas de la jupe. — Ne dirait-on pas que ce beau manteau aux lignes souples est fait du plus beau seal castor ? Il est cependant taillé dans le fameux "Cloud No 9", tissu synthétique à base de nylon qui imite parfaitement la fourrure et coûte tellement moins cher. Ce manteau existe en plusieurs teintes.



Rien n'est plus habillé qu'une robe drapée et celle-ci est particulièrement étudiée. En crêpe bleu. Notez les fronces de la jupe, la large ceinture corselet et l'élégant drapé du corsage.





ELVIS PRESLEY

Il n'a pas beaucoup plus de trente ans. Il est né à New-York vers 1925, c'est-à-dire au moment où les rythmes du charleston faisaient irruption au Canada comme en Europe.

Son père était Martiniquais et sa mère Jamaïcaine, mais la mère de sa mère et le père de son père étaient blancs.

Ses parents vivaient dans la gêne et se trouvaient rarement d'accord. Ils finirent par se séparer, et la mère amena ses deux enfants à la Jamaïque. Harry Belafonte avait sept ans.

Il en avait treize quand il revint à New-York. Il se sentait un peu « blanc » — il avait le teint clair et le sang européen des aïeux parlait peut-être en lui — mais il s'était pourtant trouvé en famille parmi les Noirs de Kingston. Le bouillonnement de ses globules contradictoires posait à l'enfant de douloureux cas de conscience que ne pouvaient résoudre les habitudes des Américains.

Il fit ses études au collège Washington et en 1944 on l'enrôla dans la marine. En temps de guerre, on ne pratique plus la discrimination raciale. Les *colored men* auraient plutôt droit à un tour d'avance.

Démobilisé, il assista à une représentation de l'American Negro Theater et il eut l'intuition d'être capable, à la faveur des jeux de la scène, d'exprimer ses sentiments profonds. Il comprit que cela s'apprenait. Il suivit aussi régulièrement que possible les cours du Dramatic Workshop, où d'autres élèves s'appelaient Marlon Brando et Tony Curtis.

Dans ce milieu d'artistes, les mesquineries racistes n'étaient pas de mise. Harry avait l'estime de ses camarades et des professeurs et il s'ingéniait à se rendre utile jusque dans la préparation matérielle des exercices théâtraux.

Chaque année les jeunes gens du Dramatic Workshop montaient une représentation. Cette fois-là, ils demandèrent à Harry, dont ils appréciaient la belle voix de tenir un rôle de chanteur. Pour la circonstance, il reconstitua une chanson traditionnelle de la Jamaïque et il l'interpréta avec un grand succès.

Théoriquement la carrière de la scène s'ouvrait à lui, mais dans la pratique c'était différent. Peu de producteurs de spectacles avaient besoin d'un acteur de couleur. Devant cette situation, Belafonte dut chercher à gagner sa vie dans des emplois plus prosaïques : il fut manutentionnaire, livreur, reporter sportif.

Il échappait à l'emprise de ce matérialisme en cultivant une idée qui lui était inspirée par les défigurations que subissait la musique nègre. Il savait qu'à l'origine de ces chants qu'on déformait et plagiait, il y avait eu l'extériorisation d'un état d'âme, la formulation d'une nostalgie et d'une plainte. Il voulait remonter aux sources et

dans cet esprit il fit oeuvre de folkloriste amateur.

Il se renseignait partout où il rencontrait des Noirs qui gardaient de vieux airs en mémoire. Il en interrogeait sur les quais, dans les caboulots, au fond des caves de Harlem. Il se passionnait pour cette recherche, sans savoir encore à quel point elle lui serait utile.

Ayant revu à New-York une jeune fille, Marguerite Byrd, qu'il avait connue lorsqu'il était dans la marine, il l'épousa. De ce mariage allaient naître deux enfants.

Au moment de sa mise en ménage, Belafonte était employé dans un bureau et gagnait peu. Depuis quelque temps, Monte Kaye, qui dirigeait un cabaret et Royal Roost lui proposaient de venir chanter chez eux. Conscient de ses responsabilités de père de famille (son premier enfant s'annonçait), il accepta. Entré pour un essai de quinze jours, il y resta plus de cinq mois.

Certes, il était applaudi — et dans un établissement qui avait eu Ella Fitzgerald comme vedette, c'était flatteur — mais il n'aimait pas les chansons « commerciales » qu'on lui demandait ou qu'on lui proposait. Dans les tournées qu'il entreprit, ce fut la même chose. Il était à côté de ses aspirations.

Alors, attendant son heure, il acquit avec deux amis un petit restaurant à Greenwich Village. Il avait une clientèle bruyante. Ça

chantait, ça faisait de la musique. Rivalisant d'entrain avec ses clients, Harry présentait le répertoire qu'il aimait.

— Il faut aller chanter ça partout, s'écrièrent ses copains.

Il se lança dans le circuit des boîtes de nuit. En 1950 il fut engagé, ainsi que son accompagnateur Millard Thomas, au Village Vanguard, et la saison suivante au Blue Angel. Il était un artiste qu'on remarquait, dont on parlait. La firme phonographique R.C.A. Victor le prit sous contrat. Elle n'a pas eu à s'en repentir depuis !

A son tour la Metro-Goldwyn-Mayer s'intéressa à ce mulâtre de fière allure qui chantait de façon si personnelle des airs qui remontaient de très loin. Elle le fit venir à Hollywood et elle lui donna un rôle dans "The Bright

[Lire la suite page 38]



JOAN FONTAINE et HARRY BELAFONTE.

L'HUITRE EST UN PRÉSENT DES DIEUX Nos ancêtres en mangeaient cent à la fois

L'HUITRE est un des premiers aliments dont l'homme se soit nourri. A l'époque paléolithique, en effet, elle paraissait déjà... sur la table. Les Romains en faisaient un usage immodéré ; l'austère Sénèque, lui-même appréciait ce mets au plus haut point.

Nos ancêtres dont les appétits ont inspiré le Garçanua de Rabelais, en mangeaient des centaines à chaque repas (comme hors-d'oeuvre, bien entendu). Brillat-Savarin parle de déjeuners où l'on gobait des milliers d'huîtres. « Les abbés n'en mangeaient pas moins de douze douzaines et les chevaliers plus encore », dit-il. Balzac se contentait d'une centaine. Un sieur Laperte, greffier à Versailles, se plaignit un jour à l'illustre gastronome de n'avoir jamais pu en manger à satiété ; il en avait pourtant gobé 32 douzaines avant que son hôte le prie de vouloir bien attaquer la suite du repas.

Mais les huîtres n'ont pas seulement leur place dans l'histoire de la cuisine, elles en ont une également dans la grande histoire.

Leurs coquilles servirent un jour (en 509 av. J.-C.) de bulletin de vote, pour signifier aux fils de Pisistrate, tyran de la république d'Athènes, la volonté du peuple qui les condamnait à l'exil, d'où le mot « ostracisme ».

Henri IV, dit-on, abandonné des médecins, se guérit d'une fièvre quartaine en ingurgitant force douzaines d'huîtres.

Durant la guerre de 1870, le « marché noir » existait déjà, ainsi que le prouve l'histoire suivante : un

individu, qui s'était faufilé jusqu'aux avant-postes, acheta une douzaine d'huîtres à un soldat prussien, pour la somme de deux dollars. Il la revendit vingt à un restaurateur du Boulevard Montmartre, lequel la servit au prix de quatre dollars pièce à ses clients. Mais là ne s'arrête pas l'aventure, puisque les coquilles furent elles-mêmes vendues, quelques années plus tard, six dollars l'une à un collectionneur américain.

Régal des gourmets, les huîtres sont en outre un aliment complet, très riche, puisque huit huîtres ont la même quantité de calories et la même valeur énergétique qu'un oeuf. Mais elles coûtent, hélas, beaucoup plus cher.

Par une assez curieuse fantaisie de la nature, elles ont une composition à peu près analogue à celle du plasma sanguin.

Nourries presque exclusivement de ce plancton mis « à la mode » par le docteur Bompard, les huîtres renferment beaucoup de vitamines et de sels minéraux. Ambroise Paré soigna, dit-on, la peste en appliquant des huîtres pilées avec leurs coquilles sur les bubons des malades ; système qu'employèrent longtemps les marins pour guérir leurs plaies.

Autre particularité reconnue des huîtres, un certain pouvoir aphrodisiaque : « A ce coquillage s'adressaient les vieillards aux forces défectives, pour recouvrer une nouvelle verdure », écrivit Guillot en 1753.

Une huître baillait au soleil, une goutte de rosée tomba dans sa coquille et un rayon de l'astre divin la solidifia. Voilà d'après Pline l'origine des perles. D'au-

tres prétendent qu'elles tombèrent des yeux d'Eve chassée du Paradis et furent recueillies et précieusement conservées par les huîtres.

Parmi ces explications, fantaisistes autant que poétiques, nous pouvons retenir celle, beaucoup plus scientifique, du docteur R. Dubois : « La plus belle perle n'est que le brillant sarcophage d'un ver ». Quelle élégante manière, en effet, de se débarrasser d'un

On prétend parfois qu'une perle meurt lorsqu'elle devient (superficiellement d'ailleurs) grise et terne. Il était employé autrefois un curieux moyen pour la « ressusciter » ; on la faisait avaler par un pigeon qui la restituait, 24 heures plus tard... remise à neuf. Malheureusement, son volume avait diminué d'un tiers, sous le pouvoir dissolvant des sucs digestifs du volatile. Reste à savoir si l'oiseau appréciait le repas.

Cette utilisation gastronomique des perles eut d'ailleurs d'illustres devanciers : chacun connaît l'histoire de Cléopâtre faisant boire à Antoine une de ses perles dissoute dans du vinaigre — ce qui est faux, car les perles très dures, résistent aux acides comme aux agents physiques : électricité, rayons X, radium, etc.

[Lire la suite page 35]





Mythes et vérités sur les perles

Un collier de perles, de perles authentiques, est le rêve le plus caressé par toutes les femmes. De ces petites sphères brillantes émane un charme enchanteur et troublant; et les hommes ont fait toujours des folies pour s'en emparer, pour les donner à la femme aimée ou à conquérir.

Comme beaucoup de choses belles et merveilleuses, les perles vinrent aux peuples du bassin de la Méditerranée de l'Orient mystérieux qui les envoyait au milieu d'effluves d'arômes et d'épices. On dit que les premiers à les connaître furent les Phéniciens qui les avaient reçues des Indes; les Phéniciens à leur tour les portèrent en Grèce où elles se répandirent, surtout après les entreprises asiatiques d'Alexandre le Grand, dont les légionnaires les avaient découvertes dans les coffres des princes arabes. Dans les triomphes du Roi macédonien, les perles brillaient au premier rang, de la même façon qu'après les conquêtes des généraux romains en Orient. On raconte que Jules César en donna une d'une valeur d'un million de sesterces à la belle Servilie! Les perles étaient aussi très recherchées sur les bords du Nil où les Egyptiens s'en servirent comme ornement depuis l'époque de la dynastie des Ptolomées.

A tant de beauté, à tant d'incomparable splendeur furent liées des légendes poétiques, concernant surtout leur origine, qui paraissait assez mystérieuse et inexplicable. Comment se créaient-elles les perles candides dans le sein profond de la mer, à l'intérieur de l'écrin de leur coquille?

La fantaisie débordante des Arabes

fit naître une fable chantée de ville en ville. La fable disait qu'une claire goutte de rosée avait été portée sur les ailes du vent qui l'avait ensuite laissée tomber dans l'eau. Celle-ci l'aurait détruite si le grand Allah, qui voit tout, ne l'avait transformée en perle. La fable arrive jusqu'à Rome où Plinius et Dioscoride nous parlent d'une goutte de rosée tombée dans un mollusque et ensuite solidifiée par les rayons ardents du soleil.

Mais aux mythes s'opposa plus tard la froide analyse scientifique: depuis l'antiquité on chercha de dévoiler le mystère de la formation des perles sans avoir recours à la fantaisie. L'hypothèse la plus accréditée pendant longtemps (et à laquelle de nombreuses personnes croient erronément encore aujourd'hui) fut celle qui disait que les perles étaient formées par de grains minuscules de sable qui avaient pénétré entre les valves et qui s'étaient accrochés au «manteau». Celui-ci, irrité par les hôtes indésirables, aurait sécrété un liquide qui aurait enrobé les petits grains formant justement les précieuses sphères. Cette théorie avait encore des points de contact avec la légende. C'est l'italien De Filippi qui, en 1852, découvrit qu'il y avait bien une irritation dans le mollusque avec sécrétion de liquide, mais que ce processus était causé non par des grains de sable, mais par la présence d'une larve d'un ver. La découverte de De Filippi fut confirmée ensuite par les recherches et les études d'autres savants étrangers, surtout par Southwell.

Celui-ci, après de longues recherches faites dans les eaux perlifères de Ceylon, put établir avec certitude que

[Lire la suite page 38]

La légende des "Diamants maudits"

Si l'on voulait faire un recueil des superstitions, même à une époque qui se prétend aussi rationaliste que la nôtre, il faudrait un bien grand livre.

Certains ont la superstition des animaux, d'autres des jours, des chiffres, des couleurs.

Un des cas les plus intéressants est celui des pierres précieuses, car son origine doit être cherchée non seulement dans les prédictions fantaisistes de l'astrologie (pourquoi cette admirable pierre qu'est la topaze est-elle boudée par certaines femmes sous prétexte qu'elle porte malheur?) mais aussi dans de curieuses coïncidences de l'histoire.

Les diamants surtout ont leurs tragiques histoires: ainsi «l'émeraude de satan» qui appartenait à la Duchesse de Windsor compte, dit-on, parmi ses «victimes» trois des femmes de Henri VIII.

Les «Florentin», diamant de 136 carats volé dans un temple hindou, provoqua, selon la légende, les malheurs de la famille royale d'Autriche.

L'«Orlov», baptisé du nom du favori de Catherine II, ne porta pas bonheur au prince à qui la reine l'offrit, ni aux jolies femmes qui s'en parèrent par la suite. Orlov sombra dans la folie.

Le «Koh-i-noor», qui appartient à la couronne britannique, a rapporté aussi toute autre chose que du bonheur à ses possesseurs successifs.

Cette pierre, qui pesait 900 carats à l'état brut, a perdu à la taille plus des deux tiers de son poids et, ainsi, s'est trouvée réduite à 270 carats. Les habitants de l'Inde ont toujours pensé qu'il apporte une ruine certaine dans les mains de qui il tombe et, à l'appui de leurs dires, ils citent la dynastie mongole.

Le roi de Perse, qui réussit à se l'approprier par la ruse, perdit son empire avant de mourir assassiné.

La Compagnie des Indes fit présent de la gemme à la Reine Victoria, mais Elizabeth II, superstitieuse, ne voulut pas qu'elle figurât à son couronnement.

Il y a peu de gros diamants dans le monde. Cependant un énorme volume ne suffirait pas pour narrer l'histoire de ces pierres.

Une anecdote dramatique s'est notamment déroulée autour d'un diamant qui joua un rôle dans l'histoire de France et d'Angleterre.

Vers la fin de XVII^e siècle, on croyait généralement aux Indes que les

[Lire la suite page 38]



Modèle de Glickman, Montréal.



ALFRED DE MUSSET

Amateurs d'autographes, n'achetez pas ceux des grandes vedettes du cinéma

térêt que l'on prend pour un écrivain ou un peintre jouent un très grand rôle.

Les autographes de grandes vedettes du cinéma ou du music-hall n'ont aucune valeur: elles les prodiguent trop généreusement...

Un auteur qui a peu écrit est souvent plus intéressant, dans ce domaine, qu'un écrivain célèbre qui a beaucoup produit. Avant 1939, je faisais cadeau des lettres de Guillaume Apollinaire à mes clients; aujourd'hui je les vends.

—Y a-t-il beaucoup de collectionneurs d'autographes?

—Au Canada, un nombre appréciable. En France, cinq cents environ... Ils ont en commun une caractéristique fondamentale: ils ne font pas parler d'eux.

—Les faux en autographes sont-ils nombreux?

—Pas trop, mais ils sont parfois spectaculaires. Personne n'ignore la mésaventure, survenue au siècle dernier, au collectionneur Michel Chasles, trompé par un fameux faussaire qui lui repassa des lettres de Cléopâtre à «son cher Jules César», de Lazare le Ressuscité à Saint Pierre, de Marie Madeleine à Lazare, de Ponce Pilate à

Tibère, d'Attila à un général gaulois. L'incroyable, c'est que toutes ces lettres avaient été écrites en français moderne. De toutes façons, je ne pense pas qu'il soit difficile de découvrir les faux en autographes; il faut tout d'abord étudier le texte et analyser le papier, puis se rappeler que la plume d'acier est une invention récente et que le blanchissement au chlore n'était pas employé avant 1830. De plus il faut se reporter aux facsimilés des grands catalogues, aux originaux conservés dans les archives nationales ou municipales.

Les autographes de Verlaine soulèvent un problème particulier: le poète faisait souvent tenir la plume par son ami Cazal qui imitait fidèlement son écriture. En outre, Verlaine changeait souvent d'écriture surtout lorsqu'il était sous l'influence de l'alcool, de la «Verte Muse» comme il appelait poétiquement l'absinthe.

—Quels ont été les meilleurs prix à la dernière vente d'autographes importante?

—Une lettre de trois pages écrite par Descartes, datée de 1635 et concernant «Le discours sur la Méthode» a été vendue \$6.000. Une proclama-

tion de Louis XVI aux Etats Généraux a atteint \$3.500 et une lettre de Jean Jacques Rousseau à Madame Pin, où l'auteur de l'«Emile» lui donnait des conseils pour l'éducation de son fils, a été achetée plus de cinq mille dollars.

—En France, apprécie-t-on les autographes de personnalités étrangères?

—Les textes français (de Montaigne à Musset) sont plus appréciés car on évalue plus difficilement les documents étrangers.

«Toutefois, les autographes du roi prussien, Frédéric II, des Anglais Newton, Byron et Oscar Wilde, des allemands Heine, Wagner et Goethe ont atteint des prix élevés, car ces personnages ont eu des rapports directs avec la France.

Les peintres, étrangers ou non, ont en général une grande valeur, surtout lorsqu'il s'agit des lettres, car celles-ci sont souvent accompagnées de croquis à la plume.

Dans le domaine musical, les autographes les mieux payés sont ceux de Schubert; toutefois une lettre d'amour écrite en français par Wagner à Judith Gautier, fille de Théophile, a été vendue deux cent cinquante dollars.

P. V.

«VICTOR HUGO vaut \$2.50, Mistinguett, un dollar, le Maréchal Pétain, \$50, Ferdinand de Lesseps, \$75 et Brigitte Bardot... cinq sous.»

Pierre Cornuau, un des meilleurs experts en autographes de France, repêcha sa liste des prix et ajouta: «La bourse aux autographes suit la mode. Les peintres Van Gogh, Gauguin, Corot et Delacroix valaient, il y a quelques années, vingt-cinq dollars chacun.

Aujourd'hui la signature de Corot ne trouve preneur qu'à \$10 et celle de Delacroix à \$3, tandis qu'une lettre de Van Gogh à Gauguin dépasse les \$500.

Ces sautes de valeurs ont de quoi rendre fous les collectionneurs. Divers facteurs déterminent le prix d'un autographe. L'actualité, le regain d'in-

Ce dont on parle

par Lucette Beauchemin

à chaque circonstance de sa vie qu'on n'a pas besoin de lui demander ce qu'elle portait lors d'une réception à Buckingham Palace ou à l'Elysée, pour des conseils d'œuvres auxquelles elle s'intéresse ou pour les nombreux voyages qui lui ont fait voir la presque totalité du globe. Elle a une taille de jeune femme et son visage a cette ossature ferme et régulière que les Anglais appellent « bone beauty ». Son intérieur reflète son goût et

sa culture : fleurs en abondance, meubles d'époque, tapis d'Aubusson, livres rares et collection précieuse des autographes d'artistes célèbres et des rois de France. Elle a la coquetterie des chapeaux de jour et de soir, fait monter ses pierres à la mode et porte une gourmette d'or avec pièces de monnaies anciennes qui mérite les honneurs d'un musée... Il y a déjà une ressemblance entre la petite Suzanne Morin de trois ans (les cheveux coupés après une scarlatine comme si elle devançait la mode) et ce qu'elle est devenue, avec du chic et du charme à revendre : Madame Maurice Forget. Je l'ai toujours vue parfaitement mise, même dans l'immédiat après-guerre, à Paris, où le colonel Forget était l'Attaché militaire du Canada. Epoque des robes courtes et des extravagantes pompadours qu'elle savait ramener à des proportions harmonieuses. Pendant une dizaine d'années, Madame Forget s'est occupée très activement de la Croix-Rouge, du Foyer de Dieppe et de Jeunesse-Ville. Elle vole encore quelques heures à son petit-fils pour la Société des Enfants Infirmes dont son mari est le vice-président et porte, ici, la création que Marie-Paule lui a faite pour la bal des Fusiliers Mont-Royal dont il est le colonel honoraire. Elle choisit les chapeaux qui conviennent à son visage et préconise la simplicité dans les accessoires et la robe bien coupée... J'ai une admiration sans bornes pour la jeune femme d'aujourd'hui qui a le courage d'élever une nombreuse famille et de rester telle que son mari l'avait choisie. Une amie de Madame André Latreille me disait lui envier sa taille, une taille encore svelte après cinq maternités, et qu'à défaut de sports (comment trouver le temps ?) Madame Latreille entretient avec la méthode d'alimentation de Gayelord Hauser et des exercices physiques. Son mari est président d'Alta Construction et ils reçoivent souvent au Club Saint-Denis ou à Laval-sur-le-Lac. Elle trouve encore le temps de suivre les concerts de l'Orchestre symphonique de Montréal et les causeries de la Société d'étude et de conférences, de pratiquer son piano et de lire le « dernier paru ».



Madame JOSEPH-EDOUARD PERRAULT, O.B.E.
(Photo André Larose).



BONNE et Heureuse Année ! Le Paradis à la fin de vos jours — et que ce soit le plus tard possible ! Plutôt que le bonheur, je vous souhaite l'aptitude au bonheur (le cynique et morose Jules Renard ne disait-il pas : « J'ai connu le bonheur ; cela ne m'a pas rendu plus heureux ») qui est un don rare et durable. Je vous souhaite la santé ; cette Fontaine de Jouvence qui garde à l'être humain sa véritable jeunesse. Je vous souhaite d'avoir au moins la moitié des désirs inscrits sur votre liste de cadeaux des Fêtes ; à moins que vous ne soyez trop raisonnable pour tenter le sort, comme je le fais, en demandant des choses aussi disparates que : le robot des tâches ménagères que l'on présentera, ce mois-ci, à Paris, au Salon de l'Automation ; un sac de *Jelly beans* entièrement à la réglisse ; une couverture de lit en guanaco ; la mémoire de mes vingt ans ; des tonnes de livres, et le temps de relire ceux que j'ai aimés ; des mots nouveaux ; du soleil, du soleil, du soleil ; la rencontre du satellite et de l'étoile de Bethléem ; l'art d'être grand-mère et (paradoxe) le teint que donnent les ampoules roses et le regard qu'allument les bougies. Et de garder longtemps ceux que j'aime... J'ai voulu, ce mois-ci, vous parler de la femme et de l'élégance. Éléance : vertu plus durable et plus personnelle que « d'être à la mode ». Quant à la femme, n'est-elle pas immuable dans sa diversité ? Comment peut-on accepter d'une façon générale la forme simiesque d'une femme sculptée à l'âge de pierre quand la Vénus de Lespugne au Musée archéologique de Saint-Germain-en-Laye (20e siècle avant Jésus-Christ) est la grâce même ? N'avez-vous pas pensé à la Victoire de Samothrace (une tête en plus !) en voyant bondir Ulanova, sa tunique de danseuse plaquée sur son corps vigoureux ? Et les générations futures compareront avec incrédulité les beaux nus de Maillol, de Rodin, de Yancesse, avec les dernières toiles de Picasso montrant des femmes triangulaires aux membres triplés et aux yeux de cyclope. Le photographe — historien de l'image — laissera une idée plus exacte de la femme du XXe siècle dans les transformations hallucinantes que lui impose une mode qui varie bi-annuellement : robe entrave et jupe crinoline, robe chemise et robe princesse, ligne sac ou redingote, longueur cheville et longueur (sic) genoux, corsage empire et torse allongé... et que sais-je encore ! Cette femme-là, nous la laisserons aux revues de modes en lui préférant celle qui se sert de la mode au lieu de s'y soumettre, celle dont la toilette met en valeur la personnalité... L'élégance de Madame Joseph-Edouard Perrault, O.B.E., est si parfaitement adaptée

La petite SUZANNE MORIN (trois ans) et ce qu'elle est devenue, avec du chic et du charme à revendre : Madame MAURICE FORGET.
(Photo Jac-Guy).



Mme ANDRÉ LATREILLE.
(Photo Posen).



Mlle SUZANNE LAPOINTE, assistante à CBFT, ou la femme élégante du monde du travail. (Photo R. Guay).

Renfrew et Guy Laroche (à bord de « l'Homéric ») organisé par le Comité féminin de l'Orchestre symphonique de Montréal, le jeune couturier français nous a assurées que la ligne « sac » convenait à toutes les femmes. Evidemment, à condition que ce sac soit ingénieusement taillé comme la robe verte signée France Davies dont un panneau-arrière en diagonale est rattaché à la taille en blousant légèrement. La benjamine de notre couture canadienne porte ici une robe de broché vert et or de Bianchini garnie de rubans de velours vert. Sur le décolleté sans épaulettes, une petite veste du même tissu et (suprême élégance) des bas et des sandales de satin couleur vert eau . . . Grâce à l'organisation méticuleuse du Comité féminin de l'Orchestre symphonique de Montréal, à la décoration du bateau, à la courtoisie du personnel, le bal et le défilé de modes tenus à bord de « l'Homéric » ont été des fêtes inoubliables . . . Le thème du dernier bal de la Ligue de la Jeunesse féminine de Montréal était « Cendrillon » et un carrosse ancien amenait les débutantes devant le Gouverneur général qui présidait cette fête dite des Petits Souliers. Leurs robes blanches donnaient encore plus d'éclat à leur jeunesse et nous vous les présentons ici telles qu'elles étaient en ce soir radieux . . . La Chambre de Commerce du Japon présentait, pour la première fois au Canada, une exposition de soie, de kimonos, de mouchoirs, de foulards et de robes occidentales dessinées par des couturiers japonais et canadiens (et quelquefois les deux comme pour Suga établi dans notre pays). Le tourisme distribuait également des dépliants sur le Japon et le public nombreux que j'y rencontrai par un jour de pluie n'avait dans les yeux que le reflet chatoyant de cerisiers en fleurs . . . Mademoiselle Claire Simard est la fille de notre grand armateur canadien, Monsieur Jos. Simard, et partage sa vie entre Sorel, Montréal et Miami. Sans oublier Paris où elle va chaque année suivre la saison théâtrale (avec son amie Suzanne Avon), et voir les collections. Après des études préliminaires à l'Académie Saint-Paul, elle passe son baccalauréat au Collège Marguerite Bourgeoys. D'une beauté éclatante, elle aime le noir pour le soir et des teintes intermédiaires pour le jour (comme le beige qui se marie à sa peau de blonde) qu'elle porte avec des bijoux d'or. Elle a un don pour les chapeaux et avait même appris à les faire; elle dut y renoncer car trop de ses amies lui en faisaient la demande. Elle a fait un peu de céramique et de la peinture, mais ses dons ne lui ont pas tourné la tête et ceux qui la connaissent sont toujours étonnés de sa simplicité et de sa gentillesse . . . Mais il est beaucoup plus facile de bien s'habiller dans le monde des loisirs que dans celui du travail, et voilà

[Lire la suite page 40]



Mlle CLAIRE SIMARD, fille de M. Joseph Simard, de Sorel, Montréal et Miami.

A l'encontre de trop de jeunes femmes (hélas ! hélas !) elle porte un chapeau quand c'est de rigueur et, sachant le prix d'une jolie jambe et d'un pied long et mince, est toujours admirablement chaussée . . . La Haute-Couture canadienne tient un rang de plus en plus important dans la vie de nos élégantes avec Raoul-Jean Fouré qui vient d'habiller les vedettes de « La Magicienne en pantoufles » (Yvette Brind'Amour), « Topaze » (Monique Lepage) et « Mon père avait raison » (Denyse Saint-Pierre); avec Marie-Paule qui donne des conseils pleins de sens à « Fémina » (CBF) et France Davies qui présentait récemment sa collection devant l'Amicale de l'Académie Saint-Paul avec, comme mannequins, ses anciennes compagnes de classe. Depuis septembre, elle a participé à des défilés de modes au Placid Lake et à Ottawa en faisant des petites conférences illustrées par Jacques de Montjoye sur « L'évolution de l'idée créatrice » et « La mode canadienne ». Fin janvier, elle montrera sa collection du printemps sous les auspices des Femmes universitaires à l'hôtel Windsor. Lors du déjeuner-défilé de modes de la maison Holt,



Mlle FRANCE DAVIES, qui présentait récemment sa collection devant l'Amicale de l'Académie Saint-Paul de Montréal avec, comme mannequins, ses anciennes compagnes de classe. (Photo Bob R. Moynier).



Le thème du dernier bal de la Ligue de la Jeunesse Féminine de Montréal était « Cendrillon ». Les débutantes de la saison sont, de gauche à droite : Mlles SUZANNE MASSON, MONIQUE DAGENAI, HELENE GAUTHIER, LOUISE BROUSSEAU, ELIZABETH BALLANTYNE, LINDA MELLING, JOY McDUGALL, MARGUERITE L'ANGLAIS, MADELEINE LEClerc, FRANCINE LADOUCEUR, JANINE HUOT et MARIELLE DEMERS. (Photo Harvey).



Une nouvelle canadienne

LA TROP JOLIE RIEUSE

par ADELA-T. SERGERIE

un bassin où des canards s'ébattaient en ce beau jour ensoleillé.

Les yeux de Lina s'illuminèrent, ses lèvres frémissaient et malgré des efforts désespérés elle éclata de rire, d'un rire si jeune et si cristallin qu'on l'aurait attribué à une enfant.

M. Vaudry fronça les sourcils à l'inconvenance de sa fille et le jeune visiteur se mordit les lèvres de colère. De sa canne il souleva le couvre-chef et le lança de l'autre côté de la haie.

— Veuillez, M. Wills, excuser ma petite dactylo; elle est si jeune, voyez-vous, qu'elle pousse de rire à propos de tout et de rien.

— C'est plutôt ma maladresse qu'il faut excuser, monsieur, répondit-il en mauvais français.

Ils arrivèrent bientôt près de Lina. Les yeux de la jeune rieuse pétillèrent de malice en voyant la belle tête découverte du grave étranger.

Ses mains nerveuses tordaient impitoyablement la tige d'un muguet; car elle se rendait compte de son inconvenance et ne savait en vérité quelle contenance garder; elle prit donc le parti de feindre la candeur, et, souriante, salua les deux hommes:

— M. Wills, voilà ma jeune collaboratrice, malgré son air peu sérieux, elle est une dactylo parfaite.

— Je n'en doute pas, Monsieur. Il est surprenant parfois comme ces gentilles frimousses renferment de raisonnement.

Lina baissa les yeux et couvrit d'une fleur ses lèvres purpurines qui frémissaient encore au rire tout proche.

Pendant que les deux hommes causaient en se promenant, la malicieuse avait abandonné son arrosoir et cueillait des cosmos en fredonnant un air à la mode; elle balançait les longues tiges, comme un éventail de frange dentelée.

Harry effleurait, plus fréquemment que l'aurait voulu la conversation, l'espiègle et jolie dactylo. Malgré lui, il la comparait à un gentil lutin qui jonglait avec les papillons et les fleurs.

En passant près de la jeune fille M. Vaudry la pria de leur servir le thé sous la charmille. Il expliqua à son invité qu'il était veuf depuis longtemps et que sa gouvernante était absente pour la journée.

Lina, d'une voix où dansait la gaieté, accepta avec plaisir de servir la collation.

Le jeune homme eut un léger soupir de soulagement en voyant disparaître en arrière de jeunes sapins la fine silhouette de l'espiègle secrétaire.

Vraiment ces yeux moqueurs et ces lèvres trop vibrantes le charmaient et l'énermaient en même temps.

Il regrettait presque d'avoir accepté l'invitation du surintendant.

Harry Wills était le fils du riche industriel Dave Wills, grand industriel de New-York. Il initiait son fils unique à la gérance tantôt de l'une, tantôt de

l'autre de ses trois usines, dont l'une à Montréal où Pierre Vaudry était surintendant depuis quelques mois seulement.

Harry était arrivé par avion quelques heures plus tôt dans la Métropole canadienne. Il avait pris immédiatement contact avec le nouvel employé de son père.

Cet homme d'une cinquantaine d'années lui plaisait; mais il avait un diabolique de secrétaire qui l'intimidait, qui mettait ses nerfs en boule, dont seule sa bonne éducation empêchait d'extérioriser l'agacement.

Cependant quelques minutes plus tard, assis sous la charmille odorante, il fut presque heureux de goûter une heure d'intimité avec ses nouveaux amis, autour d'une table délicatement servie.

Ses nouveaux amis; car Lina avait trouvé grâce aux yeux du riche étranger. Elle s'était montrée tellement gentille, tellement femme du monde parfaite qu'il oubliait sa gaieté inconvenante de l'après-midi.

Le jeune homme posait son regard avec complaisance sur la jolie tête aux courtes boucles brunes, aux yeux noirs très brillants qui lui donnaient un air de jeune page hardi et mutin.

C'est donc à regret qu'il quitta ses hôtes du jardin fleuri et prit rendez-vous avec le surintendant pour le lendemain. Il salua aimablement la jeune

[Lire la suite page 34]

Aimez-vous ou non votre époque?

L'auteur de cet article — qui n'a elle-même que 21 ans, eut l'idée de s'adresser à un certain nombre de jeunes filles et de jeunes femmes de moins de 25 ans et de plus de 70 ans, pour leur demander, aux premières, si elles avaient préféré vivre... avant l'autre guerre, « au bon vieux temps », aux secondes, si elles avaient préféré leur époque à la nôtre.

Sur cinquante jeunes... deux seulement auraient voulu vivre en 1900 ou en 1912. « Pourtant » — leur dis-je — c'était la... soi-disant belle époque!

— Vous plaisantez! Tu plaisantes! — me répondirent-elles. « La belle époque »... au cinéma! En vérité, les femmes mouraient et étaient malades après chaque accouchement, passaient leur vie dans des cuisines sordides, brodaient ou soignaient leurs gosses, tandis que leur mari jouait aux cartes au café. Elles étaient vieilles et usées à 30-35 ans, ignoraient (à quelques rares exceptions près) les vacances, les sports d'hiver, les vitamines, les médicaments modernes. Il n'existait ni radio, ni cinéma (ou à peine), ni télévision.

Une de mes cousines de 19 ans alla jusqu'à m'affirmer que si elle se réveillait... en 1900, elle se suiciderait.

— Ne crois-tu pas — lui demandai-je — que les hommes étaient plus sérieux, que le mot « amour » avait plus de sens qu'aujourd'hui?

— Certainement pas. Le « vrai » amour a toujours existé et existera toujours; pour le reste, les jeunes femmes d'aujourd'hui peuvent, ont le droit du moins, de se défendre légalement, moralement, socialement, ce qui n'était pas le cas du temps de nos grand-mères.

Les deux seules partisans de 1900 ont respectivement 22 et 24 ans. Pour elles notre époque est affolée, malhonnête, où l'on ne vit que pour l'argent et dans la crainte de la bombe atomique.

Au cours de la seconde partie de mon enquête, je m'adressai à des personnes âgées, pour savoir, non pas si elles voulaient avoir 20 ans aujourd'hui — elles m'auraient répondu toutes par l'affirmative — mais si elles avaient aimé « nos moeurs », et aussi « nos facilités », dans leur jeunesse.

— Dieu m'en garde! — répondirent trente-huit sur cinquante, sans hésitation — les frigidaires, boîtes de nuit, et bas nylons ne compensent pas la paix, l'harmonie de notre jeunesse — qu'ignore votre génération.

Six autres me donnèrent également des réponses négatives, mais moins catégoriques. « Certes, 1958 a ses avantages, ses charmes, mais... réflexion faite, je préfère tout de même « mon époque ».

Il n'y a que les six dernières qui, elles, admirent que nous sommes — en principe — plus heureuses, plus gâtées qu'elles, même si nous devons aller au bureau, à l'usine, au magasin, même si la bombe H ou A détruira peut-être demain le monde.

Mais 48 jeunes sur 50 : 96 pour 100 et 44 « anciennes » préfèrent « leur époque ». Ce qui — après tout — n'est que très normal.

A.H.



La toute dernière réalisation de Christian Dior dans la catégorie "Tenue de loisirs".

Décoration intérieure

Une chaumière pour deux coeurs

LES JEUNES GENS d'aujourd'hui doivent, lorsqu'ils veulent s'installer, faire preuve d'une certaine ingéniosité. Ils ont, en effet, un certain nombre de problèmes à résoudre que leurs parents autrefois ignoraient complètement. Jadis, la fiancée pouvait compter sur un trousseau plus ou moins complet, elle savait qu'elle pouvait facilement trouver le logement ou la maison qu'elle désirait et sans que cela impliquât un effort financier ruineux. Maintenant tout est différent. Le trousseau n'existe presque plus, il se voit remplacé par le strict minimum de linge de maison et de corps; quant à l'appartement, il reste neuf fois sur dix un rêve. Pourtant les jeunes couples souhaitent autant que leur aîné avoir leur «chez soi».

Un bonheur tout nouveau se contente de peu, mais il a quand même besoin de quatre murs pour s'abriter. Deux coeurs dans une chaumière c'est bien joli, mais encore faut-il la trouver, cette chaumière! Admettons donc que nos mariés de fraîche date aient eu l'exceptionnelle chance d'avoir dé-

niché une pièce et une cuisine, même si c'est au 5ème étage sans ascenseur ou loin de l'endroit où ils travaillent. Peu importe la surface corrigée, la disposition et les commodités, l'essentiel est qu'ils ne soient pas obligés d'habiter à l'hôtel et qu'ils puissent s'installer suivant leurs goûts et leurs idées.

L'aménagement doit être peu coûteux et rationnel. Puisque nous vivons à une époque de progrès technique constant, il serait vraiment dommage de ne pas profiter des avantages qu'elle offre. Les fabricants de meubles tiennent largement compte des aspirations des ménages d'aujourd'hui, ils leur proposent un mobilier gai, pratique et bien adapté à la manière de vivre de la jeune génération. Un nouveau style qui plaira aux moins de trente-cinq ans et comblera leurs vœux, est né; il aura l'approbation de tous ceux qui veulent s'entourer d'un décor agréable, coloré et sans prétention; il comblera les adeptes de l'ameublement confortable, fonctionnel et net. Un créateur de Paris vient

de lancer «Domani» — les meubles de demain, faciles à entretenir, robustes, aux lignes sobres et esthétiques. Quelles sont les caractéristiques principales de ces ensembles, en quoi sont-ils différents des autres pièces modernes?

Bois clairs et surfaces polies, satinées sont les matériaux réunis d'après les lois d'une harmonie nouvelle. Les plans de travail des tables, bahuts et buffets sont en matière plastique, formica ou autre, brillante ou mate, suivant le genre de chaque mobilier. Le placage en frêne ou en bois rosé, l'acajou massif et naturel, l'emploi des tubes métalliques, de tablettes de verre blanc ou de couleur, permettent la réalisation d'effets très nouveaux, très jeunes aussi.

Les détails comptent plus que jamais. On pourrait presque dire que, comme les accessoires de la mode «font» l'élégance, ils «font» le confort. Ils ne sont pas coûteux et introduisent une note très individuelle dans le studio ou la salle de séjour d'un jeune ménage. Petit à petit les objets personnels, les souvenirs rapportés d'un voyage, des bibelots découverts en flânant au marché aux puces ou dans une petite boutique d'antiquaire, donneront à l'habitation au début un peu standard, son cachet. Ils parleront de tant de moments délicieux, ils évoqueront un séjour à l'étranger, des vacances au bord de la mer, ils tisseront ce lien d'intimité et de joie qui fait des jeunes mariés un vrai couple. Mais en attendant cette évolution, il ne faut pas vivre dans un décor d'exposition de meubles, ni dans une pièce dépourvue de tout caractère. Les petits détails d'ameublement sont là pour éviter cette froideur tant à craindre, lorsqu'on s'installe.

Étagères aux formes multiples, voici vos amis; ils vous aideront à transformer une pièce. Quelques livres, enveloppés de papiers de couleur vive (à moins d'être reliés), un vase de fleurs, des pots peints avec des plantes vertes, une photographie dans un cadre net, une coupe de fruits en céramique ou en vannerie, sont d'un prix modeste et garniront les planches irrégulières, suspendues ça et là. On vous propose ces étagères en tôle laquée et perforée, en bois nu ou plaqué de formica ou en verre épais et coloré. A vous de choisir celles qui vous conviennent le mieux!

Vos tissus d'ameublement doivent être en harmonie avec l'ensemble de votre installation. Si vous avez des murs peints de deux tons, comme cela se fait maintenant fréquemment, vos étoffes rappelleront ces deux couleurs, une pour le fond, l'autre pour le dessin. Les tissus unis peuvent aussi être employés avec un papier peint imprimé. Ne mélangez pas deux impressions, c'est trop et difficile à supporter à la longue. Des rayures ne se marient qu'avec un fond net, les fleurs ne s'accrochent guère avec elles. Actuellement les pois et les motifs empruntés du potager jouent gagnant. Comme c'est une fantaisie dont vous vous lasserez certainement assez rapidement, ne les choisissez donc pas dans un patron trop coûteux. En cretonne ils seront charmants et auront l'avantage de ne pas être chers.

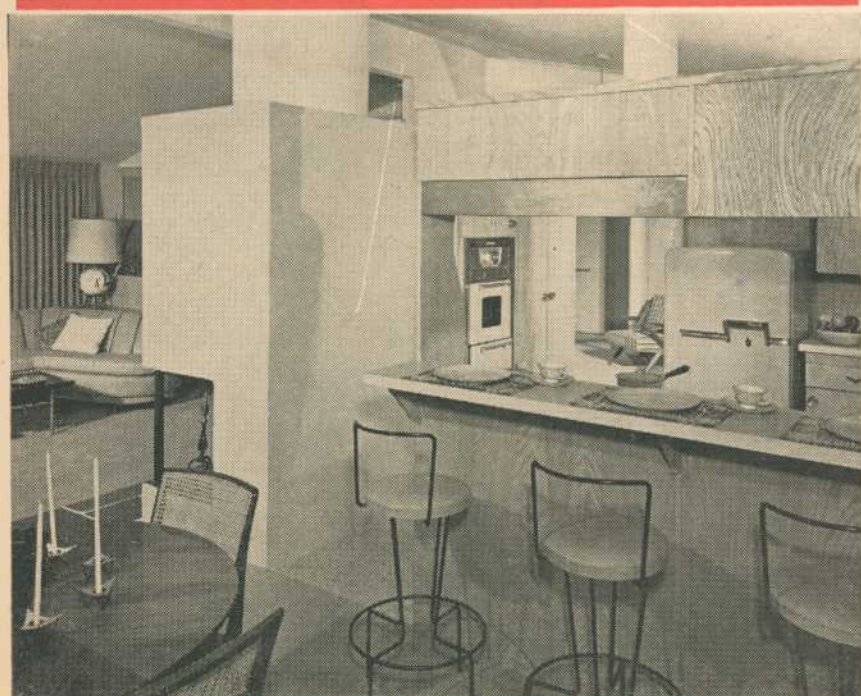


Les revêtements peuvent combiner l'agréable et l'utile. Ils seront antibruit et lavables tout en restant décoratifs. A vous de faire une sélection judicieuse. Si vous voulez partager la pièce unique en deux pour augmenter la surface disponible et l'utiliser au mieux, sachez qu'il existe des stores-accordéon très efficaces et d'un encombrement minime. Une fois montés, ils se laissent ouvrir et fermer comme une porte à glissière, mais disparaissent dans le mur lorsqu'on ne les désire plus.

Profitez de chaque coin et efforcez-vous de le transformer suivant les possibilités qu'il offre. Ici il deviendra un placard, peu profond mais utile, là une vitrine fermée par une porte de verre et garnie de plaques de cristal. Cette niche qui vous semble perdue pour tout emploi rationnel, se prêtera à abriter le téléphone, le poste de T.S.F. ou quelques livres. Croyez bien qu'il n'existe pas un pouce carré qui ne se laisse adapter si l'on s'en donne la peine. Moins on a de place dans un appartement, plus ingénieusement doit-on l'utiliser.

Ayez de la patience, ne vous imaginez surtout pas qu'un logement puisse être terminé en quelques mois. Il faut des années pour lui donner son vrai cachet, pour le rendre aussi intime que vous le désirez. Pour le début contentez-vous d'un arrangement gentil, pratique et peu coûteux, quitte à le compléter au fur et à mesure.

CHARLOTTE RIX.



VOICI LA JOURNEE DE LA REINE ELISABETH TELLE QU'ELLE SE DEROULE, HEURE PAR HEURE

BEAU TEMPS, SIR », me dit en souriant, penché vers moi, le constable.

Sa Gracieuse Majesté choisit bien ses gardiens. A leur échelle, ils ont aussi de la hauteur, puisque celui qui m'accompagne à travers la cour de réception vers un escalier discret mesure bien six pieds deux pouces. Et je dois faire un léger effort pour apercevoir au-dessus de son casque quelques taches de ciel bleu dans l'écharpe de brume qui surmonte très haut l'étendard de la reine hissé sur le palais.

En Angleterre, l'heure c'est l'heure. C'est pourquoi, cinq minutes avant le rendez-vous fixé, après avoir tourné consciencieusement en rond autour du monument de la reine Victoria, me présentai-je au hasard, à l'une des sept ou huit portes ouvertes de la façade royale.

Le bonnet à poil enfoncé jusqu'aux oreilles, la sentinelle, la jugulaire tombant juste sur la bouche, ne broncha pas.

J'entrai donc d'un pas ferme.

C'est alors que surgirent un civil et un constable masqués par un renfoncement du mur. Mais leur air affable n'était pas à priori hostile. Après avoir donné mon nom, celui de la personne que j'allais voir, l'affaire était réglée sans formalités inutiles.

Ils étaient au courant, c'était suffisant. « Le constable va vous guider, sir », dit seulement le civil, probablement un inspecteur.

Encore quelques pas sur le gravier, puis c'est l'escalier qui donne immédiatement sur une porte vitrée, ouverte à notre vue, par un soldat encore plus grand que le constable. Cette fois, je suis vraiment au palais de Buckingham, même si la réception qu'on me fait est sans cérémonie et un peu différente de celle d'un ambassadeur venu présenter ses lettres de créance.

A la réception, on téléphone pour moi.

— Tout va bien ?

— Yes, on vous attend.

A nouveau un soldat me guide. Nous traversons un long couloir. Impossible de se perdre, hélas ! à cause du rendez-vous et du scandale. Sans cela, quelle tentation ! Il y a deux milles de couloirs à Buckingham allant dans tous les sens, toutes les directions, formant avec leur enchevêtrement le plus magnifique jeu de labyrinthes qu'on peut imaginer, avec peut-être — des petites indiscretions royales à découvrir.

Car, à l'exception des week-ends passés régulièrement à Windsor, des fêtes de Noël à Sandringham, des vacances d'été et parfois de printemps à Balmoral en Ecosse, Sa Majesté Elisabeth II, le prince Philippe et la petite princesse Anne, vivent toute l'année à Buckingham, le prince Charles étant maintenant interne au collège, comme on sait.

Bien entendu, ils n'occupent pas le dixième des fameuses 600 chambres dénombrées. Qu'en feraient-ils ? Ce qui ne veut pas dire qu'elles sont vides. En fait, le palais, à cause de la présence constante de la reine, est devenu une sorte d'annexe du gouvernement, une suite de bureaux, un Elysée et non un Versailles, dont il a cependant, par ses dimensions, tous les inconvénients.

Il fait froid en hiver à Buckingham, parce qu'on n'arrive pas à bien chauffer ce bâtiment immense que le roi Edouard VII, le plus parisien des princes de Galles, appelait « le sépulcre ». Avant lui, le prince consort Albert — au siècle dernier — se plaignait, rapporte la chronique, de manger mal, à cause des plats qui arrivaient froids des cuisines.

Ainsi de suite, jusqu'aux femmes de ménage, actuellement au nombre de cinquante qui, malgré les aspirateurs mis à leur disposition — sans compter les balais spéciaux à long manche pour atteindre les plafonds des salles de cérémonie — déclarent ne pouvoir tout entretenir comme elles le souhaiteraient.

Mais comme tout à l'heure mon constable en face de la réception, le soldat qui me précédait s'escamote. C'est donc que je suis arrivé au terme de mon voyage.

Monsieur X, dont le nom fut déjà un Sésame, est devant moi, dans son bureau, habillé en civil. Autour de nous, ce ne sont que des meubles massifs de style victorien. Inutile de lui demander s'il les aime : c'est le mobilier de Buckingham qu'on retrouve partout au palais, sauf peut-être dans l'appartement de la reine et du prince Philippe.

Mais peu importe le nom de Monsieur X... Fidèle serviteur de la reine depuis de longues années, auprès de laquelle il occupe d'ailleurs un poste officiel, c'est lui, qui, heure par heure, nous a dressé le tableau d'une de ses journées. Le voici donc, à l'usage des lecteurs et lectrices de LA REVUE POPULAIRE.

7 heures 30

La reine se réveille. Quelle que soit l'heure à laquelle elle s'est couchée la veille — en général jamais plus tard que onze heures — Elisabeth écoute à ce moment-là les nouvelles de la B.B.C. à la radio. Elle sonne ensuite pour qu'on lui apporte les grands journaux de Londres qu'elle parcourt rapidement. Le tout dure, minutes creuses comprises (un bâillement, le temps de se moucher) une demi-heure.

8 heures

Elisabeth fait ensuite sa toilette.

8 heures 30

Quelle robe va mettre la reine ?

C'est le premier problème politique de sa journée. En effet, elle ne peut pas prendre seulement en considération son goût de femme — et l'on sait si pourtant Elisabeth est féminine. Les gens qu'elle recevra en audience au palais, les cérémonies qu'elle présidera à l'extérieur, sont autant de facteurs troublants pour sa coquetterie, car elle doit d'abord viser à se faire reconnaître facilement. Donc, elle doit porter, si elle sort, des couleurs franches,



AU SPECTACLE

comme le rouge cerise par exemple, quoique la couleur qu'elle préfère soit le vert sombre, possible seulement avec un beau ciel d'été.

9 heures

Petit déjeuner à l'anglaise. Elisabeth et Philippe sont encore en tête-à-tête. Chut ! N'essayons pas même de deviner ce qu'ils se disent. Ce serait aussi indécemment de dire quelle est leur marque de thé préférée. On peut supposer toutefois qu'ils ne se disent pas des choses désagréables...

9 heures 30

Arrivée du lieutenant-colonel Michael Adeane. Il est l'un des secrétaires privés de la reine (qui en a plusieurs) depuis 1945. C'est un vieux briscard du palais. Il vient présenter chaque matin à Elisabeth son courrier personnel : 300 lettres en moyenne.

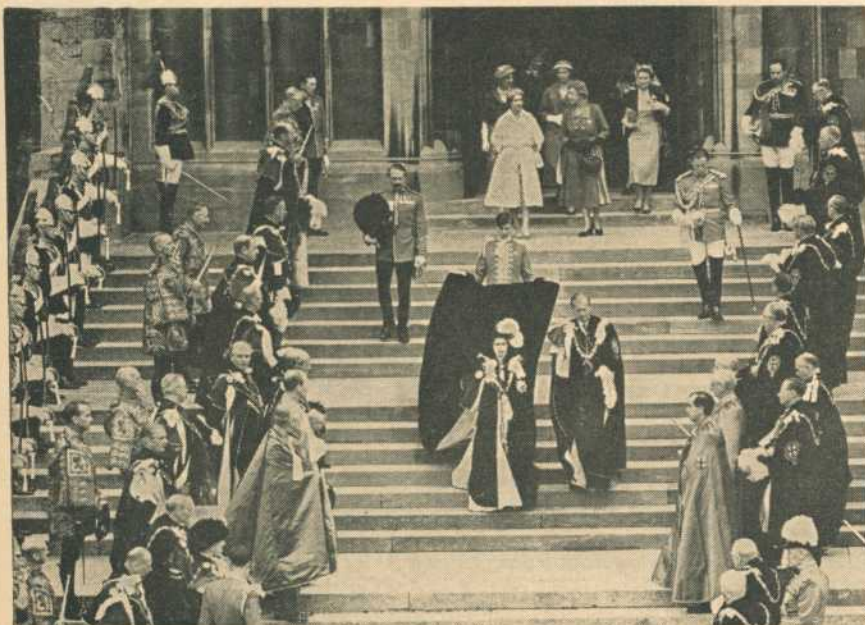
Car le monde entier lui écrit. Du Commonwealth et même des pays républicains, comme la France, lui parviennent des lettres quelquefois saugrenues, souvent intéressantes, sans compter le courrier purement anglais de ses affaires privées et de ses amis.

Le lieutenant-colonel Adeane lui fait un rapport sur les lettres qu'il juge valables et la reine répond à chacune personnellement. C'est-à-dire par son intermédiaire.

10 heures 15

Maintenant, c'est le tour des dépêches, présentées par un autre secrétaire privé. Les « dépêches » sont les communications officielles du gouvernement. C'est un flot continu qui ne s'arrête jamais si l'on songe que la reine doit signer toutes les lois, pour qu'elles deviennent exécutoires, toutes les nominations d'ambassadeurs, d'évêques, d'officiers, de juges, soumises à son agrément, ce qui représente quand même beaucoup de monde.

« Expédié mes dépêches », tel était le leit-motiv du journal intime de Georges V, qu'on retrouve aussi dans les Mémoires de la reine Victoria qui emploie même à leur propos le mot d'« ahurissement » pour signifier l'état dans lequel elle se trouve après les avoir lues.



Grand Trolala avec les hommes les plus illustres du Royaume-Uni : les chevaliers de l'Ordre de la Jarretière.

Enfin, après les dépêches, surgissent des questions du seul ressort de la reine qu'elle doit résoudre instantanément :

— Sa Majesté veut-elle aller dans un mois à Birmingham comme son lord-maire l'y invite ?

— Le programme de la visite du port de Portsmouth convient-il à sa Majesté ? etc...

Elisabeth répond « non » à la première question ; « oui » à la seconde en décidant de modifier effectivement — ce qui lui arrive souvent — le programme initialement prévu et c'est maintenant la liste de ses audiences personnelles du lendemain (ou du sur-lendemain) qu'elle doit approuver.

— L'ambassadeur de X viendra présenter ses lettres de créance à sa Majesté à 12 heures.

— Le général, ancien commandant en chef de Y... viendra à 12 h. 30...

Tous les jours défilent ainsi au palais de nouvelles têtes que la reine ne reverra pas pour la plupart, à l'exception des hommes politiques. Si cependant, d'aventure, il lui arrive de rencontrer quelqu'un qui lui a déjà été présenté, même il y a dix ans, Elisabeth le reconnaîtra : elle a une extraordinaire mémoire des visages et des noms.

11 heures 30

Elisabeth peut enfin s'occuper de sa Maison. Le Master of "Household" et le "Keeper of the Privy Purse" (le Maître de la Maison Royale et le Gardien de la Bourse Privée) sont à sa disposition pour exécuter tout ce qu'elle commandera ou ordonnera.

Première des choses que la reine décide personnellement : le menu du lendemain. Car le déjeuner et le dîner sont composés par elle au moins un jour à l'avance. A l'exception des huîtres et des crustacés qu'elle n'aime pas, Elisabeth en matière gastronomique n'est pas difficile. Elle connaît bien, naturellement, la cuisine de son pays, loin d'être mauvaise comme on le dit. Les Français, durant son voyage à Paris, purent d'ailleurs en faire l'expérience, puisque Maurice Carrère, de Chez Maxim's, offrit à tous ses clients, pendant huit jours, des plats typiquement britanniques. Un boeuf en particulier transporté sur pied par-delà le Channel aux abattoirs de la Villette fut débité et mangé Chez Maxim's comme il aurait été accommodé en Angleterre. Une expérience vraiment intéressante...

Le prince Philippe est encore moins difficile puisqu'il consent à manger du homard grillé...

Pour boire, Elisabeth préfère à table

du champagne. Mais ce n'est pas une règle absolument, et en général, elle boit très peu.

12 heures

C'est le début des audiences ordinaires ou extraordinaires, avec ou sans protocole. Le lendemain, le grand journal quotidien de Londres, le "Times", publiera sous le titre Court Circular (Communiqué de la Cour), surmonté des armes du Royaume et de sa devise en français « Honni soit qui mal y pense », les noms des personnes qui ont été reçues par la reine.

1 heure

C'est l'heure du lunch, premier moment de détente de la journée. Philippe est là et Elisabeth n'a pas exceptionnellement, d'invités officiels. Une double chance puisque le prince, d'une activité débordante, part souvent pour la journée, hors de Londres, visiter une usine ou présider une réunion et que la reine garde très souvent l'un de ses invités à déjeuner. Les deux époux bavardent : enfants, amis, mais surtout pas politique...

3 heures

Elisabeth quitte le palais. Elle a pris son manteau d'héliotrope pour inaugurer une importante exposition. En principe, son après-midi est toujours « libre ». Aucun personnage officiel n'est reçu alors par la reine. Une exception à cette règle a été observée cependant, lors du départ du Premier Ministre Macmillan qui, avant son départ aux Bermudes où il partait rencontrer le président Eisenhower, se fit recevoir par la reine vers 5 h. 30. Mais la Grande-Bretagne était alors à la veille de grands mouvements de grèves et c'est sans doute cette circonstance exceptionnelle qui a motivé cette visite exceptionnelle.

5 heures

Elisabeth est rentrée fatiguée au palais. Elle ferait bien volontiers du cheval — son sport favori dont elle connaît les moindres arcanes — mais elle est trop lasse. Et puis il y a les enfants, quand ils sont à domicile.

8 heures

De nouveau, Elisabeth et Philippe sont réunis. Ils échangent des idées, ils bavardent. Comme le déjeuner, le dîner n'est pas officiel. C'est une vraie journée exceptionnelle pour se trouver entre soi. Margaret est là aussi, peut-être en plus deux ou trois intimes avec

[Lire la suite page 38]



Tout le monde ne peut pas, hélas, avoir un manteau de vison mais son imitation, en tissu synthétique est à la portée de toutes les bourses. Le tissu qui compose ce manteau se nomme "Fabrimink" un nom qui est tout un programme. Il existe en brun et dans les tons pastel du vison de mutation.



Le reflet soyeux et la douceur exquise du seal d'Alaska se trouvent réunis dans ce manteau de "Fabriseal", fourrure synthétique. Celui-ci est, non pas brun, mais bleu nuit. Les détails sont aussi étudiés que s'il s'agissait d'une véritable fourrure.



Ce ravissant turban drapé, presque en forme de béret, est fait de satin imprimé de couleurs vives. Il est signé "Dachette" de New-York, et il accompagne particulièrement bien le manteau de fourrure.



Le velours-fourrure est souple et si soyeux qu'on l'emploie pour les chapeaux de haut ton. Celui que voici est une cloche à couronne drapée formant comme une aile très décorative. La voilette est agrémentée de minuscules pierres brillantes.



La combinaison du noir et blanc est toujours particulièrement heureuse. Surtout dans des tissus comme le tweed. Le manteau que voici montre la nouvelle tendance du dos décentré et des épaules arrondies. Notez la coupe de la manche et le col de castor.



C'est en plein hiver qu'on apprécie le confort chez soi et le plaisir de revêtir, en rentrant, une confortable robe de chambre. Celle-ci est en léger velours de nylon lavable, matelassé, et orné de dentelle également de nylon. C'est à la fois léger et chaud.

En famille, comme tout le monde.



Quel beau sac, n'est-ce pas ? Et pratique. S'il a l'apparence d'un velours coupé, il est réellement fait de solide velours corduroy, très solide et résistant. Il est rehaussé de cuir et possède un fermoir bien compris. On le trouve à Montréal dans les grands magasins.



En toutes saisons, une jeune fille sportive aimera porter un pantalon fuseau comme celui-ci, fait de tissu d'acétate Chemsell et de viscose. C'est un tissu infroissable. Offert en diverses teintes, ce pantalon peut aussi servir de vêtement d'après-ski.



Notre roman d'amour complet

LA PEUR D'AIMER

par Clarence May

EPOUSER Carole!... Vous voulez épouser Carole?...
Oui!

La réponse tomba nette comme un couperet. Un moment, Philippe de Dachstein considéra madame de Selves effondrée dans son fauteuil et une flamme sarcastique flamba dans ses prunelles.

Petite, bien proportionnée, des yeux d'un bleu saphir restés très vifs, possédant un goût très sûr pour s'habiller, Stéphanie de Selves pouvait, à quarante-huit ans, prétendre encore à la beauté, et elle y prétendait... Cependant, en ce moment, un désarroi certain, détruisant l'harmonie artificielle d'un savant maquillage, faisait paraître de fines rides au coin des yeux et de la bouche.

Brusquement, elle releva la tête et, à son tour, examina le jeune homme. Trente-cinq ans, bien découpé, son visage bruni par le hâle, des yeux gris, froids et durs comme l'acier et cet air tendu, implacable qu'elle connaissait bien : tel était Philippe de Dachstein.

— Mais c'est folie, Philippe, essaya-t-elle de murmurer. Carole a vingt ans à peine et vous...

— Trente-cinq, coupa-t-il, je sais... Stéphanie... De plus, je suis veuf et père d'un enfant infirme.

— Vous voyez bien, reprit la baronne avec agitation, c'est tout à fait impossible. Carole n'a aucune des qualités requises pour...

— Ne vous fatiguez pas à chercher une échappatoire, Stéphanie, c'est inutile! Je connais la véritable raison du refus que vous essayez de m'opposer, rétorqua-t-il avec un ricanement, vous craignez ma brutalité.

— Je...

— Oh! bien sûr! vous savez que je ne l'accablerai pas de sévices corporels, mais vous avez peur pour son âme!...

— Peut-être... avoua la baronne.

— Et, cependant, malgré cela, vous allez plaider ma cause, car mon argent vous enchaîne... Tout est à moi ici, même ce fauteuil dans lequel vous vous renversez avec tant de grâce.

Madame de Selves se leva vivement.

— Oh! c'est indigne!... indigne!... s'exclama-t-elle avec un tremblement. Philippe, je n'aurais jamais cru cela de vous!... vous vous conduisez comme... comme...

— Comme un portefaix, acheva-t-il placidement. Montrez un peu plus de sagesse et de sens pratique, Stéphanie. En épousant votre pupille, je vous donne le moyen de vous libérer de votre dette.

— Oh!... l'argent!... l'argent!... murmura la baronne avec un désespoir sincère.

Dachstein s'adoucit un peu.

— Croyez-vous que je veuille rendre Carole malheureuse?

— Vous la rendrez malheureuse sans le vouloir, Philippe. Une âme vibrante comme la sienne, que pouvez-vous comprendre des aspirations et des rêves qu'elle peut avoir?... Quoique nous soyons d'une race moins illustre que la vôtre, nous sommes d'une noblesse qui remonte loin dans le temps... Carole a de l'orgueil. Vous l'enchaînez peut-être à un devoir, mais ne pensez pas conquérir son cœur...

— Et que m'importe! gronda-t-il sauvagement. Ne suis-je pas payé pour savoir que l'amour est duperie!... Croyez-moi, ce que je veux, c'est assurer la continuité de mon nom: la race m'en fait obligation... L'amour, quelle sottise!...

— Mais elle espère l'amour... Et tant d'autres parmi celles qui vous entourent ne demandent qu'à être choisies...

— Je sais... pourtant, c'est Carole que je désire épouser.

— Abandonnez cette idée, Philippe! supplia la baronne.

— Vous savez bien que je ne cède jamais. La voix de Dachstein devenait impatiente et dure. Allons, Stéphanie, fit-il en se levant, je compte sur vous pour convaincre votre nièce.

— Et si elle n'acceptait pas?... prononça la baronne avec une sorte de défi.

— Tant pis pour vous et pour elle! grogna-t-il avec un regard mauvais.

Il s'inclina, baisa le bout des ongles carminés de madame de Selves et sortit.

La baronne resta un moment debout au centre du petit salon, péniblement affectée. Elle contempla presque avec dégoût l'aménagement luxueux et discret, les tentures, les fauteuils Louis XV, en tapisserie d'Aubusson, et les deux peintures lumineuses, oeuvres d'un artiste en renom, qui semblaient emplir la pièce de tout le soleil de Provence.

Oui, tout cela appartenait à Dachstein, comme lui appartenait le vieil hôtel de Selves depuis les fondations jusqu'au faite du toit... Comme lui appartiendrait bientôt Carole, la dernière fille du nom.

La baronne se sentit soudain très lasse et presque vieille. Elle poussa un soupir d'amertume.

— Vous voilà plongée dans une bien profonde méditation, jeta une voix au riche contralto et un rire léger et retenu fusa.

Madame de Selves se retourna brusquement. Pendant quelques secondes elle considéra sa nièce, car c'était elle, comme si elle la voyait pour la dernière fois... Carole était fine et menue, frêle comme un Tanagra, avec un délicat visage au teint mat, encadré de cheveux courts et soyeux, d'un blond chaud et des yeux d'un bleu-violet. La face tendue décelait une secrète ardeur, une âme rêveuse et tendre...

— Est-ce à cause de Philippe de Dachstein que vous êtes ainsi préoccupée, tante Stéphanie?... Vous a-t-il dit quelque chose de désagréable?... Je viens de le rencontrer dans le hall et il m'a salué avec une gravité cérémonieuse qui m'a fait courir un froid dans le dos.

— Nous avons parlé de toi, justement, dit madame de Selves.

— De moi! s'exclama la jeune fille avec vivacité... Vous a-t-il dit que j'étais une enfant insupportable, qui mérite une correction... Mettez-moi au pain sec, tante Stéphanie!...

— Tu as tort de te moquer ma chérie, Philippe de Dachstein te fait l'honneur de demander ta main...

— « Le Seigneur des Montagnes » a demandé ma main! balbutia Carole en pâlisant.

— Oui...

— Et vous avez refusé en mon nom?... reprit la jeune fille.

— En vérité, c'est à toi de décider, prononça la baronne.

Carole resta un moment silencieuse...

— Savez-vous, fit-elle enfin, ce qui est arrivé hier, chez la marquise de Saint-Clair?...

— Qu'y a-t-il?

— J'ai refusé de danser avec Philippe de Dachstein.

— Tu as fait cela! s'écria Stéphanie avec agitation.

— Oui, j'ai fait cela... Il était si sûr de lui... si sûr que j'allais accepter, que j'ai éprouvé aussitôt l'envie de fouetter son orgueil...

— Tu as fait cela! répéta madame de Selves avec accablement, je comprends son insistance... Pourquoi ne t'ai-je pas mise en garde!...

— Vous avez l'air bouleversée, tante Stéphanie, je devine quelque mystère...

— Oh! murmura la baronne avec une tristesse qui n'était

Blouses très féminines



No 2337 — Blouse pour jeune fille et demoiselle. Tailles : 11 à 18. Métrage requis pour taille 12, vignette du haut : 2½ v. en 35" ou 36", 2¼ v. en 39", 2½ v. en 41" ou 42", 2 v. en 44" ou 45". Vignette du centre : 1¾ v. en 35" ou 36", 1½ v. en 39", 1½ v. en 41" à 45". Vignette du bas : 2 v. en 35" ou 36", 1½ v. en 41" ou 42", 1½ v. en 44" ou 45". Prix : 35¢.

TOUS CES PATRONS SONT IMPRIMÉS EN FRANÇAIS. Si vous ne pouvez vous procurer ces patrons SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis à l'adresse suivante : Patrons de "La Revue Populaire", Dominion Patterns Ltd., 74 Yorkville Ave., Toronto 5, Ont. Si vous habitez les États-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Ave., New York City, U. S. A.

pas feinte, le mystère n'en sera bientôt plus un, si tu refuses de m'épouser...

— Je ne comprends pas... vous m'effrayez... Qu'y a-t-il ?

— T'es-tu jamais demandé quels étaient nos revenus ?

— Oh ! jeta Carole dans un souffle, vous ne voulez pas dire ?

— Si. Cet hôtel, notre maison, est hypothéqué au-delà même de sa valeur...

— Et c'est Philippe qui ?...

— Oui, c'est le comte de Dachstein qui possède toutes les hypothèques...

— La vengeance était sûre, prononça Carole... J'ai refusé de danser avec le comte de Dachstein et je l'épouserai...

II

LA GROSSE Studebaker montait sans effort dans le chemin à travers la forêt profonde et fraîche. Des deux côtés de la route, le regard plongeait dans le sous-bois où les rayons du soleil faisaient pleuvoir des gouttes de lumière sur les mousses épaisses.

Carole considérait, avec une sorte d'angoisse, ce paysage qui différait tant des lieux où elle avait vécu jusqu'alors. La forêt conservait là sa figure primitive et belle.

La jeune femme jeta un regard vers son compagnon de voyage, elle n'osait dire son mari, tant elle le connaissait peu. Il était cependant courtois et prévenant, mais autoritaire et il y avait en lui quelque chose qui glaçait. Était-ce ce sourire railleur ?... Cet air sûr de soi... ou bien ce mutisme, cette volonté de ne rien livrer de lui-même ?... Et pourtant elle était sa femme, liée à lui par des liens que seule la mort pourrait rompre.

Un moment, elle songea à l'étrange destin qui l'associait, elle, Carole de Selves, à la vie de Philippe de Dachstein, pour le meilleur et pour le pire... Pour le pire certainement, car si le comte passait dans le monde pour un magnifique et très riche seigneur, ses sarcasmes, son ironie et sa dureté étaient proverbiales.

Pour cacher l'inexprimable sentiment qui l'étreignait, elle se remit à regarder le long défilé des arbres, alignés comme à la parade sur le bord de la route.

Carole entrevit confusément une grande construction se silhouetter sur le fond sombre de la forêt.

Les pneus firent crisser le gravier d'une allée et l'auto s'arrêta au bas des marches. Huit grands laquais vêtus d'une livrée verte et or étaient alignés sur un seul rang sur le perron, tandis qu'un majordome à cheveux blancs, habillé de velours noir et portant autour du cou une chaîne d'or massif se tenait un peu en avant sur la plus haute marche.

Un valet ouvrit la portière. Le comte mit pied à terre et tendit la main à sa femme pour l'aider à descendre de voiture.

Le majordome, s'inclinant devant les arrivants, demanda avec cette familiarité respectueuse des vieux serviteurs :

— Leurs Seigneuries ont-elles fait bon voyage ?

— Excellent, Johannès... Faites monter les petits bagages... La camionnette nous suit avec les grosses malles... Ma mère ?...

— Madame la comtesse attend leurs Seigneuries au salon.

Philippe offrit son bras à Carole, pour franchir la haute porte de la demeure.

Dès le seuil, la jeune femme fut saisie par les dimensions prodigieuses et la richesse du hall.

Un grand escalier double, dont les rampes de fer forgé étaient de pures merveilles, s'élevait vers l'étage.

— Soyez la bienvenue dans cette maison qui désormais sera la vôtre, prononça-t-il cérémonieusement.

— Je vous remercie, Philippe, murmura-t-elle très émue.

Le majordome les précéda le long d'un couloir dallé de marbre blanc et rose alterné et si poli que s'y reflétaient leurs silhouettes. Le vieux serviteur ouvrit à deux battants une grande porte.

Dans la pièce, un salon de grandes dimensions, luxueusement meublé et éblouissant de toute la lumière des lustres et des torchères, se trouvait

un groupe de personnes. Deux dames d'une soixantaine d'années, assises, dans de confortables bergères, de chaque côté de la cheminée où flambait un grand feu de bois. Simple artifice d'ailleurs, car il était évident que la douceur de la température dans les appartements était obtenue par des moyens plus modernes.

Un peu en retrait, une jeune femme brune était installée devant un métier à tapisserie, et un jeune homme de vingt à vingt-trois ans s'accoudait nonchalamment au marbre de la cheminée, semblant considérer les flammes dansantes.

Au bruit qu'ils firent, les occupants du salon tournèrent la tête de leur côté. Carole se sentit troublée et intimidée sous le faisceau de ces regards qui la dévisageaient, avec, semblait-il, une sourde hostilité.

Philippe entraînant Carole, ils s'avancèrent. Le jeune homme s'inclina, baisa la main des deux vieilles dames.

— Ma mère, dit-il de ce ton de maître qui lui était particulier, j'ai l'honneur de vous présenter Carole, ma femme... Carole, la comtesse de Dachstein, ma mère.

— J'espère que vous vous plairez à Dachstein, dit la vieille dame, en déposant un baiser froid sur le front de la jeune femme.

— Je vous remercie, ma mère, balbutia Carole peinée par cet accueil glacial.

— Ma tante, continua Philippe en se tournant vers l'aute dame. Voici Carole... Carole, la baronne de Graün, ma tante.

La baronne examina l'arrivante avec un air hautain et méprisant.

— Je n'approuve pas ton mariage, Philippe, tu le sais, je te l'ai écrit ! s'exclama-t-elle sans aménité... Une étrangère !... et une enfant encore !... J'aurais cru que tu fisses preuve de plus de discernement, surtout après tes premières expériences. N'y avait-il pas assez de jeunes femmes de bonne famille dans notre pays, pour établir ton choix, sans aller chercher celle-ci à Paris, cette ville de perdition ?...

— Il s'agit de la comtesse de Dachstein, je vous serai obligé de ne pas l'oublier, ma tante, coupa le comte durement.

— C'est bien ! grommela la vieille femme intraitable, après tout, tu agis pour ton destin... Mais il y a la race aussi, tu n'aurais pas dû l'oublier... Tu es prisonnier de ton nom et de notre passé.

— L'ai-je jamais oublié, rétorqua Dachstein avec sécheresse. J'ai su faire les concessions nécessaires.

Pendant cet échange de propos vifs, Carole, très troublée, se sentait près des larmes, mais elle se raidit fièrement.

Philippe, désignant la jeune femme, qui se tenait debout près de son métier de tapisserie :

— Carole, présenta-t-il, voici Théa, ma belle-sœur, la veuve de mon frère Carloman.

Carole examina la jeune veuve. Théa devait avoir vingt-six ans à peu près, très brune avec des yeux d'aigues-marine, des traits d'une extrême finesse, un corps harmonieusement développé ; sa beauté était remarquable. Il émanait d'elle une étrange séduction.

— Quel plaisir, Carole, de vous connaître. Nous serons amies, je l'espère, dit-elle en l'embrassant gentiment.

A son tour le jeune homme appuyé à la cheminée, qui avait suivi avec un air moqueur le déroulement du cérémonial s'avança.

— Carole, mon frère Othon.

Celui-ci s'inclina avec une courtoisie affectée et baisa la main de la jeune comtesse.

— Mes hommages, madame, dit-il. Je fais des vœux pour que le séjour de Dachstein vous soit propice... Avez-vous fait bon voyage ?...

— Très bon, répondit Philippe. Cependant Carole doit être lasse, veuillez nous excuser, je vais la conduire à son appartement.

Ils sortirent du salon et le comte guida sa jeune femme jusqu'au premier étage.

L'appartement préparé pour Carole était constitué de deux pièces toutes tendues de blanc. Les meubles marquetés, les fauteuils recouverts de satin broché, les rideaux de mousseline,

les tapis de haute laine composaient un ensemble d'un goût très sûr et d'une richesse qu'il était difficile d'imaginer.

Trois roses dans un vase de cristal au col évasé mettaient une note d'intimité dans ce cadre presque trop parfait.

— Cela vous plaît-il, Carole ? interrogea Philippe.

— C'est trop beau, Philippe ! murmura-t-elle.

— Sachez que rien n'est trop beau pour la comtesse de Dachstein... Vous avez un rang à tenir et tout doit être à vos pieds.

Il n'y avait nulle tendresse dans ces paroles, mais seulement un incommensurable orgueil.

— Croyez que je désire que vous soyez heureux ici... Être heureux, ce doit être possible, si l'on n'alourdit pas son bagage de sentiments superflus, amour ou inutile pitié.

— Même pas l'amour ? questionna-t-elle.

— Surtout pas l'amour, riposta-t-il vivement. Aimer ne peut conduire qu'aux pires désillusions.

Et comme il craignait de se laisser prendre en quelque subtil enchantement, il se retira après un hâtif bonsoir.

— Aimer ! murmura Carole.

Mais l'orgueilleux comte de Dachstein pouvait-il savoir ce qu'est aimer ?...

Quand Carole s'éveilla, le petit matin pointait.

Elle avait dormi d'un trait, accablée de fatigue. Sautant à bas du lit, elle revêtit une robe de chambre, bordée de cygne, tira les rideaux et ouvrit la fenêtre. Le jour s'étirait diffus au-dessus des cimes des grands conifères.

La jeune femme contempla l'endroit. Ce paysage qu'elle aurait dorénavant devant les yeux. Des jardins bien dessinés s'étendaient autour de la maison, avec leurs buis épais bien taillés, leurs corbeilles de fleurs, leurs berceaux de charmillie et leurs statues allégoriques que le temps avait patinées. Une vasque étalait son eau grise couverte de nénufars. Au centre de ce bassin, un bloc de rocaïlle portait une nymphe de pierre que la brume légère d'un jet d'eau drapait d'une écharpe diaphane et ruisselante.

Au-delà des jardins la forêt commençait, cernant la maison de ses noirs et gigantesques soldats que l'on voyait monter à l'assaut des pentes et déferler dans les vallées.

Carole resta là un long moment, comme pour graver en elle les détails de ces lieux. Puis, peu à peu, sa songerie prit un autre cours. C'était la première fois, depuis un mois, qu'elle pouvait arrêter ses pensées sur les événements qui venaient de changer l'orientation de sa vie.

La demande en mariage de Philippe l'avait surprise et effrayée : elle s'y était cependant résignée à cause de ce maudit argent qui l'enchaînait. Au demeurant, madame de Selves, après avoir réfléchi, s'accommodait fort bien de ce mariage dans lequel elle voulait voir pour sa pupille un brillant avenir.

Malgré le mariage, le comte était resté pour sa jeune femme une énigme. En ce moment, Carole s'interrogeait encore sur ses qualités morales. C'était, certes, un brillant cavalier, un danseur excellent. Sa conversation était étincelante et il séduisait facilement l'esprit par ses aperçus d'une lucidité et d'une profondeur rares. Mais il maniait le paradoxe avec une extraordinaire virtuosité. Il excellait à semer le doute et d'ailleurs son âme était amère et blasée. Quelle secrète souffrance le rongait ?... Vaguement, madame de Selves avait entretenu Carole de la première femme de Dachstein, une princesse polonaise d'une grande beauté, fantasque et orgueilleuse. Leurs caractères s'étaient heurtés. Et cependant, disait-on, il l'avait aimée... Elle aussi l'avait aimé, sans doute ?...

Elle se vêtit chaudement et descendit. Elle s'arrêta un moment indécise sur le perron, et tandis qu'elle était là, se demandant quelle direction prendre, Othon sortit aussi de la maison. Le jeune homme était vêtu d'un costume



Bannister

pour éveiller chez votre bébé son goût naturel pour la viande...

3 NOUVELLES VIANDES SWIFT'S POUR BÉBÉS aromatisées aux fruits

Protéines... faciles à digérer!

Tous les bébés ont besoin de protéines pour une croissance saine. La viande fournit ces protéines en abondance. Afin de s'assurer que leur bébé aimera la viande, beaucoup de mamans la mélangent avec des fruits.

Cette façon d'agir s'avérant si efficace, les experts en matière d'alimentation de Swift ont créé ces trois nouvelles viandes aromatisées aux fruits d'un goût délicieux. Chacune est 100% viande avec l'addition d'un peu de fruits ou de menthe pour une saveur encore plus appétissante.

Elles sont *extra-lisses*—comme les bébés les préfèrent.

Elles contiennent des protéines, ont très bon goût et sont très faciles à digérer.

Essayez les trois! Votre bébé les aimera! Disponibles également sous forme hachée pour enfants.

12 autres variétés savoureuses: Boeuf, Porc, Jambon, Foie et Bacon, Agneau, Foie, Poulet, Poulet et Veau, Veau, Coeur de Boeuf, Jaunes d'Oeufs, Saumon pour Bébés.

Swift

Pour mieux servir votre famille



Porc avec Compote de Pommes



Jambon avec Sauce aux Raisins



Agneau avec Menthe

Viandes pour Bébés  Le plus précieux des produits Swift's

Alimentation de l'enfant

On ne doit pas dire à l'enfant qu'il est bon s'il mange tous ses aliments et méchant s'il n'en veut pas. Si l'on traite avec indifférence ce refus de prendre certains aliments, l'enfant oubliera peut-être sa supposée aversion; si l'on insiste, on la lui cristallise dans l'esprit.

Il faut couvrir tous les aliments pour les protéger contre les mouches, afin que ces insectes dangereux n'y déposent pas de germes de maladies.

La vitamine A joue un rôle important: elle maintient en bon état les tissus de l'organisme, et des muqueuses en bonne santé défendent mieux du rhume. On trouve cette vitamine dans les légumes verts et jaunes, les carottes, les patates, les épinards et les courges, ainsi que dans le foie de boeuf et de porc.

Pour être certaine que l'enfant mangera tous les aliments placés dans sa

boîte à lunch, il ne faut pas y mettre d'aliments qu'il n'aime pas. Autant que possible, le goûter à l'école doit comprendre des aliments que l'enfant aime et qui constituent un repas rationnel.

Les enfants sont portés à boire même le contenu de bouteilles qui renferment des détergents, du pétrole, des décolorants ou d'autres liquides domestiques. S'ils ne savent pas lire, l'avertissement inscrit sur l'étiquette est inutile. Il faut tenir ces substances dangereuses hors de la portée des enfants.

Francine à ses lectrices



Plus souple que jamais et glissant vers la nuque, telle est la ligne générale adoptée par Marie-Christiane, de Paris. Cette toque a un amusant mouvement de glisse-que est en astrakan bleu marine.

Placards — Il n'est pas difficile de mettre et de garder en ordre les placards. Une foule d'accessoires très commodes contribuent à nous y aider. Ils sont aussi un excellent moyen de ménager l'espace. Ce sont les sacs et supports pour chaussures, les supports pour les cravates et pour les pantalons. Ces derniers peuvent également servir pour suspendre les jupes. Il y a des cintres de diverses grandeurs et l'on peut s'en procurer pour les vêtements d'enfants. Il est pratique d'accrocher la ceinture d'une robe sur le même cintre que celle-ci, afin de ne pas l'égarer au fond de la garde-robos. On peut aussi se procurer deux sortes de porte-chapeaux, pour chapeaux d'hommes et de femmes. Autant que possible, laissez un petit tabouret au fond du placard afin d'atteindre sans difficulté les boîtes et autres objets placés sur les tablettes supérieures.

Couture — Quand vous avez à coudre un tissu très mince et très léger, le faufiler sur une feuille de papier brun très propre. Cela empêchera le tissu de glisser et facilitera votre tâche. Il n'y a aucune difficulté à détacher le papier quand elle sera terminée.

Carpettes — Quand vous balayez de petites carpettes avec la balayeuse électrique, le faire en suivant la diagonale, cela empêchera la carquette de faire des plis ou de coller à la balayeuse.

Graisse brûlante — Si la graisse prend feu dans une casserole ou une poêle à frire, saupoudrer la flamme avec du bicarbonate de soude et elle s'éteindra aussitôt.

Pieds sensibles et fatigués — Pour y remédier, porter des bas ayant au moins un demi-pouce de plus long que vos pieds. Des bas trop petits, tout comme une chaussure trop serrée, causent des ennuis. Porter des souliers assez larges pour que le pied soit bien à l'aise. Les chaussures doivent être parfaitement ajustées au talon. Les souliers à talons hauts doivent être réservés aux sorties du soir. Pour circuler dans le jour, mettre des chaussures à talons moyens et solides. Ne pas faire l'ouvrage de maison chaussée de pantoufles sans talon ; cela fatigue les pieds. Ne pas porter la même paire de chaussures plusieurs jours de suite. Quand

vous rentrez fatiguée, après une longue journée de travail ou de courses, changer de bas en même temps que de chaussures.

Odeur tenace — Après avoir touché à du poisson ou à des oignons, se frotter les mains avec du sel et les rincer ensuite à l'eau froide. L'odeur disparaîtra aussitôt.

Cravates — Pour défroisser les cravates de votre mari, essayez ce moyen très simple. Les rouler en commençant par le bout le plus étroit et les serrer pendant quelques secondes pour donner aux plis le temps de se défaire.

Verres ébréchés — Une minuscule ébréchure sur le bord d'un verre peut parfois être dissimulée, si on la frotte délicatement avec du papier sablé très fin.

Tissus de laine — Si l'on désire faire rétrécir un tissu de laine avant de le tailler pour confectionner un vêtement, étendre le lainage entre deux draps mouillés et l'y laisser durant une couple de jours.

Cubes de glace — Il est bon d'avoir toujours à sa portée un plateau contenant des cubes de glace supplémentaires afin de ne pas avoir à vider en toute hâte ceux dont on se sert habituellement. Il vous sera alors facile de refroidir des crevettes, de faire prendre un moule à la gélatine, etc. Avoir soin de surveiller ces mets pour qu'ils ne gèlent pas.

Cuisson du riz — Quand vous faites bouillir du riz, graisser les bords intérieurs de la casserole sur une hauteur de trois ou quatre pouces ; cela empêchera le riz de déborder tout en cuisant.

Fenêtres — Si vous cirez le rebord des fenêtres, cela empêchera la poussière d'y coller. Pour les tenir propres, il suffit alors de les essuyer, de temps à autre, avec un chiffon humide.

Peinture — Quand un travail de peinture ne peut être terminé en une journée, mettre les pinceaux dans des sacs de plastique dont on se sert pour conserver les légumes. Même si les pinceaux ne sont pas nettoyés à fond, les poils ne deviendront pas raides et durs.

Tuiles — Pour faire disparaître des éclaboussures de peinture sur des tuiles en céramique, se servir d'une petite quantité du liquide que l'on emploie pour enlever le poli à ongles, en le versant sur un tampon d'ouate.



Photo Arborite (Arnett & Rogers)

de cheval, veste de velours marron, culotte et guêtres et la cravache à la main.

Il parut surpris de la trouver là.

— Bonjour, dit la jeune femme, gentiment, avec un timide sourire.

— Bonjour, madame, grogna-t-il, vous êtes bien matinale ?

— J'avais envie de respirer librement un peu d'air pur.

— De l'air pur !... Vous n'êtes arrivée que d'hier et vous vous êtes rendue compte que l'atmosphère de cette maison était viciée. Vous êtes perspicace !... Quant à respirer librement, c'est bien de la prétention. Dachstein est un endroit où la liberté est strictement limitée par toutes sortes d'interdictions. Vous apprendrez bientôt qu'un Dachstein ne doit pas faire ceci ou cela, ni prononcer telles paroles. Je secourrai un jour la poussière de ces siècles accumulés sur moi. Je secourrai cette servitude... conclut-il en frappant nerveusement sa botte à petits coups avec sa cravache, comme pour ponctuer ses paroles.

Il parlait d'une voix basse, ardente, comme d'un sujet souvent ressassé avec amertume et aussi avec la conscience d'une inutilité qui le navrait.

Tout à coup, il secoua la tête.

— Excusez-moi, madame, poursuivit-il, ce sont là des choses qui ne sauraient vous intéresser... Je vous laisse... Essayez de respirer librement !... termina-t-il avec un ricanement moqueur.

Il s'éloigna à grands pas dans la direction des communs, vers les écuries. Ils avaient fait quelques pas de conserve et elle se trouvait près de la serre. Elle le regarda s'en aller, silhouette massive et solide. Il y avait dans sa démarche quelque chose d'agressif et de volontaire.

— Tout homme porte en soi un rêve, songea Carole, et le rêve de celui-ci paraît être amer et noble.

— Quel bizarre garçon, n'est-ce pas ? prononça une voix au timbre chaud et aux inflexions d'une douceur étudiée.

Carole se retourna vivement et vit Théa qui sortait de la serre, un camélia blanc au bout des doigts. La jeune veuve portait un tailleur de tweed gris qui la moulait étroitement, dégageant la sveltesse de sa ligne. Carole admira la perfection des traits et l'étrangeté des prunelles aigue-marine. Il émanait d'elle une séduction indéniable et cependant sa présence causait à Carole une impression de malaise... Avait-elle entendu les paroles d'Othon ?

— Oui, répéta-t-elle, un bizarre garçon ! Voilà un jeune homme fortuné dont la vie est fastueuse, élégante et agréable et qui ne peut se contenter de son sort.

— Peut-être aspire-t-il à autre chose qu'une vie élégante et singulièrement vide ?...

— Je crois plutôt, s'exclama Théa avec un petit rire, que c'est une autre raison qui lui inspire cette rébellion. Ce grand niais est amoureux d'une jeune personne qui n'est pas de notre monde et voudrait certainement y entrer... Je crains qu'il n'y ait beaucoup de difficultés en perspective à cause de cette histoire romanesque... Mais laissons cela, il sera temps de s'en préoccuper quand le moment sera venu. Tenez, m'accompagnez-vous ?... Je vais faire une courte promenade en forêt avant le petit déjeuner, rien de tel pour entretenir la ligne.

— J'irai volontiers avec vous, cependant, je crains que Philippe...

— Oh ! jeta Théa moqueusement, Philippe est parti de grand matin pour surveiller la mise en train d'un chantier d'abattage. Il ne rentrera certainement pas avant l'heure du déjeuner.

— Ah ! murmura Carole, désorientée et déçue.

Un sourire ambigu flotta sur les lèvres de la jeune veuve.

— Je vous vois toute désemparée par cette nouvelle, reprit-elle, je conçois votre déception. Vous laissez seule dès le premier jour. Cependant, il faut vous rendre à la raison, Philippe est un homme très occupé... Alors, venez-vous ?...

Carole accepta. Elles parcoururent l'allée centrale jusqu'au grand portail. Avant de s'engager dans la forêt, Carole s'arrêta un moment et se retourna

pour contempler la perspective des jardins et le château.

La demeure était composée d'un grand corps de logis central avec deux ailes perpendiculaires. La construction était d'un style sobre, harmonieux et robuste dans le genre français du XVIII^e siècle.

— Beaucoup de femmes ont franchi avec espoir le seuil de cette maison, murmura Théa, et combien y ont été heureuses ?... De tout temps, les comtes de Dachstein ont été d'impérieux maîtres. Je les connais bien. J'ai vécu ici, même avant mon mariage avec Carloman — Je suis la pupille de la baronne de Graün — Oui, ce sont d'impérieux seigneurs ! Si vous aviez été en cette demeure du temps du vieux comte Ulrich, vous y auriez vu régner le despotisme le plus absolu... Quant à Carloman ! Croyez-vous que j'ai été libre de mon choix ?... Le cœur d'une femme ne compte guère pour les Dachstein... Tout est subordonné à la race... Au nom... Ils n'ont pas volé leur réputation de dureté, les Seigneurs des Montagnes !

— Philippe... prononça Carole.

— Philippe, en effet, semble différent... Mais comment pénétrer son caractère et ses intentions. On ne peut le juger sur des mesures ordinaires et, peut-être est-il le pire de tous.

Elle soupira.

— ... Je ne sais pourquoi je vous dis tout cela, reprit-elle. Je voudrais, en tous cas, vous éviter les désillusions. Croyez-vous que mon sort fut enviable, mariée à un homme que je n'aimais pas... Veuve à vingt ans...

Il y eut un moment de silence.

— ... Mais voilà que je vous attriste, termina-t-elle. Je n'aurais pas dû vous parler de ces choses... Tout cela est du passé maintenant... Et moi, ne suis-je pas déjà virtuellement entrée dans le passé, avant même d'avoir vécu ? Ma vie dépend entièrement de la générosité de Philippe.

Une question qu'elle ne put retenir vint aux lèvres de Carole, tandis qu'elles s'engageaient dans le sous-bois où régnait encore une demi-pénombre.

— Vous avez connu la princesse Solski ?

— Nadiège !... Certes...

— Elle était très belle, dit-on ?...

— A un point qu'il est difficile d'imaginer. Il y a d'elle, dans le salon du chalet de l'île aux Nymphes, un portrait peint par Utrillo qui vous en dirait mille fois plus... Oui, elle était extraordinairement belle et intelligente, mais fantasque et orgueilleuse. Elle ne voulait point plier devant Philippe et cependant elle l'aimait.

Elles cheminèrent un moment en silence. Un flot de pensées amères inondait l'âme de Carole. Elle se sentait comme prise au piège par un oiseau cruel. Elle n'était qu'une âme blessée qui se débat.

Théa l'enveloppa, derechef, d'un énigmatique regard.

Peu à peu, le jour s'étirait dans le ciel, les choses devenaient plus distinctes, puis une lueur rose filtra à travers les branches et le soleil levant déploya ses rayons comme une grande draperie or et feu.

Au bord du chemin, une large trouée au milieu des arbres se dessina. Là s'élevait un grand pavillon d'aspect vétuste, entouré d'un jardin où ne poussait qu'une multitude de plantes parasites. Seul un rosier grimpant frangeait de fleurs pourpres magnifiques, la grille rouillée qui cernait la petite propriété.

Brusquement, dans le silence, s'égrènèrent les premières notes d'une polonaise de Brahms jouée au piano. La mélodie tendre et joyeuse était interprétée d'une si sauvage façon qu'elle semblait un bouleversant chant de désespoir.

Instinctivement, les deux jeunes femmes ralentirent le pas.

— A voir cette maison si délabrée, je l'aurais crue inhabitée, dit Carole.

— Là demeure le professeur Werner, de la Faculté de médecine de Vienne, le plus proche voisin et le plus irrémédiable ennemi des Dachstein.

— Comment cela ?

— Josef Werner est le fils d'un ancien régisseur de Dachstein. Doué d'une intelligence hors de pair, il a fait de brillantes études, a conquis de haute

[Lire la suite page 20]



Chevrolet Brookwood — 4 portes, 9 places

DES STATION WAGONS TOUS USAGES

Ces nouveaux station wagons Chevrolet possèdent une ligne extrêmement élégante et ils triomphent avec une verve remarquable des routes les moins carrossables. Ils logent une quantité incroyable de bagages. Allègrement propulsés par un moteur Turbo-Thrust V8* et rendus totalement maniables par la transmission Turboglide, ces station wagons portent merveilleusement leurs charges grâce à la suspension à pleins ressorts à boudin ou à la suspension pneumatique. Que vous choisissiez un modèle à deux ou à quatre portes, à 6 ou à 9 places, soyez certain d'une chose: vous aurez un des plus beaux station wagons sur la route!

Passez voir la série complète des Chevrolet 1958 chez le dépositaire Chevrolet.

**Moyennant supplément.*



UNE VALEUR GENERAL MOTORS



Chevrolet Yeoman — 4 portes, 6 places



Chevrolet Yeoman — 2 portes, 6 places

lutte ses grades et, remarqué par le professeur Holman, devint son assistant... Mais l'élève ne tarda pas à dépasser le maître...

« Il revenait chaque année passer ses congés à Dachstein, chez son père qui occupait la maison du régisseur au fond du parc. Les jeunes seigneurs agréaient sa compagnie. Bon cavalier, excellent danseur, parfait musicien, il les suivait dans leurs promenades, participait aux sauteries et faisait de la musique avec la fille aînée, la vicomtesse Alexandra.

« Un jour, un incendie s'étant déclaré dans une aile du château, Werner, s'élançant à travers les flammes parvint à arracher Alexandra à la mort... Il devint le héros que l'on comblait de compliments... Fut-ce à ce moment-là qu'il s'éprit de la jeune vicomtesse?... Je crois plutôt que l'amour avait déjà posé ses profondes racines en son cœur.

« Il n'ignorait pas quelles barrières les séparaient. Lui n'était qu'un simple roturier, le fils d'un homme mercenaire des Dachstein. Cependant, il s'illusionna, se persuadant que ces obstacles pouvaient être abattus. S'il devenait célèbre, pourrait-on lui refuser la main de celle qu'il aimait ? Il se mit donc au travail avec frénésie. Il possédait le génie de la chirurgie, une extraordinaire dextérité. Il inventa diverses méthodes qui portèrent son nom en avant de la science médicale. Il réussit de sensationnelles opérations. Il fut appelé en consultation au chevet des grands de ce monde : rois et chefs d'Etat l'honorèrent de leur amitié... Il avait trente ans à peine. Chirurgien-chef du plus important hôpital de Vienne, professeur à la Faculté, riche, il crut, alors, le moment venu de se déclarer.

« Oh ! la colère terrible du comte Ulrich, le père de Philippe, quand le jeune homme eut osé lui demander la main d'Alexandra. Sur l'heure, il chassa le père et le fils comme des malfaiteurs.

— Et elle ? interrogea Carole.

— Elle l'aimait, mais elle ne voulut pas enfreindre la loi de la race. Elle se consacra aux pauvres et pour finir, en allant soigner un miséreux, elle contracta un mal qui l'emporta en quelques mois. Et Werner, abandonnant tout, honneurs, gloire et richesses, se retira ici, pour vivre avec le seul souvenir.

— Quelle lamentable histoire ! murmura Carole.

— Oh ! l'histoire des Dachstein est pleine de ces faits pénibles et tristes... Alexandra... Carloman... Nadiège, et avant eux tant d'autres sacrifiés à la race, à l'argent ou à la puissance. La machine est bien réglée qui broie tout ce qui gêne...

— Un tel amour n'avait cependant, rien de bien répréhensible, reprit Carole.

— C'est une opinion que je ne vous conseille pas d'émettre devant Philippe, ricana Théa.

— Et d'un autre côté, ajouta la jeune comtesse, négligeant l'interruption, Werner n'avait pas le droit de refuser aux hommes les bienfaits d'une science qu'il possédait à un si haut degré.

— Werner abhorre l'humanité, maintenant et il hait farouchement tout ce qui porte le nom de Dachstein.

Le silence retomba derechef entre elles.

La route qu'elles suivaient s'élargit tout à coup, et une vaste clairière s'ouvrit, au milieu de laquelle un petit lac s'arrondissait, mirant dans ses eaux claires le bleu adouci du ciel. Au centre de ce lac émergeait un petit îlot supportant un chalet rustique, entouré d'une roseraie dont les fleurs se balançaient à la brise matinale.

— Oh ! quel endroit charmant ! s'exclama Carole émerveillée. N'est-il pas possible d'aborder cet Eden... A qui appartient cette demeure ?...

— C'était là le domaine particulier de Nadiège... Une de ses coûteuses fantaisies. Tous ses souvenirs y sont restés, son piano, ses livres préférés et quelques peintures qu'elle aimait. Et cependant, cet endroit qui est si riant d'aspect a un mauvais renom. On dit que les Nymphes du lac émergent certaines nuits et s'en vont faire la ronde sur l'îlot. Tous ceux qui les

aperçoivent drapées dans leurs voiles de brume meurent de mort violente.

« La mort de Nadiège ne fit que fortifier cette légende. C'est, en effet, en revenant du lac aux Nymphes, un soir, à la nuit tombante, qu'elle se noya. Il soufflait un vent de tempête ce jour-là et la barque qui la portait, dut être jetée sur les rochers où elle se brisa.

« On retrouva le cadavre de Nadiège dans les roseaux qui bordent le lac... Encore une triste histoire, comme vous voyez !

— Il y a un visiteur sur l'île, dit Carole, voyez le canot près de l'embarcadere.

— Ce doit être l'intendant du domaine... Ah ! mais non, je me trompe, il s'agit de Philippe lui-même... Il sort de la maison. Je crois que nous devrions nous retirer, peut-être ne serait-il pas satisfait s'il s'apercevait que nous l'observons.

Elles bifurquèrent dans un chemin transversal et revinrent vers le château.

Carole prit son petit déjeuner dans son appartement, puis s'occupa à disposer quelques bibelots personnels. Enfin, elle commença une lettre à tante Stéphanie. Mais bientôt, elle resta la plume en l'air, songeant à tout ce qu'elle avait encore l'esprit et le cœur tout occupés de Nadiège, puisque sa première visite au retour avait été pour le chalet... Il était allé retrouver le souvenir de Nadiège.

Carole trouvait la vie cruelle et amère...

III

CAROLE vit avec plaisir arriver la fin du repas.

— Si vous voulez bien, dit Philippe à Carole en sortant de table, je vous ferai faire le tour du propriétaire.

Ils s'en allèrent tous deux à travers les longs couloirs. La jeune femme put se rendre compte alors, de la munificence de la demeure. Les siècles avaient lentement ajouté leurs œuvres d'art, meubles, tableaux, tapisseries, fers forgés. La bibliothèque regorgeait d'œuvres rares, de manuscrits, d'incunables et d'éditions princeps enseve-

lies dans de lourdes reliures de cuir aux armes de Dachstein.

— Toute l'histoire de notre famille est renfermée dans ce coffre, dit le comte en montrant une lourde armoire de fer. Un jour je l'ouvrirai pour vous et vous verrez combien d'actions héroïques, combien de sacrifices et aussi combien de crimes ont forgé la race.

— Des crimes ?...

— Certes, reprit-il amèrement, la puissance ne s'acquiert pas sans crimes, et quelquefois le meurtre nous touche de près.

Il resta un moment songeur, comme si un essaim de pensées horribles tourbillonnait en son esprit.

En revenant, ils rencontrèrent dans le hall Stefan Meyer, l'intendant du domaine. Un homme d'une trentaine d'années, au visage souriant, qui venait entretenir Philippe d'une question urgente.

— Voulez-vous me permettre de régler ceci, Carole, dit le comte, je vous retrouverai au jardin pour vous montrer notre serre. Nous y possédons des fleurs très rares.

La jeune femme sortit et, au gré des allées, s'en fut à petits pas, s'émerveillant de l'art très sûr avec lequel étaient composées les corbeilles et les massifs de fleurs. Au croisement des allées, des charmilles étaient ménagées abritant des bancs de marbre, retraçant discrètement pour abriter les songeries.

Au détour d'une de ces charmilles, Carole se trouva, tout à coup, devant un fauteuil roulant que poussait une infirmière en voile bleu, et dans lequel était assise une fillette de dix ans environ, les genoux recouverts d'une couverture à carreaux.

— Marysia ! murmura Carole.

C'était là la fille de son mari et de Nadiège. Philippe ne lui avait parlé de l'enfant qu'en termes vagues. Carole savait que Marysia était devenue infirme deux ans auparavant à la suite d'un accident de cheval.

L'adolescente fit un geste bref et la nurse se retira à l'écart. Elles restèrent face à face, s'observant comme deux lutteurs avant d'entamer le combat.

— Je suis Marysia de Dachstein, prononça enfin la jeune fille d'une voix lente et basse, en redressant son frêle

buste dans un mouvement d'orgueil. Je suppose que vous connaissez, au moins, mon existence ?...

Et comme Carole ouvrait la bouche, la fillette poursuivit, sans lui laisser le temps de répondre :

— ... Non ! Non !... ne dites pas que vous êtes heureuse de me connaître, ce serait une formule mensongère.

— Et cependant, c'est vrai, je suis heureuse de vous connaître, et disposée à vous aimer...

— Sachez que je ne désire pas que vous vous occupiez de moi... Je ne veux pas de votre amour maternel !... Ni de votre compassion vraie ou fausse, car, croyez-moi, rien ne vaut mieux que l'indifférence.

— Mais peut-on vivre au milieu de l'indifférence ?...

— Bah !... on s'y habitue parfaitement... Peut-être un jour ferez-vous cette expérience qu'on peut vivre sans être aimée... sans espoir...

— Cependant... murmura Carole.

— Non !... Non !... protesta l'adolescente, n'ajoutez rien... Tenez, poursuivait-elle à voix basse, voici venir le comte.

Philippe, en effet, paraissait sur le seuil de la maison. Il s'avança, souriant comme pour masquer sa contrariété.

— Je vois que vous avez déjà fait connaissance, jeta-t-il, j'en suis charmé.

— La comtesse n'en est peut-être pas aussi charmée ! fit Marysia d'un ton de défi.

— Marysia !... gronda le comte. Carole posa sa main sur le bras de son mari pour l'inciter à tempérer sa colère. Profitant de la circonstance, la fillette demanda :

— Voulez-vous, père, m'autoriser à regagner ma chambre, je me sens lasse. Sans attendre l'acquiescement, elle fit un geste d'appel impératif à la nurse, qui, s'approchant, roula le fauteuil vers la demeure.

Philippe et Carole regardèrent s'éloigner le léger véhicule.

— Que vous a-t-elle dit ?... interrogea Dachstein les sourcils froncés. Cette enfant est insupportable.

— Ne pourra-t-elle plus jamais marcher ? questionna Carole.

— Jamais plus, répondit Philippe d'une voix rauque. Nous avons consulté les plus éminents médecins. Marysia ne marchera plus... Et elle le sait !

— Il y a bien là de quoi désespérer une enfant de onze ans. Je voudrais l'arracher à la solitude. La vie alors lui paraîtrait sans doute moins amère.

— La solitude ! s'exclama-t-il d'un accent impossible à rendre. L'homme est un solitaire perpétuel. Il est enfermé en lui-même comme dans une prison avec ses pensées... Ses pensées que nul ne peut pénétrer, pas plus qu'il ne peut pénétrer celles des autres. Seul il mène le combat de la vie et seul il plonge dans la mort... Rien ne peut rompre la solitude.

— Si, l'amour !

— Un leurre !... l'homme est si malhabile qu'il fait souffrir ce qu'il aime... Et Marysia vous hait.

— Qui sait ?... Et, en tous cas, l'amour est un don gratuit.

Il se détourna. Elle levait vers lui son visage où palpitait une lumière passionnée.

Un moment, il y eut, tendu entre eux comme un lien ténu, mais il secoua la tête comme pour chasser une tentation.

— Allons voir les orchidées ! dit-il d'un ton neutre...

IV

L'ENTRÉE du village, Carole se fit indiquer le presbytère. Une vieille femme complaisante et volubile lui donna tout un flot d'explications d'où elle put démêler que la demeure du prêtre desservant était située sur la place.

En traversant la place, elle aperçut Othon près de la fontaine. Il tenait son cheval par la bride et causait avec une jeune fille blonde, mince et élancée, vêtue avec une simple et modeste élégance. Othon souriait doucement avec un air apaisé et heureux qu'elle ne lui avait jamais vu.

Le jeune homme, ayant tourné la tête, aperçut Carole. Il parut surpris, fronça les sourcils et lui adressa un salut sec, impertinent et plein de défi.

LA FEMME DEVANT LA LOI :

De l'assistance pécuniaire d'une épouse à l'égard de son mari

La loi prohibe les donations entre vifs — c'est-à-dire alors qu'ils sont vivants — entre époux. Elle interdit également à une femme de payer les dettes de son mari ou d'en garantir le paiement à même ses biens personnels.

Une femme peut toutefois prêter de l'argent à son mari. Et, quand il est question d'argent entre époux, il convient de distinguer avec certitude s'il s'agit d'un prêt ou d'un don ou paiement.

Le cas ci-après illustre telle distinction :

Un individu vend une propriété à un autre. L'acheteur verse une partie du prix d'achat au comptant. Un résidu de \$10,000 sera payé de la façon suivante : la somme de \$6,000 à raison de \$1,000 par année au vendeur et la somme de \$4,000 à l'épouse du vendeur à raison de \$1,000 par année. L'épouse du vendeur intervient à l'acte et accepte de recevoir \$1,000 par année pendant 4 ans.

Voici cependant que, subséquemment, le mari vendeur achète une autre propriété. Il verse une partie du prix comptant et, pour acquitter la balance, transporte sa créance de \$6,000 due par son acheteur précédent. Son épouse intervient à l'acte et, de son côté, transporte les \$4,000 qui lui sont également dus.

Peu après, l'épouse demande l'annulation du transport des \$4,000 qui lui étaient dus en vertu de la première transaction. Au soutien de sa demande, elle avance que ce transport équivalait à payer une dette de son mari, ce qui lui est interdit par la loi.

Le Juge a cependant rejeté ses prétentions et a statué sur la validité du transport. D'après les faits et actes invoqués, rien n'indique que les \$4,000 équivalaient à une donation ou à un paiement. Cette somme peut aussi bien représenter un prêt de l'épouse à son mari. Et le prêt est permis par la loi. (Réf. : Jugement rendu en Cour supérieure, à Sherbrooke, au cours du mois de mai 1957).

ROBERT MILLET, B.A.

La jeune fille aussi tourna la tête. Il y avait dans toute sa personne une grâce timide.

— Il s'agit certainement de la jeune personne dont parlait Théa l'autre jour, se dit Carole.

La servante du presbytère introduisit la jeune femme dans le salon bureau. C'était une pièce fort vaste, avec de grands casiers de livres, montant jusqu'au plafond et une table de bois blanc recouverte d'un tapis qui servait de table de travail. Le prêtre était assis et écrivait. Lorsque Carole entra, il se leva, visiblement étonné, pour l'accueillir.

Le père Henrich pouvait avoir quarante-cinq ans environ. C'était un montagnard robuste, dont le vaste front et le regard pénétrant décelaient une intelligence peu commune. En effet son érudition était très étendue et il se trouvait être un remarquable écrivain sacré dont les ouvrages faisaient autorité. Il eût pu, s'il l'avait voulu, se voir confier un poste important dans l'administration du diocèse, mais il aimait ce pays où il était né et la simplicité de vie, y pouvant méditer dans le calme.

Carole l'avait rencontré le dimanche précédent, car il cumulait les fonctions de curé de Bunkhaus et de chapelain de Dachstein.

La jeune femme expliqua le motif de sa visite.

— Je me réjouis de votre décision, madame, dit le prêtre. Il y a fort à faire ici. Si vous le permettez, j'aimerais vous mettre en relations avec quelqu'un qui s'occupe de nos malades avec une inépuisable charité. Mademoiselle Rosemayer, la fille d'un ancien conseiller à la cour, vit à Bunkhaus, avec sa mère veuve et presque infirme, et se consacre à la tâche charitable de visiter les malades. Franciska possède son diplôme d'infirmière et rend d'inappréciables services. Chacun à Bunkhaus et dans la montagne l'aime et la respecte.

— Je suis moi-même infirmière et je ferai volontiers la connaissance de cette jeune personne.

— Cependant... murmura le prêtre, comme s'il réfléchissait, tout à coup, à quelque impossibilité qu'il n'avait pas envisagée tout d'abord.

— Cependant ?

— Rien, fit-il, venez, madame.

Une domestique soupçonneuse introduisit le Père et Carole dans un petit salon garni fort simplement de meubles rustiques, oeuvre de quelque habile artisan.

Une vieille dame assise dans une bergère, devant une des portes-fenêtres donnant sur la terrasse derrière la maison, tricotait paisiblement.

— C'est un grand honneur pour moi, madame, que vous daigniez nous rendre visite. Je vais envoyer chercher Franciska, ma fille, elle est en train de cueillir des fleurs au jardin.

Une voix fraîche leur parvint qui lançait une chanson de printemps.

Un moment plus tard, une jeune fille entra portant une brassée de fleurs rouges et presque aussi rouge que ses fleurs. Avec surprise, Carole reconnut la jeune personne qui s'entretenait avec Othon quelques instants plus tôt. Mademoiselle Rosemayer paraissait très troublée et Carole voyait battre rapidement une petite veine bleue près de la tempe, signe d'une vive émotion.

Quand elle sut ce que désirait la comtesse de Dachstein, l'embarras de Franciska disparut un peu. Elle se mit à parler avec chaleur des gens de la montagne, rudes et honnêtes, et il était facile de voir qu'elle les aimait.

— Voudriez-vous m'associer à votre action ? demanda Carole.

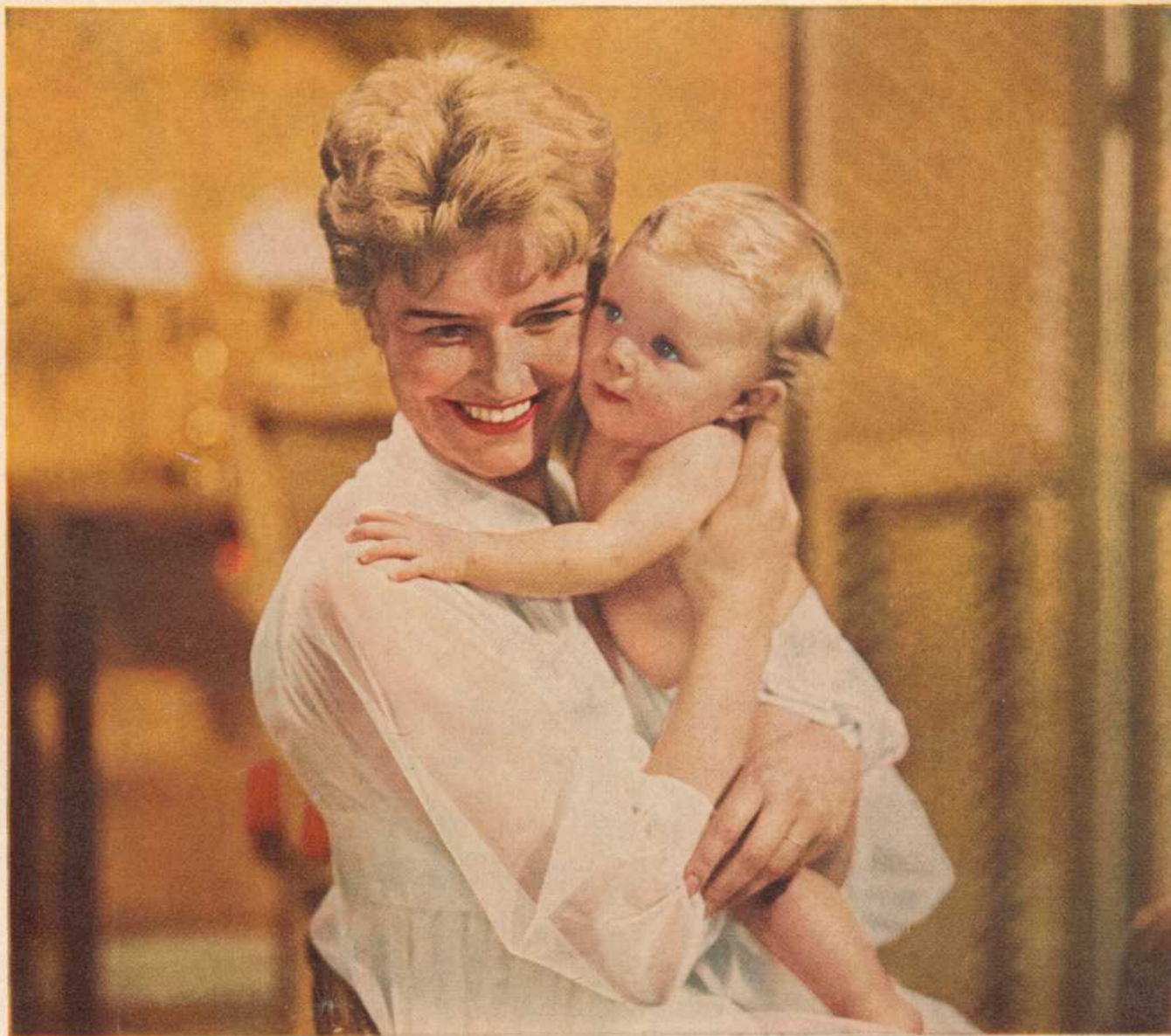
— Avec grand plaisir, il y a tant de choses à faire que je n'y suffis pas.

— Etes-vous née dans ce pays ?

— Je suis née à Vienne, mais cette maison est celle de la famille de mon père et nous y revenons chaque année aux congés. Quand mon père mourut, il y a trois ans, nous eumes tout naturellement l'idée de nous installer ici.

La conversation se poursuivit un moment et lorsque Carole se retira les deux jeunes femmes étaient déjà amies, tant leurs vues concordaient sur beaucoup de points.

Comme elle arrivait près du château, la jeune femme vit déboucher d'un chemin transversal deux cavaliers. Elle reconnut la silhouette orgueilleuse de



La confiance naît de l'amour

L'enfant se sent heureux et confiant entre les bras de sa mère... ces bras qui le guideront, l'aideront et le réconforteront pendant son enfance. Et cette confiance, dans la personne qui l'aime le plus, est bien placée.

Mais la maman a besoin d'aide pour élever un enfant fort et robuste. Elle a besoin du père... du médecin... et de Heinz. Sa confiance est pleinement justifiée parce que Heinz considère la préparation des aliments pour bébés comme sa tâche la plus importante.

Par exemple, quand il s'agit de viandes nourrissantes, si importantes à une croissance saine, Heinz prépare ses purées de viande et ses viandes pour enfants avec les morceaux de la meilleure qualité, approuvés par le gouvernement, et spécialement traités pour procurer aux bébés les protéines essentielles sous leur forme la plus digestible. Votre bébé attend de vous les meilleurs soins, ne manquez pas d'inclure dans son régime beaucoup de purées de viande et de viandes Heinz pour enfants et vous l'aidez ainsi à grandir sain et fort.



HEINZ PURÉES DE VIANDE ET VIANDES POUR ENFANTS 57

Plus de 110 variétés • Purées et viandes pour enfants • Céréales pour bébés • Purées et aliments pour enfants • Biscuits pour la dentition.

La première année d'un bébé est la plus critique de son existence. Il a besoin alors, pour survivre, d'une grande protection et de beaucoup d'attention. Il est important de l'immuniser contre les maladies contagieuses. Une ration quotidienne de vitamine D l'aidera à se faire des dents et des os sains et solides.

La plupart des enfants sont aussi fiers de leurs petits succès que leurs parents le sont de leurs réussites en affaires. Il convient donc que les parents réservent à chaque enfant une

partie de la journée pendant laquelle celui-ci pourra les entretenir de ses petits problèmes et de ses modestes accomplissements, obtenir leur sympathie et leur approbation.

Les enfants infirmes peuvent avoir besoin de plus ou de moins de nourriture que les autres enfants du même âge. Il leur faut un supplément de nourriture lorsque, à cause de leur infirmité, ils portent de lourds appareils ou que leur activité musculaire est exagérée. Ils devront moins manger

s'ils sont obligés de demeurer inactifs. Il faut consulter un médecin ou une clinique d'enfants afin de savoir quel régime ces jeunes doivent suivre.

Un bon moyen de se rendre résistant au rhume, à la grippe et à la fatigue, c'est de suivre fidèlement un régime rationnel et surtout de prendre chaque matin un bon déjeuner. Ce déjeuner, après le jeûne de la nuit, doit comprendre un jus de fruit agrume, des céréales chaudes, un oeuf ou du bacon, des rôties et un breuvage chaud.

Petits ensembles modernes



Les loyers sont de nos jours si élevés qu'on cherche à se loger, quand la famille le permet, le plus petitement possible. Fabricants de meubles, assembleurs, stylistes s'emploient à créer un mobilier léger et pratique, en fonction des exigences de la vie moderne.



La table (vue fragmentaire) et la chaise ci-dessus, en substance plastique dite "Tenite butyrate" sont l'oeuvre de deux fabriques canadiennes : Modern Steelworks Ltd., de Montréal et Blaines Plastics Co., de St-Hyacinthe.

son mari et l'autre cavalier était Théa. Elle penchait la tête avec un tendre sourire, tout en parlant. Puis, son rire léger s'envola et le rire de Philippe lui fit écho. Un rire étrange où ne vibrerait pas le sarcasme ordinaire. Carole dut s'appuyer à un arbre, ses yeux s'ouvraient. Théa aimait sans doute Philippe, et lui?... Peut-être?... Oui, peut-être fallait-il voir là une explication de sa froideur et de son ironie?... Quelle raison avait pu l'empêcher d'écouter Théa s'il l'aimait?... Autant de mystères!...

Ils passèrent sans la voir et elle entendit le pas de leurs chevaux s'éloigner dans le chemin dont le sol souple amortissait le bruit.

Quelques jours après, Carole et Franciska traversaient la petite place de Bunkhaus. Elles avaient fait ensemble la tournée des malades. Puis, suivant une habitude établie dès le début, mademoiselle Rosemayer avait invité la jeune comtesse à prendre une tasse de thé avant de s'en retourner. Carole aimait l'intérieur de la vieille maison bourgeoise, le sourire accueillant et un peu triste de la conseillère, la délicatesse charmante de Franciska. Cette atmosphère hospitalière reposait du faste de Dachstein et de la dureté de ses habitants, de leur morgue et de leur haine.

Comme elles arrivaient près de la fontaine, la grosse Studebaker du château déboucha sur la place, en trombe. Philippe, qui pilotait, arrêta l'auto à leur hauteur.

— Vous retournez au château, Carole?... interrogea-t-il d'une voix sèche, après un bref et hautain salut vers Franciska.

— Oui.

— Montez ici, dans ce cas.

Carole obéit après un au revoir hâtif à mademoiselle Rosemayer. Le ton mécontent de Philippe laissait prévoir une algarade et, en effet, à peine la voiture avait-elle repris sa course que le comte dit :

— Je viens d'apprendre, il y a quelques instants, que vous avez lié connaissance avec les dames Rosemayer?...

— C'est grâce au père Henrich que je suis entrée en relations avec elles et je les estime beaucoup, surtout Franciska qui est un être plein de bonté.

— Et d'astuce! laissa tomber Philippe.

— Oh! comme vous la jugez mal!

— N'avez-vous pas compris, fit le comte nerveusement, que les dames Rosemayer essaient de vous mettre dans leur jeu.

— Leur jeu?...

— Mais oui, le jeu auquel déjà ce stupide Othon s'est laissé prendre. C'est d'une suprême habileté parfois que de se différencier des autres en montrant de la vertu...

— Oh! Philippe!... Philippe!... murmura Carole avec un reproche près des larmes.

— Votre naïveté peut s'y laisser prendre, reprit-il. Mais, croyez-moi, il y a rarement des actions gratuites, tout a un but, même la charité. Les uns y cherchent la considération ou la satisfaction d'être meilleurs que les autres... Ils travaillent aussi dans l'espoir d'une récompense céleste!... Je crois que Franciska Rosemayer a des buts plus tortueux...

Carole cacha son visage dans ses mains, accablée.

— C'est terrible de ne croire à rien, ni en personne, balbutia-t-elle.

— Et c'est pire d'être abusé, fit-il amèrement.

Il y eut un moment de silence.

— ... Rien n'est simple quand on est riche, poursuivit-il, et cela fausse singulièrement les cartes...

Il prit un air pensif.

— ... Savez-vous ce qui arriverait si je disparaissais brusquement?... C'est Othon qui serait l'homme le plus riche de cette région et d'Autriche...

— Othon!... s'écria Carole épouvantée.

— Oh! c'est une pensée qui n'est jamais venue à Othon, dit-il, mais d'autres peuvent l'avoir pour lui... D'autres l'ont eu peut-être en cette circonstance et dans de semblables...

La voix était âpre et basse... Un

monde terrible s'ouvrait devant les yeux de Carole épouvantée...

V

CAROLE se hâtait, se demandant ce que Philippe devait penser. Elle s'était attardée, là-haut, dans cette maison forestière, au pied du Dachstein, dont la cime majestueuse dominait le pays, mais y a-t-il moyen de ne pas s'attarder quand vous vous trouvez au chevet d'une mourante dont vous seule pouvez adoucir l'agonie. Elle se sentait extrêmement lasse et avec un goût de cendres dans la bouche. Et, pourtant, elle devait s'habiller elle devait s'habiller pour assister à la soirée de la duchesse de Dobschau.

Il eût été facile pour un esprit critique d'établir un parallèle entre ces deux faits auxquels elle participait : cette mort misérable dans ce chalet rustique et relativement pauvre et la fête qui se préparait, les lustres illuminés, l'orchestre et la danse... Et puis la mort survenait et les hommes continuaient à danser pour oublier... Mais la mort n'oubliait personne...

Elle traversa les jardins presque en courant et regagna son appartement, mais en ouvrant la porte elle sut que ce qu'elle redoutait se produisait. Philippe l'attendait dans le petit salon. Debout devant la fenêtre, il regardait, dehors, tomber le crépuscule sur la forêt, tout en battant du bout des doigts, avec impatience, une charge sur la vitre. Il se retourna brusquement, le front barré d'un pli dur, qui décelait un orage intérieur... La bouche crispée, mauvaise.

— C'est insensé! gronda-t-il, d'où venez-vous à cette heure?... Ne savez-vous pas qu'il convenait que vous soyez prête pour vous rendre chez les Dobschau?...

— Je vous prie de m'excuser, Philippe... Cependant...

— Nous n'avons pas le temps de discuter de tout cela en ce moment. Je vais ordonner qu'on envoie une autre femme pour aider à vous habiller.

Il sortit brusquement, laissant Carole, le cœur lourd, aux bras des servantes.

La robe de soirée toute simple et blanche qu'elle-même avait choisie, quelques jours auparavant, fut promptement ajustée, sa coiffure refaite et, quand on eut placé sur ses cheveux dorés le diadème comtal où scintillaient les opales, Martha, se reculant un peu, pour juger de l'ensemble, s'exclama :

— Oh! comme madame la comtesse est ravissante!

Carole eut un sourire triste et désabusé.

La camériste posa sur les épaules de la jeune femme la cape de fourrure blanche qui devait la préserver de la fraîcheur de la nuit.

Carole jeta un regard critique vers la psyché où se reflétait sa silhouette. Il fallait faire, quand même, honneur à Philippe.

Le comte de Dachstein attendait dans le hall faisant les cent pas avec impatience. Lorsque Carole parut en haut de l'escalier, il leva la tête et la considéra. Elle était vraiment d'une exquise et touchante beauté, malgré le cerne de fatigue qui se creusait sous ses yeux. Pourtant le comte ne parut pas s'attendrir, au contraire, son regard s'assombrit davantage.

— Théa, ma mère et Othon sont déjà partis, prononça-t-il d'un ton glacé, en l'aidant à s'installer dans la voiture, nous n'arriverons pas à Dobschau avant onze heures... ce sera une heure tardive et presque une impolitesse... Pouvez-vous me dire, maintenant, où vous êtes allée?...

— Chez Dentz.

— Dentz, le forestier?...

— Oui...

— Vous êtes allée chez Dentz à pied! s'exclama-t-il, trois milles en forêt! c'est une véritable folie... Et qu'alliez-vous faire chez Dentz?...

— Vous savez que sa fille était malade gravement... Elle est morte... Une enfant de dix-sept ans.

Il la devina près de pleurer d'amertume et de lassitude. Le cerne autour des yeux semblait s'accroître et la voix tremblait.

Il lui prit la main et la serra doucement, comme s'il voulait la rassurer et la consoler.

Elle eut un pauvre sourire.

— ...D'un côté la danse et de l'autre la froide immobilité de la mort... La mort finit toujours par avoir le dernier mot, murmura-t-elle.

— Vous êtes fatiguée, dit Philippe, si vous le désirez nous pouvons revenir à la maison, j'enverrai un mot d'excuse. Elle fut sensible à cette attention.

— Je suis stupide, dit-elle, pardonnez mon énervement. Ce moment de faiblesse est déjà passé.

— Vous êtes une courageuse petite personne, reprit-il, mais ne croyez-vous pas que vous devriez comprendre combien c'est peu votre place au milieu de ces laideurs.

— Devons-nous fermer les yeux pour ne pas voir ces laideurs et les souffrances. Il nous faut porter le poids avec les autres. Nous ne pouvons pas nous refuser.

Il ne répondit pas car l'auto s'arrêtait, après un savant virage, devant la haute porte de Dobschau.

C'était un château moyenâgeux, dressé sur un pic rocheux au-dessus d'un torrent qu'on entendait gronder au fond d'un ravin; mais tout en lui laissant son caractère, on l'avait transformé intérieurement en une demeure fort moderne.

Philippe offrit son bras à Carole et ils entrèrent.

Quand le majordome annonça le comte et la comtesse de Dachstein, tous les regards se braquèrent vers eux et un silence s'établit.

Carole fut bien près de se troubler. Sous ces brillantes lumières, les visages n'étaient que des taches claires qu'elle ne voyait que dans un brouillard. Cependant, elle aperçut Théa qui, du fond de la salle, la guettait en souriant d'un air ambigu, prête à se réjouir si elle trébuchait en ces circonstances nouvelles. Philippe, tendu, était attentif à ses moindres réactions.

Ce fut la simplicité de Carole qui la sauva en lui soufflant l'attitude naturelle qui convenait, tandis qu'au bras de son mari elle s'avançait pour saluer les maîtres de maison.

La duchesse de Dobschau, âgée d'une soixantaine d'années, à l'inverse de beaucoup de femmes, avait vu vieillir et était devenue une exquise vieille dame pleine d'indulgence.

Elle fut, d'emblée, conquise par la grâce fière de Carole. Le duc, grand seigneur affable, un sourire chiffonné de sceptique au coin des lèvres, se plia en deux pour baiser la main de la jeune comtesse, tout en prononçant un galant madrigal.

Après cela Philippe fit faire à sa jeune femme le tour de l'assemblée, la présentant aux invités les plus considérables.

Théa s'avança vers eux.

— Philippe, dit-elle à voix basse, je dois vous avertir qu'Othon joue gros jeu avec le chevalier de Brisgau, le comte de Damville et le baron Tarnheim... Il est vrai qu'il gagne avec un bonheur insensé.

Dachstein fronça les sourcils.

— Allons voir, fit-il brièvement.

Le cabinet de jeu était une pièce minuscule, situé au bout des vastes salons, calme refuge des joueurs de bridge et de lansquenets. Mais ce soir-là un groupe dense s'était agglutiné autour de la table centrale où s'affrontaient, en un poker acharné, les quatre joueurs. Le chevalier de Brisgau, maître et froid, Damville, nonchalant, Tarnheim, sanguin et tendu, Othon, imperturbable et comme indifférent. Devant lui se trouvait un énorme tas de jetons d'ivoire.

Quand Philippe et Carole arrivèrent près de la table, la partie battait son plein. Brisgau venait de passer la main. Tarnheim ajouta mille marks « pour voir venir ». C'était au tour d'Othon. Il releva la tête, son regard fit le tour de la table. Il vit Philippe qui le regardait d'un air dur et Carole qui le suppliait des yeux. Avec un ricanement de défi, d'un geste des deux mains, sans même jeter un coup d'oeil sur ses cartes, retournées à plat sur le tapis vert, il poussa au centre de la table les piles de jetons entassées devant lui.

— Tenu! prononça Damville en ajoutant un billet avec sa signature et il abattit son jeu.

Othon retourna ses cartes: il avait une main pleine.

Un murmure d'étonnement presque incrédule s'éleva.

— Inimaginable! s'exclama quelqu'un.

— Venez! ordonna Philippe avec impatience en entraînant sa jeune femme.

— Qu'a-t-il donc?... interrogea Carole.

— Oh! presque rien, répondit le comte avec un sourire amer, il paraît que votre amie Franciska lui a signifié son congé.

— Ah!

— Sans doute a-t-elle jugé que le jeu n'en valait pas la chandelle... Othon n'est qu'un cadet de famille.

— Vous ne voyez rien au-delà de l'argent, murmura Carole.

— C'est qu'en vérité l'argent est une chose qui occupe énormément l'humanité! L'argent me fait douter de mes meilleurs amis.

— Franciska est une âme très noble et elle ne désire sans doute pas entrer dans une famille où elle serait intruse.

— En tous cas, il me déplaît qu'Othon se donne ainsi en spectacle et ait paru faire de Dobschau un tripot, je les sermonnerai durement.

Comme l'orchestre entamait un tango, Philippe entraîna Carole sur la piste. Ils formaient un couple de danseurs souple et harmonieux. La jeune femme s'abandonnait serrée contre la poitrine de son mari, elle ressentait une impression de tendresse et d'amour inexprimable.

— Déjà, fit-elle, quand le tango finit.

— Vous aussi trouvez du plaisir à la danse! ricana-t-il.

Elle eut envie de répondre: « Je me trouve bien dans vos bras et comme ce serait beau si vous vouliez m'aimer », mais elle comprit qu'il pensait à leur conversation qu'ils avaient eue dans la voiture.

VI

PAR une trouée à travers les arbres, Carole voyait un large pan de ciel dans lequel un nuage passait comme un grand bateau, voiles déployées sur une mer bleue.

Très haut, un aigle planait et c'était merveille de le voir se maintenir d'un simple frémissement d'ailes, majestueux. Cela illustrait, parfaitement, les armes des Dachstein, qui étaient un aigle d'or planant sur mont d'argent avec l'orgueilleuse devise « Au-dessus de tous ».

Sa pensée, ramenée aux choses du château, elle songea avec ennui que d'ici quelques jours, les premiers invités allaient arriver et que sa besogne de maîtresse de maison se compliquerait, qu'en même temps sa liberté se restreindrait.

Tout à coup, rompant le silence de la forêt, un cri retentit, une clameur d'angoisse et d'épouvante.

Carole tressaillit.

— Mais c'est la voix de fraülein Berkel! se dit-elle en s'élançant vivement.

Le spectacle qu'elle eut sous les yeux, après avoir dépassé le coude de la route, la glaça d'horreur. Le fauteuil roulant de Marysia était renversé sur le bord du chemin: l'enfant gisait au sol, sanglante, inanimée, et la nurse affolée était agenouillée près d'elle, n'osant la toucher. Dans le chemin était arrêté un triqueballe attelé de deux forts chevaux et portant un énorme tronc d'arbre. Manifestement, il s'agissait de l'auteur de l'accident; le tronc avait dû accrocher le fauteuil, l'avait bousculé et précipité Marysia au sol.

— Ah! madame, quel affreux malheur! s'exclama Fraülein Berkel, en apercevant Carole. J'ai envoyé le charretier au château pour qu'on prévienne un docteur et qu'on envoie une voiture...

— Un docteur, mais il arrivera peut-être trop tard.

Une idée lui vint brusquement. Se penchant, alors, elle souleva l'enfant avec précaution, la prit dans ses bras et se dirigea vers le pavillon du docteur Werner.

— Mais, madame, prononça la nurse, devinant son intention... Le docteur Werner... Il ne faut pas... Sa Seigneurie sera fâchée.

— Il s'agit d'assurer des soins à cette enfant, cela seul importe! dit la jeune comtesse... Tirez la sonnette... Tirez fort! ordonna-t-elle avec impatience en voyant que fraülein Berkel hésitait.

La cloche jeta un appel grave et

prolongé. Un vieux serviteur sortit de la maison, s'approcha de la grille.

— Un accident vient de se produire là tout près, expliqua Carole, votre maître nous autoriserait-il à entrer?

L'homme secoua la tête sans ouvrir.

— Mon maître ne reçoit jamais personne.

— Mais au nom du ciel! s'écria Carole, vous n'allez pas laisser cette enfant mourir sans soins!

Le domestique eut une hésitation.

— Je ne puis pas, madame, dit-il.

A ce moment un homme parut sur le seuil de la demeure. Malgré sa tenue négligée, il se dégageait de sa personne une indéniable autorité. Le front large dénotait une intelligence rare, ainsi que le regard aigu qui contemplait l'étrange groupe arrêté devant la grille.

— Qu'y a-t-il, Hans? demanda-t-il.

— Un accident, monsieur, cette enfant est blessée, pouvons-nous la déposer ici? dit Carole.

Le regard de l'homme s'obscurcit. Néanmoins, il fit un geste et le domestique s'empressa d'ouvrir la porte.

— Par ici, fit le professeur en les guidant jusqu'à un petit cabinet, allongez-la sur cette table.

La comtesse obéit.

— ...Avez-vous fait prévenir un médecin? interrogea Werner.

— Oui, monsieur le professeur, répondit la jeune femme en le regardant bien en face, mais arrivera-t-il à temps?

Il eut une crispation nerveuse.

— Non, non! s'écria-t-il, vous ne me tenterez pas. Le professeur Werner est mort. D'ailleurs, il y a tant d'années que j'ai abandonné la pratique que ce serait presque un crime de tenter quelque chose, mais sans doute êtes-vous étrangère à ce pays et l'ignorez-vous?

— Je suis la comtesse de Dachstein. Il eut un violent haut-le-corps.

— La comtesse de Dachstein!... Et vous avez osé!...

Il y eut un moment de silence tendu.

— ...Et celle-ci, est-elle une Dachstein? interrogea-t-il avec une sorte de colère en montrant Marysia.

— C'est la fille de mon mari.

— La naissance n'a donc pas conféré aux Dachstein des dons spéciaux, sauf l'orgueil. Ils sont donc contraints d'avoir recours à ceux qu'ils méprisent. Eh bien! qu'ils souffrent et qu'ils meurent, je m'en désintéresse.

— Ceci est cruel et peu digne de vous, professeur.

— De quoi suis-je digne, en effet? ricana-t-il amèrement. Puis-je prétendre délier les cordons de chaussures d'un Dachstein?

— Cette enfant, professeur, vous pouvez la sauver.

— Je ne puis plus et c'est là le drame... Pour guérir les autres, il faut avoir foi en soi-même... En l'utilité de ce que l'on accomplit... Et je n'entends plus cette voix qui s'élevait en moi autrefois. Je ne sens plus cette force d'inspiration me soulever. Tout est mort en moi et, d'ailleurs, à quoi bon cette étrange et vaine poursuite des jours que l'on nomme existence...

Un trouble visible s'empara du savant. Il passa sur son front une main tremblante.

— Ah! madame, soupira-t-il d'un ton las, pourquoi êtes-vous venue. J'avais presque retrouvé la paix.

— Je ne crois pas que vous ayez jamais retrouvé la paix, professeur Werner, répliqua-t-elle en secouant la tête. On ne conquiert pas la sérénité en fuyant son devoir. On se prépare, au contraire, de lancinants remords.

Werner ne répondit pas. Penché sur l'enfant il l'examinait soigneusement.

— Grave? interrogea Carole.

— Une intervention chirurgicale est nécessaire... Mais depuis si longtemps je n'ai pas tenu un scalpel...

— J'ai confiance en vous, professeur, prononça la jeune femme.

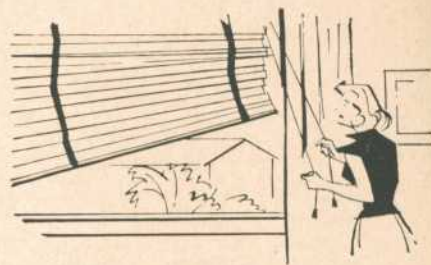
Il hochait la tête.

— Seriez-vous capable de me seconder, la nurse et vous?

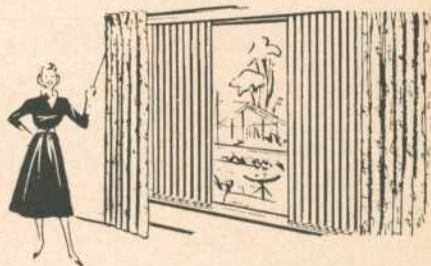
— J'ai suivi des cours d'infirmière à Paris.

— C'est bien porté dans un certain milieu! railla-t-il. Vous aviez aussi, j'imagine, vos pauvres... et ils vous comblaient de bénédictions!

Il n'avait pas abdiqué toute rancune et paraissait disposé à lui faire payer cher son intervention.



PRATIQUES...



ÉLÉGANTS...

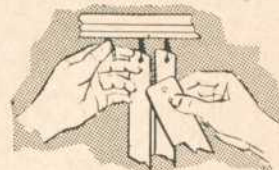
LES STORES VERTICAUX

Kirsch

Si vous avez des difficultés à ouvrir ou à fermer vos stores vénitiens actuels, le moment est venu de les remplacer par les pratiques stores verticaux KIRSCH. Les stores Kirsch s'ouvrent et se ferment aussi facilement que les plus légers rideaux et, en outre, leurs lamelles mobiles permettent une meilleure aération et ne gênent pas la vue.

Les stores verticaux Kirsch sont le complément indispensable de la maison moderne. Pas de nettoyage. Pas de sangle à remplacer. La surface unie des lamelles disposées verticalement ne retient pas la poussière.

Les stores verticaux Kirsch s'adaptent à toutes les pièces de la maison, sans qu'il soit nécessaire d'installer des montants de fenêtre ou de porte et leur confèrent pour un prix modique une note de luxe. Vous admirerez leur grand choix de couleurs élégantes chez le représentant Kirsch de votre quartier.



Les glissières sont faites de solide nylon à commande facile. Les lamelles se démontent sans difficulté.

Manufacturés par les fabricants des articles ménagers KIRSCH de réputation mondiale



Elle sortit de la pièce et appela fraülein Berckel qui, dehors, surveillait la venue du médecin, car il lui semblait bien probable que Werner ne voudrait pas opérer... Elle fut donc très surprise quand Carole lui fit part de la décision du professeur.

Le chirurgien leur expliqua brièvement et d'un ton très professionnel ce qu'elles devraient faire. Puis il prépara ses instruments.

Rien qu'à voir avec quelle sûreté de main il fit sa première incision, Carole décéla l'extraordinaire maîtrise de Werner. La blessure au thorax à l'endroit où avait frappé le tronc d'arbre était horrible à voir.

Une fois l'enfant couchée dans un lit, le professeur installa fraülein Berckel à son chevet.

— C'est à vous, monsieur, que cette enfant devra de vivre, dit Carole, tandis qu'elle l'aidait à ôter sa blouse... Il paraissait épuisé.

— Piètre cadeau ! s'exclama-t-il d'une voix rauque... Quelques jours... Quelques années... Qu'est-ce dans l'abîme du temps. Ce n'est qu'un sursis...

Il ne s'attarda pas, cependant, sur cette pensée déprimante. Il eut un geste las.

— ...Je veillerai sur l'enfant, poursuivit-il, mais souvenez-vous, en dehors d'elle, de vous, nul de chez les Dachstein ne doit franchir le seuil de cette demeure... Il y a encore trop de fiel dans l'âme de Josef Werner...

— Mon mari ne pourra-t-il, au moins, vous exprimer sa reconnaissance ?...

— Non ! Je ne veux pas de sa reconnaissance... Son orgueil en souffrira peut-être... Devoir quelque chose au fils de son ancien régisseur lui sera sensible... Lui qui ne veut rien devoir à personne... Ce que j'ai fait je l'ai fait uniquement pour l'enfant...

VII

DEPUIS l'opération, le professeur n'avait pas quitté le chevet de Marysia, insensible à la fatigue et au sommeil. Arracher l'enfant à la mort était devenu son seul but. Peut-être, et Carole le souhaitait ardemment, cette opération constituerait-elle pour lui un nouveau départ.

Un faible soupir s'échappa des lèvres de la fillette et la jeune femme, abandonnant sa songerie, se pencha vers la couche. Werner s'approcha rapidement. Les yeux de Marysia s'ouvrirent un peu vagues.

— Où suis-je ?... questionna-t-elle. Qu'est-il arrivé ?... Oh !... je me souviens !...

— N'ayez crainte, vous êtes en sûreté, mon enfant, dit Carole doucement.

Mais lassée, déjà, la fillette fermait les yeux.

Werner saisit le frêle poignet, tâta le pouls.

— Etat d'extrême faiblesse, marmonna-t-il. Il faudrait une nouvelle transfusion de sang.

— Je suis à votre entière disposition, docteur, puisque mon groupe concorde, proposa Carole.

— C'est impossible, madame. Deux fois, déjà, j'ai pris dans vos veines le sang régénérateur. Je ne puis sans danger pour vous recommencer une nouvelle fois.

— Je vous en prie, docteur, quelques décagrammes de plus ou de moins ne compromettront pas ma santé.

— Ils risquent au contraire de la compromettre sérieusement.

— Que mon sang coule dans ses veines la rendra un peu mon enfant.

— Eh bien, qu'il soit fait comme vous le désirez, madame, acquiesça Werner.

Il opéra la transfusion avec le plus grand soin.

Carole s'assit ensuite dans un fauteuil au chevet du lit. Elle se sentait épuisée. Ces transfusions successives, ajoutées aux veilles, l'affaiblissaient. Elle s'assoupit.

Brusquement, comme dans un rêve lointain, elle entendit une voix qui appelait :

— Mère !
Elle sursauta, ouvrit les yeux et, se levant, vint près du lit, croyant que l'enfant délirait.

— Mère, répéta Marysia en saisissant faiblement la main de Carole, me pardonnerez-vous ?... J'ai tout entendu... J'ai compris que vous m'aimiez... Et j'ai été si mauvaise pour vous.

— Tout cela est oublié, petite fille, répondit la comtesse, très émue. Il ne reste que notre commune affection... Reposez-vous, reprenez des forces.

— Je sens que je vais déjà mieux rien que de savoir qu'on m'aime un peu, repartit l'adolescente avec une sorte de joie.

Elle referma les yeux et s'assoupit, le visage détendu, souriant.

De ce jour, la guérison marcha à grand pas et bientôt, il fut possible d'envisager le retour au château.

— Mon mari aimerait que vous continuiez vos soins à l'enfant, dit Carole au professeur quand le transport fut décidé.

Werner secoua doucement la tête.

— Cela réveillerait en moi trop de souvenirs pénibles, dit-il.

Et, comme le front de Carole s'assombrissait, il eut un sourire triste.

— ...Rassurez-vous, madame, ajouta-t-il. Je devine que vous craignez de me voir, derechef, confiné dans une solitude inféconde et égoïste. Ce que je croyais éteint en moi s'est ranimé, dès le moment où j'ai saisi mon scalpel. J'ai entendu cette voix, qui vient je ne sais d'où... Des profondeurs de mon être, il se peut... Ou de plus loin, car nous ne sommes nous-mêmes qu'une faible partie de cette énergie qui meut le monde.

— Dieu ! murmura-t-elle.

— Je ne sais pas, repartit-il. En tout bas, je ne me déroberai pas à cet appel. Peut-être trouverai-je dans l'action, non pas une impossible consolation, mais une résignation qui en tiendra lieu.

— Je suis sûre que vous retrouverez la paix que vous recherchez...

— Je vous remercie de vos vœux... Quant à l'enfant, elle est hors de danger et, de loin comme de près, je veillerai sur elle en donnant des instructions au médecin traitant.

— Monsieur le professeur, merci est

un bien faible mot pour exprimer notre reconnaissance.

Elle lui tendit la main et, très ému, il s'inclina pour baiser le bout des doigts fins, disant :

— Je vous dois davantage, madame, car vous m'avez arraché à l'inutilité, vous m'avez aidé à voir au-delà de moi-même...

VIII

CAROLE sortit de la maison et se dirigea vers la demeure de l'intendant. La femme de celui-ci venait de donner le jour à un nouveau poupon. Le ménage avait déjà deux petites filles, mais la naissance d'un garçon remplissait les parents de joie. Le père était accouru au château dès le matin pour annoncer l'événement.

Carole s'en allait offrir ses vœux à la maman et porter un cadeau au nouveau-né.

On était au début de décembre et l'hiver s'était installé sur la forêt. Un vent glacé dévalait du Dachstein et geignait dans les branches des grands sapins noirs et, certains jours, l'ouragan, que l'on appelait ici chasse-neige, courbait les aigrettes des cimes avec un bruit d'océan déchainé.

La neige était tombée et recouvrait le sol d'un épais tapis. Les fontaines du parc s'étaient figées et les blocs de rocaille se hérissaient de pointes de cristal, s'ornaient de stalactites, de pendeloques et d'étranges figures translucides.

Carole admirait cet aspect. Elle avait appris à aimer Dachstein. A la belle saison, c'était une magnifique demeure avec ses jardins fleuris, ses pièces d'eau, ses retraites ombrées. Mais plus encore, Dachstein était le roi de l'hiver. Il régnait au cœur des forêts, solitaire et puissant, coupé du monde et se suffisant à lui-même.

La jeune femme éprouvait on ne sait

quel sentiment de sécurité à l'abri des épaisses murailles et elle eût été pleinement heureuse, si Philippe lui avait manifesté un peu de tendresse. Mais il était toujours aussi sarcastique. Elle doutait de parvenir jamais à briser cette carapace de scepticisme et d'amertume. Il n'oubliait pas Nadiège et il ne pouvait avoir pour sa deuxième femme que cette courtoisie indifférente que le devoir lui commandait.

Heureusement, il y avait Marysia qui s'était attachée à elle de tout son cœur avide d'aimer. La fillette irritable et exigeante avait fait place à une adolescente équilibrée, docile et douce. Le moral influant sur le physique, Marysia se portait mieux, au point que Carole ayant lu dans une revue que des massages persévérants amélioreraient parfois l'état de certains infirmes, avait commencé un traitement de ce genre. La volonté a parfois raison de la maladie.

La jeune femme rompit le cours de sa songerie, car elle arrivait en vue de la maison de l'intendant. C'était un pavillon, enfoui, l'été, sous la vigne vierge et d'aspect riant, situé près de la loge du portier.

Sur le seuil, la mère de l'accouchée, une robuste paysanne, accueillit Carole.

— Nous avons un magnifique petit Frantz Mayer, madame la comtesse, s'écria la vieille femme toute joyeuse, voilà l'avenir du nom assuré...

— Dieu bénisse le nouveau-né, Frau Mayer, qu'il grandisse sous la garde de Dieu et devienne un solide montagnard.

— Dieu le veuille, madame la comtesse. Entrez donc, je vous conduirai auprès de ma belle-fille.

La paysanne introduisit Carole au chevet de la maman, radieuse. On lui présenta aussi le poupon rouge et vagissant, ridé comme une pomme renette. Elle s'émut de cette fragile vie d'homme commençant son existence. Tiendrait-elle, un jour dans ses bras un petit être qui serait à elle, qui aurait puisé sa vie dans son sein, qui serait le prolongement d'elle-même dans les temps futurs ?

Quand elle voulut se retirer, la vieille grand-mère insista pour lui offrir le thé et la fit entrer dans le petit salon.

La pièce devait aussi servir de bureau pour Stephan Mayer, car sur une table de travail près de la fenêtre garnie de rideaux à grands carreaux verts et blancs, étaient posés de gros livres de comptabilité.

Tandis que Frau Mayer s'en allait à la cuisine préparer le plateau, Carole, restée seule, examina la pièce avec intérêt. C'est alors qu'elle vit le trousseau de clés suspendu à un gros clou planté dans le mur. Il y avait là, sans doute, le double de toutes les clés du domaine. Il y en avait d'énormes, celles du portail d'entrée et d'autres minuscules. Le regard de Carole fut attiré par une clé d'argent bizarrement ouvragée. La jeune femme tressaillit, il s'agissait là, elle en était sûre, de la clé du chalet de l'île aux Nymphes. Cela correspondait bien à l'idée qu'elle se faisait de Nadiège.

Comme poussée par une force irrésistible, la comtesse s'approcha et décrocha la clé. Un moment elle considéra l'objet avec une sorte d'étrange angoisse.

Tout à coup, un bruit de pas la fit tressaillir, Frau Mayer revenait ; vivement elle glissa la clé dans la poche de son manteau.

La vieille grand-mère entra, reposa le plateau sur le guéridon, sans remarquer le trouble de Carole.

Celle-ci croqua rapidement deux petits fours pour obéir à la pressante instance de Frau Mayer et avala le thé brûlant. Elle avait hâte de s'en aller, craignant qu'on s'aperçoive de la disparition de la clé d'argent.

Ce ne fut qu'une fois hors de la maison de l'intendant qu'elle réfléchit. Que ferait-elle de cette clé ?

— J'irai jusqu'au chalet, se dit-elle, ce doit être possible, le lac est gelé.

Elle savait qu'elle agissait mal et que Philippe serait fâché s'il s'apercevait de son indiscrétion, mais sa curiosité était la plus forte... Elle voulait savoir.

Et, afin de n'avoir pas à revenir sur sa décision, elle gagna son appartement pour prendre ses patins à glace, puis elle sortit de nouveau et se dirigea vers le lac aux Nymphes.

L'après-midi était froide et brumeuse, mais cela servait son dessein, car

Conseils pour tous les jours

Crème fouettée : Pour empêcher la crème que l'on fouette de nous éclabousser, couvrir le bol dans lequel on l'a versée avec une feuille de papier ciré dans laquelle on aura découpé une ouverture assez grande pour permettre d'introduire la batteuse.

Parquets : Dans l'intervalle entre le lavage régulier et le cirage, essuyer le parquet, sans appuyer, avec un linge trempé dans l'eau froide. C'est une manière rapide de garder le parquet propre et de vous assurer que le cirage se conservera plus longtemps.

Bijoux : Quand on nettoie des bagues ornées de pierres précieuses, se servir d'une solution étendue d'eau de shampoing, ou de bicarbonate de soude dilué dans de l'eau chaude.

Manteau d'hiver : Acheter un manteau d'hiver bien chaud est une dépense nécessaire, mais onéreuse. Il est donc important de ne pas se décider à la hâte. On doit prendre la peine de faire le tour des principaux magasins afin de comparer les prix et les tissus. Trois choses surtout sont à considérer : la longueur, la couleur et la garniture. Un manteau court ou un manteau qui descend seulement au-dessus des genoux est peut-être moins coûteux qu'un manteau long, mais il est beaucoup moins pratique parce que ce dernier peut se mettre avec n'importe quelle robe. Ne pas oublier qu'un manteau d'hiver se porte quotidiennement pendant plusieurs mois. Il vaut mieux le prendre foncé : noir, marine, gris, etc. Choisir un manteau garni d'une fourrure qui peut être portée au mauvais temps, tel le mouton.

Tapis : Il y a une infinité de taches qui risquent de gâter un tapis : thé, café, vin, encre, poli à neubles ou à chaussures, cire de bougies, etc. L'essentiel est d'y remédier sans tarder, si possible avant même que la tache soit sèche — et le dégât sera vite réparé. Eponger la tache à l'eau froide, en commençant par les bords et sans frotter trop fort. Se servir ensuite d'une cuillerée à thé de détergent liquide pour une tasse d'eau tiède. Rincer avec un chiffon humecté d'eau claire. Pour la cire on l'absorbera avec un papier buvard qu'on repassera avec un fer chaud.

Plantes : Pour soutenir une plante haute, placer dans le pot de fleurs une petite tringle à rideaux que l'on peut allonger à volonté. De cette façon, vous pourrez l'étendre au fur et à mesure que la plante grandira.



FRANCINE.

nul ne la verrait ainsi aller vers le chalet. La neige crissait sous ses pas. Un vol de corbeaux passa dans le ciel, très haut, au-dessus des nuages, et leur cri funèbre se répercuta dans les échos assourdis de la forêt.

Arrivée près du lac, elle chaussa ses patins et s'élança sur la carapace solide sous laquelle l'eau était emprisonnée.

La patineuse glissait avec rapidité sur la surface unie et lisse. Le vent de la course fouettait son visage. Elle sentait avec délices l'air glacé et sain emplir ses poumons.

L'île se profila à travers le brouillard. Carole ôta ses patins et gravit le sentier qui s'élevait vers le chalet. Une haie de buis cernait la petite propriété. Elle poussa la barrière à claire-voie et traversa le jardin abandonné. Les rosiers étendaient, ainsi que des tentacules, leurs branches griffues et dénudées. Un petit kiosque en belvédère, sur une petite élévation de terrain, s'effritait sous les assauts du temps.

La jeune femme gravit les marches du petit perron. Au moment d'introduire la clé d'argent dans la serrure, elle hésita. Il lui semblait commettre une profanation... En tous cas, elle accomplissait une indécatesse envers Philippe.

La porte tourna avec une plainte de ses gonds. Un étrange relent la saisit à la gorge, où se mêlait à l'odeur de poussière et de moisi, commune aux maisons inhabitées, le cuir de Cordoue et comme un reste de l'arôme opiacé de tabac oriental.

Carole ouvrit une fenêtre. Elle examina l'endroit où elle se trouvait, il s'agissait d'une sorte de petit salon tendu de satin broché blanc. Le temps ternissait cette blancheur. Un piano, un grand Stanway à queue tout blanc, occupait un angle de la pièce sur une petite estrade.

Manifestement, on n'avait rien touché: tout était resté en l'état où l'avait laissé Nadiège à sa dernière visite. Une partition ouverte était posée sur le piano, une cigarette inachevée se desséchait dans un cendrier de vermeil et un livre, sa page marquée d'un coupe-papier d'ivoire incrusté d'or, négligemment abandonné sur un guéridon. Il semblait que la maîtresse de céans ne s'était absentée que pour un moment. Carole ressentait l'impression presque matérielle d'une présence. Levant les yeux, elle tressaillit. Au mur, en pleine lumière, était accroché un grand portrait en pied, représentant une jeune femme blonde d'une extraordinaire beauté.

Carole resta un instant saisie, considérant la toile signée d'Utrillo.

Le peintre avait su traduire la flexibilité du cou, l'harmonie des lignes, la délicatesse d'une oreille, mais il avait su surtout saisir l'âme et la rendre perceptible, fière, hautaine, avec une lueur inquiétante au fond des prunelles; caractère instable et insatisfait.

Un découragement sans nom pesa sur Carole. Comment pourrait-elle lutter contre le souvenir d'une aussi radieuse créature?

Philippe revenait chercher, ici, l'amer souvenir. Il restait, sans doute, de longues heures à contempler cette image, reflet émouvant d'une beauté détruite...

Nadiège s'était assise là, devant ce piano, ou bien ici, devant ce secrétaire marqueté. Comme machinalement, elle s'approcha du meuble, fit glisser le tiroir avec violence; une feuille de papier voltigea à travers la pièce et se posa sur le tapis.

Carole la ramassa et y jeta les yeux. Elle était couverte d'une écriture haute assez pointue, irrégulière et dentelée, comme si ces phrases avaient été tracées dans un moment d'intense exaltation... ou de terreur. Et c'était bien de terreur qu'il s'agissait.

«J'ai peur... Il me hait... Je sens la mort qui rôde autour de moi... Il me tuera, comme il a tué Carloman, pour devenir seigneur de Dachstein et épouser Théa... Je suis...»

Le message d'outre-tombe s'arrêtait là. Nadiège avait-elle écrit cela le dernier jour de sa vie?... Avait-elle eu la prescience de son tragique destin, ou savait-elle quelque chose de positif?... — Philippe! murmura Carole.

Tout tournait autour d'elle. Tout semblait se dissoudre en une poussière de néant... Philippe!...

La jeune femme ne sut pas comment

elle agit après cela. Elle ne reprit un peu conscience que sur le lac. Le froid mordait son visage et les larmes qui coulaient de ses yeux sans qu'elle s'en rendit compte se figeaient en aiguilles de glace sur le col de son manteau de fourrure. Le ciel s'était obscurci. Des oies sauvages s'appelaient dans les roseaux... Pourquoi donc la glace ne cédaient-elle pas sous son poids et n'était-elle pas anéantie?... —

Quand elle atteignit la rive, la nuit était complète. Elle reprit en titubant la route du retour. Toutes ses pensées se brouillaient et elle se trouvait dans un état de stupeur presque entière.

Un bruit joyeux de clochettes résonna et les sabots de deux chevaux martelèrent le sol gelé, dans le chemin, derrière elle. Elle n'y prit pas garde et ce ne fut que lorsque l'attelage s'arrêta à sa hauteur que la jeune femme réalisa qu'il s'agissait du traîneau de Dachstein. Elle était debout dans la clarté que projetaient les lanternes du véhicule.

— Carole! jeta la voix pleine d'étonnement du comte. A cette heure sur cette route?... Quelle imprudence! Savez-vous que si le chasse-neige se mettait à souffler vous risqueriez de vous égarer dans la tempête et de périr!

— La vie, murmura-t-elle, cela a-t-il donc tant d'importance. D'autres ont été rayés de la vie qui valaient mieux que nous!...

Il resta un moment silencieux, la considérant avec tristesse.

— Comment, dit-il d'un ton très doux, vous, la vaillante!... Il faut que vous soyez à bout pour parler ainsi... Allons, installez-vous ici.

Elle obéit et s'assit sur le siège, près de son mari et il déploya sur ses genoux, avec sollicitude, une chaude couverture de fourrure. Elle eut un frémissement quand il la toucha.

Elle contempla avec une inexprimable angoisse les mains fines, pleines de grâce et de force, qui tenaient les rênes, ces mains responsables de deux crimes!...

Le traîneau avait repris sa course, les lanternes jetaient des lueurs dansantes accrochant des scintillements aux cristaux de neige. L'ombre immatérielle et énorme des trotteurs semblait galoper parallèlement entre les troncs noirs des arbres. Ce glissement avait l'air d'une chevauchée fantastique.

— Je n'aime pas vous savoir près du lac à cette heure tardive, dit-il d'une voix presque basse.

— Que pourrait-il m'arriver, jeta-t-elle avec défi. Les morts dorment bien dans la tombe où ils sont descendus. Ils se préoccupent peu de nous... Ils ont la lumière et la paix éternelle...

Il perçut dans le ton comme une âpre révolte et ne sachant à quoi l'attribuer, il soupira.

IX

CAROLE et Franciska sortant du petit dispensaire dont elles étaient les infirmières bénévoles, s'immobilisèrent au milieu de la petite place. La fontaine, gelée, ne coulait plus et dans les abreuvoirs rustiques, l'eau s'était figée. Un grand bonhomme de neige, coiffé d'un chapeau tyrolien et nanti d'une pipe d'écume semblait contempler, d'un air ironique, les deux jeunes femmes arrêtées côte à côte, silencieuses.

Avec Franciska, Carole n'avait jamais abordé le cas d'Othon. C'était là un sujet réservé, mais cela mettait entre elles, maintenant, une grande gêne. Il était significatif, en effet, que la jeune fille n'invitât plus la comtesse de Dachstein à prendre le thé chez sa mère.

— Au revoir, Franciska, dit Carole amicalement en lui tendant la main.

— Non, madame, adieu, fit celle-ci brusquement, car je vous annonce que d'ici peu, nous retournons à Vienne, ma mère et moi.

— Ah! murmura la comtesse.

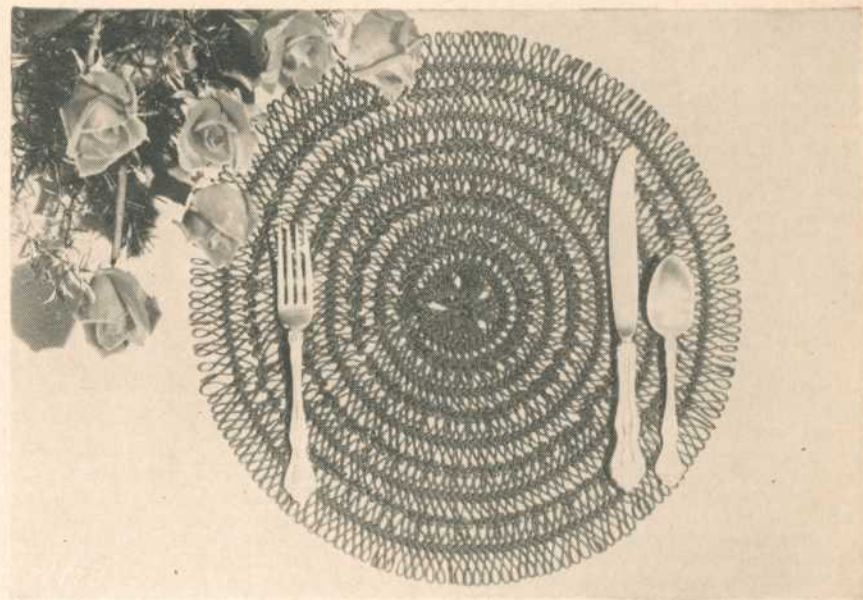
— Ma mère ne s'habitue pas aussi bien que je l'aurais cru à ce rude climat, et peut-être s'ennuie-t-elle, aussi, de ses vieilles amies viennoises.

Carole ne fut pas dupe de l'explication.

— Et, vous-même? demanda-t-elle.

La jeune fille leva les yeux vers la montagne et contempla avec une sorte d'anxiété désespérée, les hautes cimes couvertes de neige.

Nos ouvrages féminins



Modèle No S-473

Sous-plat rond en dentelle à la fourche

Requis: Coton mercerisé COATS & CLARK'S O.N.T. "Speed-Cro-Sheen", Art. C. 44: 2 balles no 49-A Killarney. 1 crochet en acier WILWARD'S SHIP no 2/0 (double zéro). 1 fourche de 2 pouces de largeur.

Le sous-plat mesure 14½" de diamètre.

Première bande: Faire une longueur de dentelle ayant 35 boucles de chaque côté de la fourche. Couper.

Pour former le centre: Retenant la torsade de chaque boucle, attacher le fil à travers les 7 premières boucles, faire une pms à la même place, * faire pms dans les 7 boucles suiv. Répéter de * autour. Unir à la 1ère m. Couper. Coudre les bouts de la dentelle ensemble au milieu.

Deuxième bande: Faire une autre longueur de dentelle ayant 70 boucles de chaque côté de la fourche.

Pour unir les bandes: Retenant la torsade de chaque boucle, passer le crochet dans la 1ère boucle libre de la première bande, passer le crochet dans les 2 premières boucles correspondantes de la deuxième bande, tirer les 2 boucles de la deuxième bande à travers la boucle de la première bande (1 pms et 1 aug.), * passer le crochet dans la boucle suiv. de la première bande, tirer la boucle à travers les deux boucles du crochet, passer le crochet à travers les 2 boucles suiv. de la deuxième bande, tirer les deux boucles à travers la boucle du crochet (autre aug.). Répéter de * autour. Attacher la dernière boucle du crochet du côté de l'envers.

Faire 3 autres bandes de dentelle, ayant 35 boucles de plus que la précédente. Unir comme avant, augmentant à toutes les 2 boucles à la troisième bande, à toutes les 3 boucles à la quatrième bande et à toutes les 4 boucles à la cinquième bande.

Bloquer selon les mesures.

Abréviations — Pms . . . petite maille serrée, Suiv . . . suivante, M . . . maille Aug . . . augmentation, * (astérisque) Répéter les instructions qui suivent ce signe autant de fois que mentionné.

DENTELLE A LA FOURCHE

- 1 — Faire une boucle au bout du fil de la balle (fig. 1).
- 2 — Passer le crochet dans la boucle et enrouler le fil de la balle autour de la fourche droite (fig. 1).
- 3 — Passer le fil par-dessus le crochet et tirer la boucle, gardant celle-ci au centre (fig. 1).
- 4 — Tenir le crochet dans la position verticale et retourner la fourche du côté gauche (fig. 2).
- 5 — Passer le fil par-dessus le crochet et tirer à travers la boucle du crochet (fig. 3).
- 6 — Passer le crochet dans la boucle de la fourche gauche (fig. 4).
- 7 — Passer le fil par-dessus le crochet et tirer la boucle à travers (2 boucles sur le crochet), passer le fil par-dessus le crochet et tirer à travers les 2 boucles.
- 8 — Répéter de 4 à 7 inclusivement jusqu'à ce que la fourche soit remplie.
- 9 — Retirer toutes les boucles sauf les 4 dernières et continuer comme plus haut jusqu'à la longueur désirée.

Répéter de 1 à 7 inclusivement pour faire la dentelle à la fourche.

Puis . . . répéter des nos 4, 6, 7 et 9 de la manière de base de la dentelle à la fourche.

Elle essaya, vaillamment, de sourire.
— On peut être utile partout et il ne manque pas de choses à accomplir dans la capitale, comme ailleurs.

— Certes ! mais les gens de ce canton vous aiment, dit Carole. Elle regretta aussitôt d'avoir employé ce mot, car les lèvres de Franciska eurent comme un tremblement, une moue proche des larmes.

— Oh ! fit-elle tristement... On oublie !

— L'oubli n'est pas si facile, murmura madame de Dachstein peinée. Franciska, voulez-vous me permettre de vous embrasser, comme l'amie très chère que vous étiez pour moi ?

Franciska se jeta dans ses bras et elles s'étreignirent longuement, affectueusement. Puis mademoiselle Rosemayer s'en fut sans se retourner.

Carole reprit le chemin du château, absorbée dans de profondes et tristes pensées.

— Pauvre Franciska, songeait-elle. Est-ce possible qu'Othon se laisse entortiller par cette Théa ?

Tout à coup elle tressaillit, elle arrivait près du lac. Adossé à un arbre, un homme qu'elle ne voyait que de profil, contemplait avec une sorte de haine le miroir glacé et au loin le chalet. Une sorte de rictus se dessinait sur ses lèvres tandis qu'il marmonnait des mots indistincts.

Au bruit des pas de la jeune femme dans la neige molle, l'inconnu tourna vers elle un visage émacié, pâle, mangé d'une courte barbe noire. Sur ces traits était marqué le stigmate de la souffrance et de la faim. Au fond des prunelles troubles se lisait l'épuisement et le dégoût de lutter avec on ne savait quel désespoir...

Il considéra un moment avec surprise la jeune femme. Se détachant de son arbre il mit sur son épaule une besace qui pendit flasquement sur son dos. Il fit quelques pas, se raidissant contre la souffrance qui le tenaillait. Soudain, il tituba et vint s'abattre presque aux pieds de Carole et il resta là, immobile, évanoui sur la neige.

Carole se précipita pour lui porter secours.

— Cet homme meurt de faim ! se dit-elle en s'efforçant de lui donner quelques soins élémentaires.

Le vagabond ouvrit les yeux, soupira de lassitude.

— Laissez-moi, prononça-t-il... A quoi bon !

— Ne dites pas cela, mon ami, pouvez-vous faire quelques pas, il y a non loin d'ici une habitation, vous recevrez là les soins nécessaires à votre état...

Il fit un effort pour se redresser et elle l'aida à se mettre debout, péniblement...

— Pourquoi ne m'avez-vous pas laissé crever là, fit-il. Il paraît que la mort par le froid est douce et c'en aurait été fini de cette chienne de vie.

— Appuyez-vous sur moi, dit-elle sans répondre à cette diatribe.

— Êtes-vous sûre qu'on m'accueillera, dans cette maison où vous m'emmenez ?

— Certes !

Il eut un rire grinçant et affaibli.

— Je sors de prison, expliqua-t-il et les gens d'ici savent pourquoi j'ai fait dix ans de bagne.

— Et après, répliqua-t-elle doucement, vous avez payé !

— On n'a jamais fini de payer dans ces cas-là, rétorqua-t-il. Les gens vous le font sentir, allez !... Et le pire, ajouta-t-il, c'est en nous-même... Vous verrez comme on va me mettre à la porte !

— N'ayez crainte... Tenez, nous arrivons...

— Ah ! c'est chez l'intendant de Dachstein que vous me conduisez ?

— Oui...

Il eut un haussement d'épaules fataliste. Stefan Mayer se trouvait sur le seuil de sa maison. Ses yeux s'emplirent d'une stupeur épouvantée quand il vit Carole et l'inconnu.

— Stefan, voici un homme à qui il faut donner à manger et une chambre dans le pavillon du portier.

— Madame la comtesse, je ne sais... Je dois en référer à sa Seigneurie...

— Nul besoin, Stefan, je préviendrai moi-même.

— Ainsi, vous êtes la comtesse de Dachstein ? interrogea l'homme.

— Oui.

— C'est une étrange coïncidence, prononça-t-il bizarrement... Mais il est inutile que je loge ici. Si herr Mayer consent à me donner un peu de pain, j'irai dans la montagne et je trouverai bien là-haut une cabane pour dormir.

— Certes ! s'écria Mayer avec empressement, je vous donnerai quelques provisions...

— Stéfán, coupa Carole d'un ton de reproche, ne voyez-vous pas que vous envoyez cet homme à la mort... Où ira-t-il demain ?

— Oh, demain ! fit l'homme avec un geste vague.

— Voici sa Seigneurie, prononça Mayer avec soulagement.

Philippe s'approchait d'un pas vif.

— Qu'y a-t-il ? interrogea-t-il... Ah !... Wilhem Pock.

Il y eut un moment de silence.

— Philippe, cet homme a faim... Et il est sans travail... C'est moi qui l'ai emmené ici...

Le comte eut un sourire...

— Je devine ce que vous voulez... C'est bien... Mayer occupez-vous de Pock, donnez-lui à manger et payez-lui une quinzaine de gages... Wilhem, je vous engage comme bûcheron, cela vous va ?

La pâleur du vagabond devint effrayante. Avant que l'on ait pu deviner son intention, il mit un genou en terre, saisit la main de Carole et la baisa...

— Madame, c'est grâce à vous que je retrouve quelque raison de vivre... Soyez assuré, votre Seigneurie, de ma reconnaissance.

— C'est bien, dit Philippe... Venez maintenant, Carole.

Ils s'éloignèrent côte à côte...

— Cela va-t-il vous créer des ennuis, Philippe ? demanda Carole timidement.

— Mais non !

— Il s'était évanoui de faim sur la neige... Il avait froid, il était misérable... Il m'a avoué lui-même qu'il sortait de prison.

— Ai-je l'air de vous critiquer, Carole ?... Vous avez bien fait !... Vous êtes toute bonté et je m'efforce de vous suivre...

L'ironie était sans méchanceté et il souriait doucement.

— Qui est ce Pock ?... Qu'a-t-il fait ?

— Il avait épousé une femme très jolie et, hélas, très coquette. Il était contremaître d'un de nos chantiers, c'était un rude bûcheron et il gagnait bien sa vie... Mais pour satisfaire les besoins d'argent de sa compagne, il vola... Il devint aussi querelleur et brutal et se battit très souvent avec les hommes de son équipe parce qu'elle flirtait avec l'un et l'autre... Et cela se termina comme toujours se terminent ces histoires-là, par le banal crime passionnel... Il tua sa femme et l'amant de celle-ci. Pour cela il fut frappé d'une peine de vingt ans de bagne. Je suppose que sa conduite au bagne fut bonne et qu'il bénéficia d'une diminution de peine...

— Il se rachètera.

— Peut-être.

— Je vous remercie, Philippe, de lui donner sa chance...

Elle levait vers son mari son fin visage que rosissait le froid. Il lui sourit. Aussitôt une pensée anxieuse et mauvaise vint à l'esprit de Carole :

— Peut-être souriait-il ainsi à Nadiège ?

Et la lumière de son visage s'éteignit... Comme le soleil s'en va le soir... Et Philippe ne vit plus qu'une face navrante d'angoisse.

LA FONDATION DES ECRIVAINS CANADIENS

L'histoire de toutes les littératures nous enseigne que de nombreux écrivains, après avoir produit des œuvres qui sont une gloire pour leur nation et un enrichissement pour l'humanité, ont péniblement fini leurs jours dans la pauvreté, voire dans la misère. C'est là un triste spectacle trop souvent observé dans le passé et qui se voit encore de nos jours. Qu'un homme ou une femme dont les œuvres remarquables profitent à de nombreux lecteurs puisse être parfois réduit à la mendicité et doit finir ses jours dans la pire dénuement, cela ne devrait plus être permis, mais cela existe encore parfois. Et c'est pour empêcher, dans la mesure du possible, cette situation pénible de durer plus longtemps chez nous qu'un groupe d'écrivains plus fortunés et d'hommes d'affaires généreux a fondé, il y a un quart de siècle, la Fondation des écrivains canadiens.

C'est surtout à l'initiative du regretté Pelham Edgar qu'on doit la mise sur pied de cette société de bienfaisance. Mais, bien qu'elle existe depuis 1931, la Fondation des écrivains canadiens n'est pas très connue du grand public et elle n'en reçoit pas encore tout l'appui financier qui serait désirable. C'est pourquoi j'ai cru opportun d'attirer l'attention sur sa nature, ses fins, ses réalisations et ses besoins.

Le Canada a besoin de bons écrivains. Un peuple sans littérature ne serait pas un peuple civilisé. Et un peuple se doit à lui-même de ne pas rester indifférent au sort des artisans de sa littérature. Malheureusement, les plus belles qualités littéraires ne constituent pas une assurance contre la maladie ou la pauvreté, et il arrive que des écrivains de qualité ne peuvent assurer leur sécurité financière et, après avoir produit une œuvre qui est un enrichissement pour le patrimoine national, sont les victimes de la maladie ou d'autres facteurs qui les empêchent de gagner leur vie. Cela se rencontre ici comme ailleurs, et c'est ici que la Fondation des écrivains canadiens a pu, avec des moyens encore trop limités, secourir ceux de nos meilleurs écrivains qui, sur leurs vieux jours, se sont trouvés démunis de tout. Il serait indiscret et indélicat de mentionner les noms des écrivains âgés que la Fondation secourt actuellement, mais il ne l'est pas de dire qu'elle verse présentement des mensualités allant de cinquante à cent dollars à sept écrivains nécessiteux. Les directeurs de la Fondation s'efforcent de faire davantage — ils doivent parfois rejeter des requêtes bien fondées — mais les fonds actuels ne le permettent pas. Il faut espérer que des dons plus nombreux du grand public lui permettront de faire mieux que dans le passé.

La Fondation reçoit un octroi annuel du gouvernement fédéral, mais elle compte surtout sur l'appui généreux du public éclairé. Chaque année, depuis un quart de siècle, des institutions, des maisons d'édition, des journaux et des particuliers lui versent des dons allant de un à cinq cents dollars. Tous ces argents sont mis en commun et constituent un fonds à même lequel les directeurs puisent pour secourir les écrivains nécessiteux. Tous ces argents servent à cette œuvre de bienfaisance, car les services des directeurs sont bénévoles et aucun d'eux ne touche aucun cachet. Si l'on excepte les frais d'administration, qui sont minimes, on peut dire que chaque dollar versé à la Fondation va secourir un écrivain qui en a un pressant besoin. Une enquête minutieuse est faite dans chaque cas, et ce sont des écrivains âgés véritablement pauvres qui sont secourus, et eux seuls. La Fondation accomplit une œuvre nécessaire, et aucune autre société de bienfaisance ne fait double emploi avec elle. C'est pourquoi il est impérieux de la maintenir, et même d'augmenter ses revenus.

La Fondation des écrivains canadiens a pu compter depuis 1931 sur des amis fidèles et généreux qui, chaque année, lui ont permis de continuer son œuvre de charité. Et puisque je suis Canadien français moi-même et que je m'adresse à des Canadiens français, je me permets de souligner que presque tous les dons reçus depuis un quart de siècle provenaient du Canada anglais. C'est un fait que je ne puis m'empêcher de regretter, et que je trouve assez humiliant pour nous. Serions-nous moins généreux que nos concitoyens de l'autre langue ? Et pourtant, des sept écrivains auxquels la Fondation vient actuellement en aide, trois sont des écrivains de langue française. La Fondation secourt indistinctement des écrivains de l'une ou l'autre langue, mais il faut admettre que jusqu'ici les institutions et les particuliers du Canada français n'ont pas contribué autant qu'ils l'auraient pu à ces fonds de secours. Si donc vous croyez que de vieux écrivains nécessiteux méritent notre sympathie généreuse et que la Fondation des écrivains canadiens accomplit une œuvre de charité, prenez votre stylo et adressez immédiatement un don à la Fondation des écrivains canadiens, Case postale 3071, Station C, Ottawa. On peut déduire ces dons de son revenu pour fins d'impôts, et vous recevrez un reçu à cette fin. Que vous donniez \$1, \$2, \$5, \$10, \$25 ou \$1000, votre don sera reçu avec reconnaissance, car les besoins sont grands, et c'est avec les petits dons qu'on finit par constituer un fonds important. N'attendez donc pas : donnez maintenant.

GUY SYLVESTRE, M.S.R.C.

X

CAROLE venait de rouler le fauteuil de Marysia jusqu'à la limite du parc. L'air était vif et pur ce jour-là, après de grises journées de neige où il avait fallu rester à la maison.

L'adolescente jouissait de cette sortie après une longue semaine de claustration. Bien emmitoufflée dans de chauds vêtements, les mains enfouies dans un manchon, elle pouvait affronter le froid.

— Mère, proposa-t-elle tout à coup, voulez-vous que nous allions jusqu'au lac... Les garçons et les filles du village s'y rendent en bande pour patiner et c'est aujourd'hui jeudi...

— Si vous le désirez, je vous y conduirai...

— Appelez un domestique pour pousser mon fauteuil...

— J'y suffirai bien, répondit la comtesse.

— Je préfère aussi qu'il n'y ait pas de domestique en tiers entre nous, mère, dit la fillette câline, en saisissant la main de Carole et y déposant un baiser.

Elles s'engagèrent dans l'allée qui conduisait au lac.

— N'est-ce pas imprudent de se risquer sur le lac ? demanda madame Dachstein.

Elle songeait à cette jeune femme englobée dans les flots, un soir de tempête... Cette Nadiège aux cheveux d'or...

— Ce n'est pas sur le lac proprement dit qu'ils prennent leurs ébats, car, en effet, il serait dangereux de s'y hasarder, au moins en son milieu... Mais il y a en avant une sorte de grand étang peu profond. C'est là que se trouve la patinoire... J'aimais patiner autrefois ! acheva-t-elle.

Elle essayait de prononcer ces derniers mots sur un ton d'indifférence, mais sa voix tremblait un peu et Carole comprit qu'elle ne s'était pas encore entièrement résignée à son sort.

— Il y a d'excellents patineurs parmi nos montagnards, poursuivait Marysia... Par exemple, Sandra Wolf. Si vous la voyez évoluer sur la glace, vous constaterez sa virtuosité.

Comme elles passaient devant le pavillon de Werner, le professeur en sortait.

Il les salua courtoisement.

— Oh ! monsieur le professeur Werner ! s'exclama Marysia avec élan et par l'effet d'un mouvement instinctif, elle se redressa à demi dans sa chaise.

— Oh ! mon Dieu ! souffla-t-elle avec saisissement, mes jambes me portent !

Elle resta un moment dans une sorte d'hébétéude avant de retomber sur son séant.

Le professeur se pencha vivement, ôta la couverture qui protégeait les genoux de l'enfant.

— Pouvez-vous remuer encore ?

Marysia fit bouger sa jambe. Oh ! très légèrement, mais le résultat était probant.

— Les muscles ne sont donc pas annihilés, dit Werner... Ils sont seulement profondément atrophiés... Cependant je ne comprends pas, ce brusque retour à la vie...

— Depuis plusieurs semaines, petite mère s'écrit pendant de longues heures, chaque jour, à masser et faire jouer les articulations de ces membres que tout le monde, même moi, croyait morts.

— Est-il donc vrai, fit Werner d'un ton grave et pensif, que toujours la foi et l'amour doivent sauver ?

— Je marcherai, docteur ? demanda Marysia avec une ardeur passionnée.

— Je ne dois pas vous donner de fausse joie, mon enfant. Il faut effectuer un examen complet avec des appareils que je ne possède pas ici... Le docteur Krause, de Vienne, me paraît seul qualifié pour cela...

— Mais il serait possible ?... insista l'enfant avec anxiété.

— Je dois avouer que les symptômes sont bons. En attendant d'avoir consulté Krause, il est tout indiqué de continuer massages et rééducation... Bon courage, petite fille...

Il s'éloigna après avoir salué madame de Dachstein. Une vive émotion se peignait sur le visage de Marysia. Carole s'effraya de sa pâleur.

— Voulez-vous que nous retournions ? interrogea-t-elle.

— Non, mère, nous poursuivrons notre route, si vous n'y voyez pas d'inconvénients.

Elles cheminèrent un moment, trop oppressées pour parler de futilités.

A mesure qu'elles avançaient, un bruit de cris et de rires résonnait. Puis l'étang parut, couvert d'une volée bruyante de garçons et de filles, évoluant en longues glissades, voltant, se croisant comme dans les figures d'un ballet sans fin.

Sur la rive, autour d'un grand feu de bois flambant, un groupe se chauffait en regardant les patineurs.

Ils saluèrent bruyamment Carole et Marysia et leur firent, avec empressement, place auprès du feu. L'infirmier contempla avec intensité les évolutions des patineurs. Sans doute, se souvenait-elle du temps où elle participait à ces jeux, mais c'était sans amertume, car un nouvel espoir se levait en elle.

— Sandra est-elle parmi eux ? questionna-t-elle.

— Bien sûr, répondit une jeune fille à l'air déluré, voyez cette jupe rouge qui file comme une flèche au bout de l'étang, c'est elle-même.

Un chœur de voix joyeuses qui allaient s'amplifiant, scandait :

— Sandra Wolf ! Sandra ! Sandra !

La jupe rouge effectua une gracieuse courbe et revint à toute allure vers le rivage.

C'était une agréable et solide fille blonde d'environ dix-sept ans, ses yeux étaient bleus et rieurs et son visage rond était encadré de deux tresses blondes.

— Que me voulez-vous ? demanda-t-elle.

— Ex - hi - bi - tion... pa - ti - na - ge ! clama le chœur.

Et, pour lui laisser le champ libre, les autres patineurs vinrent s'installer sur la berge.

— Vous êtes insupportables ! fit-elle avec un haussement d'épaules.

Mais, comme un oiseau, elle s'élança sur le miroir du lac. Avec une étonnante virtuosité, elle décrivit une série d'arabesques et de voltes d'une perfection remarquable. Elle bondissait, partait, revenait, avec une légèreté merveilleuse.

La comtesse de Dachstein était charmée du spectacle et Marysia enthousiasmée battait des mains.

Sandra termina par un tourbillon sur la pointe des patins, comme une ballerine, qui fit bouffer sa robe rouge comme une corolle de fleur éclatante. Et, sur une révérence profonde, glissa à reculons jusqu'aux confins du lac, comme une vision qui s'efface dans le lointain.

— Un vrai prodige ! s'exclama madame de Dachstein.

— Le prodige est encore plus frappant, reprit Marysia, quand on sait que Sandra Wolf était à huit ans atteinte de poliomyélite. C'est à force de volonté qu'elle a dompté le mal.

Carole comprit l'immense espoir qui allait maintenant emplir le cœur de l'enfant...

Le ciel devenait gris avec le soir, une bande d'ombre s'élevait au-dessus de la montagne.

Tous les jeunes gens rassemblés autour du feu se mirent à chanter d'une seule voix un vieux chant tyrolien d'une allure religieuse. A travers le soir, cet hymne grave émouvait comme une prière.

Après cela la bande se dispersa. Carole, poussant le fauteuil roulant, elles reprirent le chemin du château.

— Il est facile de croire en la bonté de Dieu quand tout va bien, murmura Marysia qui ajouta, aussitôt : mais il est plus méritoire de se plier devant Sa Volonté quand on est soi-même frappé. Dieu est bon père !

— Oui, Dieu est bon, approuva Carole... Et elle ajouta en pensée, car le lourd secret pesait sur elle... Il n'y a que les hommes qui sont muuvas.

Comme elles atteignaient la grille, elles distinguèrent dans le demi-crêpuscule, deux silhouettes qui les précédaient dans le chemin, Théa et Othon.

La voix de la jeune femme leur parvenait douce ainsi qu'un murmure, et insinuante. Un rire léger fusa en réponse à une question assourdie du

jeune homme. Elle s'appuyait à son bras, un peu penchée vers lui.

Le cœur de Carole cogna durement dans sa poitrine... Toujours cette femme !... C'était pour elle que Philippe avait plongé ses mains dans le sang. Maintenant elle prenait Othon dans ses filets. Oh ! elle était habile... Elle avait su compatir, suggérer, et Othon cédait à sa séduction...

Il l'épouserait, sans doute, puisque Franciska lui était impossible et Théa triompherait... Le cadet des Dachstein, l'homme près de la révolte continuerait à jeter son argent sur le tapis vert.

Il continuerait cette vie de mondant et de conventions. Le cercle se refermerait sur lui...

— Je n'aime pas tante Théa, prononça Marysia à voix basse. Elle est pleine d'amabilité pour moi. Pourtant, il y a quelque chose d'indéfinissable qui me glace...

C'était là l'expression, il y avait en Théa quelque chose qui glaçait et, cependant, elle triomphait.

XI

“Où allez-vous ?... S'il n'est pas indiscret de vous questionner ? demanda Philippe en rencontrant Carole, toute équipée, en tenue de ski, les lattes sur l'épaule, sur le perron du château.

— Je me rends chez Martha Koltz.

— Vous avez l'intention de grimper jusqu'au pied du Dachstein cet après-midi ?

— C'est l'affaire de trois heures au maximum et le retour se fera rapidement avec les skis. Le temps est doux et propice à la promenade.

— Ah ! vous croyez ? s'exclama-t-il. C'est au contraire par ce temps que la montagne devient dangereuse avec de possibles glissements de neige...

— Cependant j'ai promis d'y aller, reprit Carole désappointée. Martha Koltz vit seule, vous le savez... Je lui apporte quelques gâteries.

— Pourquoi diable ne s'en va-t-elle pas à l'hospice, elle y serait bien soignée ?...

— J'imagine que ce doit être une solution pénible... Celle d'arracher aux humbles choses qui ont entouré et constitué sa vie... Elle aime la forêt...

Philippe resta un moment silencieux, tourné vers les sommets lointains, couverts de neige.

— Je puis au moins comprendre ce sentiment, fit-il enfin... Attendez-moi quelques instants, je vous accompagnerai là-haut. J'ai à voir le chantier d'abattage et une promenade nous fera du bien.

Il s'engouffra dans la maison. Quelques minutes après, il revenait équipé, lui aussi, pour la montagne.

Ils se mirent en route à travers la forêt, côte à côte, les lattes sur l'épaule, le bâton à la main. Carole s'essouffait à suivre le large pas de grimpeur de son mari. Il s'en aperçut et ralentit son allure.

Tout en marchant dans le sentier, il examinait sa jeune femme à la dérobée. Il y avait dans son comportement quelque chose qu'il n'arrivait pas à définir. Pendant quelque temps, elle avait paru se rapprocher de lui...

Il avait pu croire avoir gagné sa confiance... Mais, brusquement, elle s'était comme repliée sur elle-même... Le regard lumineux s'était assombri et même, lui semblait-il, chargé d'appréhension... Ses traits s'étaient amaigris et tirés.

— Savez-vous, Carole, se hasarda-t-il à dire, que je ne vous trouve pas bonne mine. Depuis l'accident de Marysia, vous ne vous êtes pas remise et puis vous ne prenez pas assez de repos... Vous devriez consulter votre ami, le professeur Werner...

— Bien sûr, nous pouvons payer une consultation !

Il y avait dans la voix de la jeune femme, avec une cinglante ironie, un agacement certain. Cependant il ne se fâcha pas.

— Vous êtes nerveuse, Carole, fit-il attristé. Peut-être cette existence au fond des bois vous déprime-t-elle ?... Paris est brillant à cette époque de l'année, avec ses magasins illuminés, ses foules, son ambiance de fêtes dans l'attente de Noël et du Jour de l'An.

— Les sapins, ici, sont plus beaux

Aspirin Format pour Enfants

SOULAGE VITE
les malaises dus aux
RHUMES
—DIMINUE AUSSI
LA FIÈVRE!



**Et les jeunes aiment
sa saveur de bonbon!**

Gardez de l'ASPIRIN Aromatisé, Format pour Enfants, à portée de la main, pour en avoir chaque fois que votre enfant en a besoin. Il a si bon goût que les enfants le mastiquent avec plaisir ou le laissent dissoudre sur la langue... le boivent dissous dans de l'eau... ou le mélangent aux aliments.

Vous trouverez ces comprimés merveilleusement commodes à employer, parce que chacun équivaut à la moitié d'un comprimé d'ASPIRIN format ordinaire. Cela vous évite de casser un comprimé en deux pour donner la dose habituellement prescrite pour un enfant.

Achetez donc un flacon d'ASPIRIN Aromatisé, Format pour Enfants, aujourd'hui. 24 comprimés, seulement 29¢.

Aromatisé—Format pour Enfants

ASPIRIN

Marque déposée

un produit



Changements concernant

LES RENTES SUR L'ÉTAT

1. EXEMPTION D'IMPÔT SUR LE REVENU

Une Annuité du Gouvernement Canadien, émise pour un contribuable en vue de couvrir son propre avenir, peut maintenant être enregistrée à titre de plan d'épargne de retraite en vertu d'une clause de la loi de l'Impôt sur le Revenu.

Les primes payées sur une telle Annuité du Gouvernement Canadien peuvent maintenant être déduites du revenu et ainsi constituer une économie en relation avec la taxe personnelle de l'impôt sur le revenu.

2. TAUX DE PRIME RÉDUITS

Les acheteurs d'annuités du gouvernement canadien après le 1er avril 1957 bénéficieront de taux de primes réduits reflétant une augmentation dans le taux d'intérêt.

Pour des renseignements complets concernant différents types de plan disponibles, consultez votre

REPRÉSENTANT DE DISTRICT DES ANNUITÉS ou adressez, sans affranchissement postal requis, le coupon ci-dessous :



MINISTÈRE
DU TRAVAIL
DU CANADA

AU DIRECTEUR, ANNUITÉS DU GOUVERNEMENT CANADIEN
MINISTÈRE DU TRAVAIL, OTTAWA (7RP2)

(AFFRANCHISSEMENT POSTAL GRATUIT)

Veuillez m'envoyer des renseignements montrant comment une annuité du gouvernement canadien peut me donner des fonds de retraite à bon marché.

Mon nom est
(M. /Mme /Mlle)

Je demeure à
..... Date de naissance

Age au début de l'annuité Téléphone

Il est entendu que les renseignements donnés seront tenus strictement confidentiels.

que les pauvres arbres coupés, saignants de sève et parés de fils scintillants que l'on voit dans les vitrines.

— Avez-vous remarqué le grand sapin au milieu du parc ?... C'est celui-là que l'on illumine et aux branches duquel on accroche les cadeaux. On se groupe autour de lui et l'on chante de vieux Noël.

« Et ce jour-là on n'oublie pas les animaux qui reçoivent double provenance. Pour les oiseaux eux-mêmes, on dispose devant les demeures des gerbes où ils viennent picorer... »

— Ce sont de jolies coutumes, dit-elle... Noël c'est la fête de l'Amour ! Mais le message a été perdu pour beaucoup.

— Il suffit de quelques-uns pour qu'il chemine, m'avez-vous dit un jour. Et c'est vrai, vous êtes vous-même une porteuse de message, Carole.

— Non ! ce n'est pas vrai ! coupa-t-elle vivement.

— Je ne le dirai pas si cela vous fâche, mais je sais voir et comprendre. Vous avez transformé Marysia... Vous avez arraché Werner à sa solitude et à sa rancœur — une rancœur justifiée — Et, enfin, il faut entendre nos montagnards parler de vous... Certes le nom de Dachstein leur inspirait le respect... mais vous avez fait mieux, vous le faites aimer.

— Je ne mérite pas ces louanges, Philippe, je vous en supplie !

Il y avait des larmes dans sa voix. Il n'insista pas, lui serra le bras amicalement. Elle eut un tressaillement et comme une contraction.

N'était-il pas monté un jour dans ce sentier en tenant ainsi Nadiège pressée contre lui... Et cependant l'atroce pensée avait germé dans son esprit.

Au fur et à mesure qu'ils s'élevaient, le bruit du chantier d'abattage emplissait la forêt.

Malgré la saison, les bûcherons étaient à l'œuvre. La scie à moteur grinçait en attaquant les troncs énormes. Puis c'était un bruit d'écroulement parmi un fracas de branches brisées qui secouaient le sol.

Ebranchés, les billots de bois étaient basculés dans les glissières de bois qui les amenaient jusqu'au bas de la pente où l'on entendait la machine de la scierie s'époumonner.

Philippe s'arrêta pour converser avec le chef de chantier. Carole entrevit Wilhem Pock au travail. L'homme la salua en soulevant son chapeau. Il avait l'air dans son élément et sa carrure semblait avoir pris de l'ampleur...

Ils reprirent leur ascension. Le chemin qu'ils suivaient s'insinuait dans un défilé entre deux montagnes aux pentes abruptes, dénudées, sur lesquelles la neige formait un épais tapis.

La piste s'élevait ensuite, jusqu'à un petit groupe d'habitations. Trois ou quatre maisons trapues et solides, avec des toits à forte pente, en avancée sur les murs qu'ils protégeaient. Là demeuraient le garde Dentz, deux familles de forestiers et la vieille Martha Klotz.

Ils firent une courte halte chez Dentz et se rendirent ensuite chez la vieille femme.

— Nous venons goûter chez vous, Frau Klotz, dit Carole gentiment.

La paysanne rougit de plaisir et se hâta de mettre la bouilloire sur le feu pour le café. Elle leur servit des galettes de fleur de froment au miel, du café brûlant et de la bière de pin de sa fabrication. Elle s'activait autour d'eux, fière de les servir.

Quand ils sortirent, le ciel virait au violet.

— Hâtons-nous, la nuit vient, dit Philippe, tandis qu'ils bouclaient leurs skis.

Après un salut à Martha Klotz qui les regardait partir, sur le seuil de sa porte, ils se laissèrent glisser sur la pente neigeuse.

Le vent de la course qui leur fouettait le visage était presque tiède. Le défilé s'ouvrit devant eux.

— Tout à coup, Carole s'arrêta. Philippe l'imita aussitôt et demanda :

— Qu'y a-t-il ?

— Voyez, Philippe !...

De son bâton, elle montrait un isard, campé sur un roc, au flanc de la montagne. La gracieuse bête, cambrée, se découpait sur le fond du ciel bleu de nuit.

— Quelle beauté ! fit la jeune femme.

L'animal bondit et gagna le sommet. La neige, derrière lui, gicla en une fine poussière.

— Mon Dieu ! s'exclama Philippe, vite, Carole, vite !

— Que se passe-t-il ? questionna la jeune femme étonnée.

— L'avalanche ! fit-il brièvement.

Elle leva les yeux. La poussière de neige voltigeait maintenant au-dessus du défilé.

Tout un pan énorme de la montagne semblait osciller et, avec un fracas terrible, croula.

Carole et Philippe s'élancèrent vers la sortie du défilé, penchés sur leurs skis en un effort puissant. Mais l'avalanche les rattrapait, toute la montagne tremblait. Le nuage de neige flottant dans l'air l'épaississait. Une énorme boule de neige roulant sur la pente vint frapper Carole, la jetant au sol et, au même instant, l'immense nappe

blanche en mouvement fut sur eux, les ensevelit, passa.

Le grondement de l'avalanche, répercuté quelques minutes à travers la montagne, cessa et le silence régna de nouveau.

Sous le froid manteau qui le recouvrait, Philippe n'avait pas perdu conscience et il travaillait à se libérer. Bientôt la surface de neige creva et le jeune homme émergea. Furieusement, avec ses mains, il débaya la neige, dégagea Carole qui gisait inanimée.

— Dieu merci, elle vit ! murmura-t-il avec ferveur, après avoir tâté le pouls qui battait faiblement.

Il la souleva doucement.

— Voyons, se dit-il, nous ne devons pas être très éloignés du refuge.

La nuit était glaciale. Très haut, les étoiles brillaient dans un ciel clair.

Dachstein se mit en marche péniblement, s'enfonçant dans la neige épaisse.

La cabane parut, enfin, trapue, cons-

truite en rondins, à la lisière de la forêt. Il y avait ainsi dans la montagne des refuges pour les forestiers ou les chasseurs de chamois attardés.

Le comte poussa la porte à tâtons, il se dirigea vers le lit de camp sur lequel il déposa Carole. Puis, allumant son briquet, il éclaira la lanterne suspendue par son câble à une solive du toit.

Ensuite, s'activant, il eut promptement fait du feu dans la cheminée et mis de l'eau à bouillir. Une douce chaleur irradiant de l'âtre emplait alors l'étroite pièce.

Dans l'armoire de fer scellée au mur de rondins, il trouva du sucre, des tisanes et une fiole de liqueur cordiale.

Tout à coup, Carole poussa un long gémissement. Philippe s'approcha. La jeune femme ouvrit les yeux.

— Où sommes-nous, Philippe ?... J'ai mal...

— Je vous ai portée jusqu'au refuge. J'ai préparé une boisson chaude. Voulez-vous boire ?...

Il la soutint tandis qu'elle buvait l'infusion additionnée de quelques gouttes de cordial.

— J'ai mal dans les reins, Philippe... prononça-t-elle. Oh ! si mal !...

— Je vais appeler du secours.

— Ne me laissez pas seule, s'écria-t-elle, épouvantée.

— Il n'en est pas question. Voyez ce cor des Alpes, suspendu là, il suffit que j'aie au dehors et que je souffle dedans pour que toute la montagne soit alertée... Attendez un moment.

Il sortit de la cabane, emboucha l'instrument. La sonnerie éclata dans la nuit, se propagea en un lugubre appel à travers les combes profondes de la montagne.

— Nous devons attendre deux ou trois heures avant que les secours arrivent, expliqua-t-il en rentrant.

— Cela ne me fait rien d'attendre auprès de vous, dit-elle, asseyez-vous près de moi, Philippe.

Il s'assit sur un escabeau, au chevet du lit et prit doucement la main de Carole.

Elle soupira.

— Je me sens d'une faiblesse extrême. Il me semble être partie dans un lointain pays, comme si ma vie s'en allait goutte à goutte... Philippe, je vais peut-être mourir ?

— Non ! Non ! s'écria-t-il avec force. Oh ! cela ne sera pas !

— Je n'ai pas peur de la mort... Mais dites-moi, Philippe, pourquoi m'avez-vous épousée ?... Est-ce parce qu'à cette soirée de la marquise de Saint-Clair, j'avais refusé de danser avec vous ? Était-ce pour briser ma fierté ?...

Je vous en ai voulu... Un peu, et puis je me suis mise à vous aimer... Ne m'en veuillez pas, Philippe, chaque fibre de mon être est pleine d'amour pour vous... Et je suis heureuse de vous aimer...

— Carole, chaque parole que vous prononcez est un reproche pour moi... Oui, chez la marquise de Saint-Clair, je fus mortellement blessé de votre attitude. J'étais si peu accoutumé à voir quelqu'un me résister, j'étais le Seigneur des Montagnes ! Et une petite fille de rien du tout osait refuser de danser avec moi ? Et puis m'est apparu, tout à coup, combien vous étiez différente des autres, de toutes celles qui essayaient de me prendre dans leurs filets... A cause de mon argent... Votre regard, Carole chérie, n'était pas comme le leur. Il y avait de la révolte dans vos prunelles, une fierté comme je n'en avais jamais vu nulle part et une lumière qui venait de plus loin, du fond de votre âme, j'imagine... Et je me suis mis aussi à vous aimer... Croyez-moi, je vous aime aussi de toutes les forces de mon être.

— Pourquoi ne m'avoir pas dit que vous m'aimiez ?

— Par orgueil, sans doute. Je ne voulais pas avouer que vous m'aviez vaincu... Et puis, j'ai mal agi envers vous et me le suis amèrement reproché... Non, mon argent ne me donnait pas le droit de vous enchaîner à moi... Une enfant de vingt ans à un homme de trente-cinq ans, blasé et ne voyant que les turpitudes de la vie. J'ai brisé votre vie, anéanti vos rêves... Carole, pouvez-vous me pardonner ?

— Qu'aurais-je à vous pardonner, mon cher amour, puisque je vous aime. Que vous soyez riche ou pauvre, je

Maison de poupées pour adultes...

Voilà plus de 5,000 ans que les petites filles jouent avec des maisons de poupées et pourtant la première que nous connaissions ne date que de 400 ans, — de 1558 pour être précis.

Les maisons de poupées populaires en Europe à cette époque étaient d'ailleurs bien différentes de celles d'aujourd'hui. Elles étaient l'œuvre d'artisans habiles et souvent tous les petits meubles — tables, chaises, lits — étaient en ivoire ou en argent. Ces maisons de poupées avaient beaucoup trop de valeur pour être mises entre les mains des enfants ; s'ils avaient le droit de les regarder, elles étaient en fait plutôt destinées au plaisir des adultes.

On a vendu dernièrement aux enchères, à Londres, une maison de poupée datant du XVIII^e siècle. Si vous avez jamais douté de l'affection que leur portaient les adultes, il vous aurait suffi, pour être convaincu, de voir les visages ravis des antiquaires rassemblés devant ce véritable chef-d'œuvre dont tous les petits meubles, les tapis, et les ornements étaient de délicieuses miniatures.

Cette maison de poupée se composait de quatre pièces et avait également un escalier et un palier. Il y avait la « Chambre de Madame », la « Chambre des Demoiselles », la « Chambre de Sir George » et la « Cuisine ». Elle ne comptait pas moins de 400 pièces d'ameublement : meubles, tableaux, ornements et tapis. Ces derniers, amenés de Perse et tissés à la main, avaient probablement été faits spécialement pour la maison.

La maison ne contenait qu'une seule poupée, assise dans la cuisine. Sir George, Madame et les Demoiselles n'étaient qu'imaginaires. Chose singulière, la véritable poupée n'était pas à l'échelle, elle était trop petite !

Le mobilier de la cuisine était peut-être bien le plus complet. On n'y trouvait pas seulement casseroles, assiettes et plateaux, mais aussi chiens et chats (avec leurs assiettes de soupe).

Cette maison appartenait à Mme Ricardo ; cette vieille dame aimait, dans son appartement de Londres, à s'entourer de toutes sortes de petits trésors, semblable en cela à la reine Marie, grand-mère de la reine Elisabeth. Parfois la reine Marie et Mme Ricardo échangeaient des présents pour leurs maisons de poupées et l'on a pu voir, dans deux des maisons vendues, les cartes qui avaient accompagné certains des petits meubles avec le « meilleur souvenir de la Reine ».

Charles Dickens a décrit les différentes maisons de poupées



qu'il avait admirées dans une boutique de jouets. Il y avait, dit-il, « des petites maisons de banlieue pour les poupées de moyens modestes, des chambres avec cuisine pour les poupées des classes ouvrières, et des hôtels particuliers pour les poupées de l'aristocratie ». Les maisons de poupées vendues l'autre jour étaient certainement toutes destinées aux « poupées de l'aristocratie ». Celle de quatre pièces se vendit deux mille dollars.

vous aurais suivi jusqu'au bout du monde. Cette cabane m'aurait suffi auprès de vous.

Il se pencha sur elle, baisa la bouche entrouverte.

— Oh! Carole! Carole! murmura-t-il. Je ne puis croire à un tel bonheur. Ai-je donc été le bourreau de moi-même, par orgueil? Pourquoi n'ai-je donc pas su vous montrer mon amour?

— Oui, je vous aime, répéta-t-elle... Cependant... Sa voix était faible comme un souffle et elle parlait dans une sorte de rêve. Brusquement, elle se tut. Elle venait de sombrer dans l'inconscience.

Epouvanté, il saisit la main de sa jeune femme: elle était brûlante.

— Non! ce n'est pas possible, elle ne va pas mourir ainsi! se dit-il avec un véritable désespoir... Il faut qu'elle soit sauvée!

Dehors, dans la nuit, des appels retentirent. Le comte ouvrit la porte de la cabane. Au bas de la pente, à l'orée de la forêt, des silhouettes se profilèrent. Des lanternes jetaient des lueurs sur la neige.

C'était une équipe de bûcherons alertée par la sonnerie du cor.

— Que s'est-il passé, Votre Seigneurie? interrogea le chef de chantier.

— Nous avons été surpris par une avalanche dans le défilé. Madame de Dachstein est blessée, gravement je le crains. Il faut rejoindre en hâte le château.

— Je vais envoyer Otto en avant pour prévenir.

Un jeune homme se détacha du groupe et fila sur ses skis à toute allure vers le bas de la montagne.

Carole, bien enveloppée dans de chaudes couvertures, fut installée sur un traîneau bas tiré par deux hommes et retenu à l'arrière par deux autres paysans, car la pente était raide et accidentée. Et la descente commença lente et prudente.

La jeune femme se trouvait dans un état complet d'inconscience. Dachstein marchait près du traîneau, attentif à surveiller les incidents de route.

Il lui tardait de voir paraître les lumières de Dachstein. Comme si l'abri des vieux murs séculaires pouvait défendre contre la mort celle qu'il aimait.

Quand la caravane atteignit la route au bas de la montagne, elle y trouva Othon qui attendait avec le traîneau attelé de deux trotteurs.

— Je suis parti aussitôt que le messager m'a prévenu, expliqua le jeune homme. J'ai fait téléphoner au docteur Rodolfus.

— C'est bien! approuva le comte simplement. Son anxiété, en effet, grandissait à mesure que le temps passait, car Carole, toujours inanimée, ne semblait conserver qu'un frêle souffle de vie.

Les derniers kilomètres furent rapidement couverts. Philippe conduisait lui-même et menait les chevaux bon train, quoique avec grande prudence.

Dès l'arrivée au château, la jeune femme fut transportée dans sa chambre, et le docteur Rodolfus commença son examen. C'était un jeune médecin nouvellement émoulu de la Faculté et manifestement troublé par la responsabilité qui lui incombait dans un cas aussi grave.

Dans le petit salon attendant, dont la porte était restée ouverte, les habitants du château attendaient le verdict. La comtesse douairière et la baronne de Graün ne montraient qu'une tristesse de commande où perçait beaucoup d'indifférence. Théa s'efforçait de prendre un air apitoyé, mais une flamme, par moment, dansait dans son regard, trahissant son véritable état d'esprit: elle se réjouissait intérieurement du malheur. Othon, lui, était sincèrement attristé et Marysia, qui s'était fait porter là, pleurait à chaudes larmes silencieuses.

Le docteur Rodolfus se tourna enfin vers Philippe.

— Je dois avouer à Votre Seigneurie, dit-il, que l'état de madame la comtesse est d'une exceptionnelle gravité. Il me semble préférable, si la chose est possible, d'avoir recours à un confrère dont la compétence soit supérieure à la mienne.

Ils savaient tous à qui Rodolfus fai-

sait allusion. Les regards de Philippe et d'Othon se croisèrent.

— Il n'y a qu'un seul homme capable de tenter quelque chose de valable! murmura Othon.

— Oh! père! Il faut sans délai se rendre chez le professeur Werner.

— Lumineuse idée! s'exclama la baronne de Graün furieuse, Philippe, tu ne vas pas, je suppose, introduire ici... ce... mé médecin... Et à quoi êtes-vous bon? fit-elle en se tournant vers le jeune médecin.

Celui-ci rougit sous l'apostrophe, mais garda son calme.

— Chacun ne peut faire que selon ses capacités, madame, prononça-t-il froidement... C'est une question de vie ou de mort... Votre Seigneurie.

— Médecin est un joli mot, reprit le comte avec un effrayant sourire, quand il s'agit de qualifier un des plus célèbres médecins de notre époque... Trêve de billevesées... Il faut sauver Carole.

— Tu as peu de fierté, Philippe... Aucun Dachstein n'aurait fait ce que tu veux faire en ce moment... Au cun ne se serait abaissé ainsi.

— Ce n'est pas s'abaisser que de reconnaître ses torts, et les nôtres sont grands...

— C'est bien, agis à ta guise, mais je ne demeurerai pas une heure de plus sous ce toit! Et maudite soit cette fille qui t'a ensorcelé au point de te faire oublier qu'il y derrière toi mille ans d'intransigeance...

Sur ces mots violents, madame de Graün sortit brusquement.

— Agis, dit Othon, il n'y a que trop de temps perdu...

XII

VOYEZ, Carole, le premier muguet! dit Philippe en entrant.

Carole tourna la tête vers son mari et sourit faiblement.

— Oh! Philippe, du muguet! s'exclama-t-elle en contemplant, ravie, les fleurettes blanches au subtil parfum.

— C'est la promesse de jours meilleurs, prononça-t-il en s'approchant du fauteuil d'osier dans lequel la jeune femme était à demi allongée, près de la large baie donnant sur les jardins, où d'actifs horticulteurs préparaient les corbeilles du printemps.

Philippe, dans ces mots, avait inclus un renouveau de tendresse. Prenant la main de la jeune femme, il la porta à ses lèvres. Il perçut, comme chaque fois, ce frémissement, ce refus de tout l'être, qu'il ne savait à quoi attribuer. Déçu, il se recula lentement.

— Comment vous sentez-vous, ce matin? interrogea-t-il d'une voix changée, un peu assourdie.

— Je suis un peu plus vaillante; j'ai honte de me faire dorloter depuis si longtemps.

Les jours, en effet, avaient tissé la trame des saisons, depuis ce soir où l'avalanche de neige les avait saisis dans la montagne. Décembre avait passé, avec son Avent tumultueux pendant lequel, suivant la vieille tradition tyrolienne, les jeunes garçons, armés de gourdin et les visages couverts de masques, poursuivaient en poussant des clameurs les démons acharnés à la perte du Christ.

Janvier et février s'étaient envolés dans le dernier déchaînement des tourmentes de froid et de vent. Mars finissait. Un soleil de jour en jour plus chaud faisait fondre la neige qui ruisselait en mille fils d'argent sur les mousses des forêts, et pendant tout ce temps, infatigable, Werner avait lutté contre le mal qui minait Carole. Besogne difficile, car en elle quelque chose s'était brisé, ce jour où elle avait découvert la lettre affolée de Nadiège.

Et encore en ce moment, tandis qu'elle regardait Philippe disposer lui-même, avec un art sans apprêt, les frêles tiges dans un vase de cristal, cette pensée revenait obsédante, Philippe avait-il pu concevoir pareils crimes?

Elle se refusait parfois à le croire. Puis lui revenait en mémoire son scepticisme, sa rudesse dans certains cas, et aussi ses paroles:

«L'argent est une chose qui occupe énormément l'humanité!»

N'avait-il pas eu lui aussi cette soif de l'or?... Cette soif de puissance?...

Travail à temps partiel pour DAMES

Gagnez \$100.00 PAR MOIS ET OBTENEZ VOS PROPRES ROBES SANS DÉBOURSER UN SOU



Voici un moyen étonnamment facile de gagner de l'argent durant vos loisirs et d'obtenir vos propres robes dernier-cri absolument GRATIS. Il vous suffit d'être notre conseillère de mode en votre localité en portant et en exhibant les magnifiques vêtements 'Fashion Frocks', si réputés aux Etats-Unis.

Dès que les femmes voient ces modes exclusives, ces modèles ravissants, ces superbes tissus et ces aubaines sans pareille, elles ne peuvent résister. Vous n'avez qu'à prendre les commandes pour recevoir d'avance de généreuses commissions.

Ni sollicitation—Ni expérience Ni déboursé d'argent

Vos amies, parentes et voisins seront enchantées de commander de vous; vous n'aurez donc pas à solliciter les clientes. Les aubaines parlent d'elles-mêmes et, comme nous nous occupons de la livraison et de la collection, vous n'avez pas besoin d'expérience. Nul déboursé: la magnifique serviette à documents vous est fournie sans frais pour bénéficier de cette offre, postez-nous simplement le coupon ci-dessous.

NORTH AMERICAN FASHION FROCKS, LTD.

3425 INDUSTRIAL BLVD., DEP. Z-138, MONTREAL 12, P.Q.

COLLEZ SUR CARTE POSTALE—POSTEZ SANS DELAI

North American Fashion Frocks, Ltd.

3425 Industrial Blvd., Dép. Z-138, Montréal 12, P.Q.

Votre plan m'intéresse; s. v. p. me fournir tous les détails sans obligation.

Nom _____
Adresse _____
Localité _____ Prov _____
Age _____ Taille (robe) _____

Choix de 78 ROBES GRATUITES à porter et à exhiber!

Ci-dessus, deux de ces ravissantes robes GRATUITES que vous pouvez choisir.

COUPON CADEAU — Offre Spéciale

ABONNEZ-LES AUX TROIS GRANDS MAGAZINES

LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

(Pour 12 mois)

	Canada	Etats-Unis
☐ CES TROIS MAGAZINES	\$5.50	\$8.00
OU A VOTRE CHOIX		
☐ LE SAMEDI (hebdomadaire)	3.50	5.00
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00
☐ LE FILM (mensuel)	1.00	1.00

Remplissez ce bulletin d'abonnement à votre choix.

Veuillez trouver ci-inclus la somme de \$..... pour l'abonnement indiqué d'un (X). — IMPORTANT: Marquez d'une croix ☐ s'il s'agit d'un renouvellement.

(1) NOM DU DESTINATAIRE.....

ADRESSE

VILLE

PROVINCE ou ETAT

(2) NOM DU DESTINATAIRE.....

ADRESSE

VILLE

PROVINCE ou ETAT

NOM DE L'ENVOYEUR

ADRESSE

VILLE

PROVINCE ou ETAT

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975-985, rue de Bullion,

Montréal 18

La robe simple et pratique



2346 — Robe de deux pièces pour demoiselle et dame. Tailles : 12 à 42. Métrage requis pour taille 18 : 4 $\frac{1}{2}$ v. en 35" ou 36", 3 $\frac{1}{2}$ v. en 41" ou 42", 2 $\frac{1}{2}$ v. en 54". Garniture : $\frac{3}{4}$ v. en 35", 36" ou 39". Prix : 50¢.
2361 — Robe d'une pièce pour demoiselle et dame. Tailles : 12 à 42. Métrage requis pour taille 16 : 5 v. en 35" ou 36", 4 $\frac{1}{2}$ v. en 41" ou 42", 4 en 44" ou 45". Prix : 50¢.
2364 — Robe d'une pièce, col amovible, pour demoiselle et dame. Tailles : 12 $\frac{1}{2}$ à 22 $\frac{1}{2}$. Métrage requis pour taille 18 $\frac{1}{2}$: 4 $\frac{3}{4}$ v. en 35" ou 36", 3 $\frac{1}{2}$ v. en 44" ou 45", 3 $\frac{1}{4}$ v. en 54". Col contrastant : $\frac{1}{2}$ v. en 35", 36" ou 39". Prix : 50¢.

Et ses sautes d'humeur, ce dégoût qu'il manifestait certains jours n'étaient-ils pas un remords?...

Cependant, elle l'aimait désespérément... Et son être se révoltait... Quand ils étaient en tête-à-tête, leur accord qui se cherchait n'était que dissonances... son esprit lassé et son âme se trouvaient dans une confusion extrême.

Elle détourna la tête, et son regard se porta sur les jardins. Ce qu'elle vit acheva de l'accabler : Théa et Othon revenaient d'une promenade à travers bois. Ils paraissaient joyeux, pleins d'entrain.

« A-t-il oublié Franciska ? se demanda-t-elle, désenchantée. Une enjôleuse peut-elle ainsi détruire l'amour ? »

Les yeux de Philippe suivirent la direction de son regard ; lui aussi aperçut le couple : ses prunelles se chargèrent d'ombre et sa bouche dessina un sourire dédaigneux et amer.

Un instant plus tard, on toqua à la porte. Théa entra, le visage animé, les yeux brillants. La silhouette harmonieuse était bien prise dans un tailleur de drap fin d'une excellente coupe. Elle était vraiment très belle et très sûre de son charme. Elle tenait à la main une petite botte de muguet qu'elle offrit à Carole avec un doux sourire.

— Je vous apporte le premier muguet de l'année, chère Carole.

— Je vous remercie infiniment de votre bonne pensée, mais voyez-vous, Philippe vous a devancée, fit la jeune comtesse en désignant le vase de cristal.

Le regard de la jeune veuve, aigu comme une lame, glissa vers le comte.

— Ah ! s'exclama-t-elle d'un ton léger et moqueur, vous me voyez dépitée de n'arriver qu'en second lieu. J'aurais dû penser, il est vrai, que Phil vous donnerait au moins cette petite joie. Nous avons appris tous deux les coins secrets où s'épanouissent ces fleurettes.

Chaque mot de ces phrases pleines d'insinuations blessait Carole. Philippe avait-il cueilli pour Théa ces mêmes fleurs à l'aube d'autres printemps ?

La réponse ironique du comte de Dachstein vint promptement :

— Othon connaît aussi la montagne. — En effet, riposta Théa sans se déconcerter, et c'est ma foi un compagnon charmant... Excusez-moi tous deux, je vais changer de toilette pour le déjeuner.

Elle sortit après un petit geste amical de la main à Carole.

— Othon l'épousera-t-il ? interrogea celle-ci, pensive.

— Sans doute. Je ne vois rien qui puisse l'en empêcher, répondit Dachstein avec un haussement d'épaules.

— C'est juste ! riposta Carole avec un petit rire âpre. Elle a seize quartiers, elle !...

— Il n'aimait pas Franciska Rosemayer, protesta le comte avec violence. S'il l'avait aimée, il ne se serait pas laissé séduire par la coquetterie de Théa. Il ne sera qu'un Dachstein comme les autres. Sa révolte n'aura été qu'un feu de paille... La vie l'a effrayé, avec ses luttes sans fin... Non, il n'aimait pas. Quand on aime, rien n'est impossible... Je vous aurais épousée même si vous n'aviez pas eu de quartiers de noblesse.

— Je veux bien le croire, fit-elle d'un ton mal convaincu, mais j'avais les quartiers indispensables.

Il eut un mouvement d'impatience devant cette raillerie incisive. Puis, comme découragé, il s'approcha de la fenêtre et, tournant le dos à la jeune femme, il continua d'un ton sans passion, comme s'il renonçait à la convaincre :

— Oui, je vous aurais épousée même s'il m'avait fallu abandonner ma position sociale.

— Vraiment, demanda-t-elle avec anxiété, vous auriez fait cela ?

— Il y a des moments où le poids de cette monstrueuse fortune m'accable, me fait horreur... Songez que pour sa possession des crimes se sont commis...

Un froid mortel pénétra Carole. N'était-ce pas là l'expression du remords ?... Cependant, il poursuivait :

— A côté de cela, il y a des gens comme Werner. Le don qu'ils ont reçu est pur. Ils apportent à ceux qui souffrent sinon toujours le salut, du

moins l'espoir... Et nous, nous ne savons donner aux hommes qu'un peu d'argent... rien de nous-mêmes...

A ce moment le majordome se présentait, portant le courrier sur un plateau.

Le comte fit un tri rapide parmi les lettres.

— Voici une missive pour vous, Carole, dit-il en tendant à sa femme une enveloppe oblongue de couleur crème et discrètement parfumée.

— C'est de Franciska ! expliqua la comtesse.

— Vous avez toujours beaucoup de sympathie pour cette jeune personne ? remarqua le comte en jouant négligemment avec un coupe-papier d'acier damastiqué, niellé d'or.

— En effet, reconnut Carole. C'est une âme rayonnante. Mais peut-être n'y croyez-vous pas !... Vous êtes tellement habitué au scepticisme.

— Sans doute suis-je souvent sur la défensive... je n'aime pas à être dupe ! riposta-t-il avec un sourire sardonique, pourtant, dans ce cas particulier, je veux bien croire ce que vous dites, ma chérie...

Elle rougit violemment, comme chaque fois qu'il laissait échapper un mot de tendresse, et cet incarnat la fit paraître plus exquise aux yeux de Philippe.

— Je crois qu'Othon est un niais ! termina-t-il abruptement. Quelques quartiers de noblesse de plus ou de moins !... Et Théa... Vraiment, non, il ne faut pas... Théa...

— Si vous disiez quelques mots à Othon, cela arrangerait sans doute bien des choses, murmura Carole.

— Pour tous les deux ! s'exclama-t-elle spontanément... Abandonner ce qu'on aime, c'est dur. Ils seraient si heureux, j'en suis certaine.

— Je parlerai à Othon ce soir. Là, êtes-vous contente ? fit-il en se penchant vers elle.

Carole eut comme un élan pour accrocher ses bras autour du cou de Philippe, mais elle refréna ce geste.

— Vous êtes bon, se contenta-t-elle de dire.

Le comte, déçu, se redressa.

— Allons, prononça-t-il, il est temps que je parte. On m'attend au chantier. C'est aujourd'hui que l'on met à l'eau le bois de flottage pour les scieries de la plaine. C'est un spectacle qu'il faut voir, et je regrette que vous soyez immobilisée ici. Ces troncs qui glissent et tournent au fil de l'eau, le rejaillissement des eaux quand ils tombent, et les bûcherons devenus flotteurs qui les guident...

— Je regrette aussi...

— A ce soir, Carole, termina-t-il en portant à ses lèvres la main qu'elle lui tendait et la pressant longuement sur ses lèvres comme pour lui prouver sa tendresse...

* * *

Carole songeait. Cette angoisse, dont elle ne pouvait se défendre, la tenaillait. Elle était certaine de l'amour de Philippe, et pourtant n'y pouvait répondre. Car dans son esprit dansaient toujours ces mots terribles, les derniers écrits par Nadiège :

Il me hait... Il me tuera... Comme il a tué Carloman.

Ces mots qui avaient la force d'une affirmation, qui donc pourrait les lui ôter de l'esprit ?... O Seigneur Dieu ! elle désirait mourir !...

Ses tristes pensées furent interrompues par le maître d'hôtel qui introduisit le docteur Werner dans la pièce. Elle se leva pour l'accueillir, avec un amical sourire.

— Quel plaisir de vous voir, monsieur le professeur !

— Je viens vous faire mes adieux, madame.

— Quoi !... Vous partez !...

— Je retourne à Vienne. Le gouvernement me fait l'honneur de me rendre ma chaire à la Faculté.

— Vous m'en voyez bien heureuse ! s'exclama Carole avec élan. Vous allez accomplir de grandes choses.

Il secoua la tête doucement.

— J'accomplirai mon devoir... mais assez parlé de moi... Comment allez-vous aujourd'hui ?

— Je me sens mieux, quoique encore si lasse par moments.

— Il y a dans votre cas quelque

chose qui m'intrigue. Votre organisme est en parfait état: coeur, reins, poumons fonctionnent admirablement. Et cependant... je vous ai connue si vaillante!

Elle eut un pauvre sourire.
— Je n'ai plus de courage, docteur.
Il reprit, pesant ses paroles:
— Un certain temps, j'ai cru qu'un agent toxique pouvait être la cause de cet état pathologique.

— Un poison, doc... balbutia-t-elle.
— Non, non, reprit-il vivement, je n'en ai décelé aucun symptôme... Et puis, il n'y a pas de raison, acheva-t-il, pensif.

— Vos paroles sont sibyllines, monsieur le professeur, dit Carole en reprenant son sang-froid.

— J'ai hésité avant de vous dire ces choses, madame, mais il le faut, maintenant que je m'en vais. Je dois vous mettre en garde.

Il baissa le ton.
— Il y a un monstre dans cette maison.

Le cerveau de Carole s'emplit de vertige. Elle eut cependant la force de questionner:

— Que voulez-vous dire, docteur?
— Votre belle-soeur, Théa, est un monstre... A ne se fier qu'aux apparences physiques, sa beauté et sa grâce sont remarquables, mais moralement, c'est un monstre... elle a causé la mort de la princesse Sholski.

La comtesse sentait son coeur battre d'une façon désordonnée. Ne savait-elle pas déjà? N'avait-elle pas deviné quelles turpitudes emplissaient l'âme de la jolie veuve?... Oui, Théa était peut-être l'instigatrice du crime... Mais Werner connaissait-il le meurtrier?... Philippe!...

— Je vous vois bouleversée, continuait le médecin, et peut-être ai-je tort de vous dire cela, au risque d'ébranler vos nerfs... Il le faut, cependant, car si Théa épouse Othon, votre mari est en danger.

Les idées de Carole se brouillaient; elle ne comprenait plus.

— Je ne saisis pas, prononça-t-elle.
— C'est facile, cependant... Théa, orpheline sans fortune, élevée par charité à Dachstein, a rêvé la possession de cette immense richesse, de cette puissance, qui appartiennent aux seigneurs des montagnes. Toute son intelligence a été tendue vers ce but. Elle a épousé Carloman sans amour... Quand celui-ci est mort...

— Comment est-il mort? demanda Carole d'une voix tremblante.

— D'une congestion... C'était un ivrogne invétéré; un soir, après boire, il s'égarait dans les marais, le malaise le frappa et il mourut... Après la mort donc, Théa, brutalement dépossédée de la première place, rêva de la reconquérir. Nadiège était un obstacle, elle la supprima.

— Comment?

— Le soir du drame, elle avait placé le bouchon de vidange du canot de façon que la pression extérieure le fit sauter.

— Il n'y a pas de preuves?

— Il y a au moins deux témoins: le vieil Hans Pfister et Wilhem Pock. Ils braconnaient, ce jour-là, dans les roseaux au bord du lac, et ils virent Théa s'occuper à une mystérieuse besogne. Ils n'en comprirent le sens que le lendemain, en apprenant l'accident, Wilhem Pock, pour en avoir le coeur net, plongea dans le lac, et cela confirma leurs doutes. Ils ne parlèrent de ces choses à personne; il faut bien avouer que Pock y eut quelque mérite quand il fut condamné. Je tiens ces détails du vieux Pfister, qui m'en confia le secret il y a quelques jours... Pour votre salut, a-t-il dit, car lui aussi estime que votre mari et vous-même, peut-être risquez votre vie.

A mesure que Werner parlait, Carole sentait se desserrer l'étau qui l'étreignait depuis tant de jours.

O Dieu! Philippe n'était donc pas coupable!... Elle pouvait l'aimer sans remords.

Sans lui attribuer sa véritable cause, le professeur devina le trouble profond dans lequel était plongée la jeune femme, et voulant lui laisser la liberté de réfléchir, il prit congé en disant:

— Excusez-moi, madame, j'ai un rendez-vous urgent.

Il baissa la main de Mme de Dachstein et se retira.

Alors, Carole se leva, et, dans un état d'agitation indescriptible, elle se mit à marcher de long en large dans le salon. Son coeur éclatait de joie.

— O, Philippe, mon cher amour, combien je vais t'aimer, murmura-t-elle.

Elle sonna sa femme de chambre pour lui demander de préparer une robe nouvelle.

— Je veux qu'il me trouve belle! Je veux qu'il m'aime et me le répète sans fin! Oh! je veux... Je veux être contre sa poitrine serrée avec amour!...

XIII

PHILIPPE, à cheval, s'engagea dans le chemin qui montait vers le chantier d'abattage. La forêt s'emplissait du bruit des torrents, dont les eaux grondaient dans les ravines. L'éveil du printemps se précisait. Pourtant, insensible à cette gloire neuve, Dachstein songeait, et sa songerie était pleine de tristesse. Jamais Carole ne lui avait paru si proche et en même temps si lointaine. Il y avait entre eux comme une barrière. Cette même barrière peut-être qu'il s'était acharné à élever avec ses sarcasmes, sa dureté et sa mauvaise foi... Il avait blessé sa femme, même dans la façon dont il avait traité son mariage... Combien faudrait-il de temps, maintenant, pour regagner la confiance de sa femme?... Il soupira...

En levant les yeux, il s'aperçut qu'il entrainait dans le large pan de montagne dénudé par les coupes. De distance en distance, des troncs étaient entassés en piles impressionnantes à quelques mètres du bord de la rivière, qui roulait au bas de la pente des eaux bleues, grossies par la fonte des neiges. Chaque pile reposait sur un simple pieu qu'il suffisait d'ébranler de loin, en tirant sur un fil d'acier, pour que les troncs se précipitent dans l'eau.

Le comte descendit de cheval et resta un instant immobile à contempler les arbres géants couchés comme des corps meurtris. Cette hécatombe le navrait, car il aimait la forêt. Cependant c'était chose nécessaire, puisque des hommes tiraient leur subsistance de ce travail.

— Philippe!

Tiré de sa contemplation, le comte se retourna. C'était Théa. La jeune veuve, ayant laissé son cheval à quelque distance, s'avançait vers lui d'un pas rapide. Elle était vêtue d'une amazone de drap bleu pétrole qui lui seyait parfaitement. A la main, elle tenait une badine dont elle frappait nerveusement les plis de sa robe.

— Tiens, fit Dachstein avec indifférence, venez-vous assister à la mise à l'eau du bois de flottage?

— Je me moque bien de cela, répartit-elle avec une pointe d'irritation... J'ai à vous parler.

L'observant, il décela sur son visage les signes d'une colère qu'elle n'arrivait pas à dominer.

— Parfait, dit-il. Cependant, ce que vous avez à me dire ne peut-il attendre?... Le lieu est-il bien choisi?

— N'ironisez pas, Philippe. Vous vous êtes assez joué de moi... en tout temps... autrefois et maintenant...

— Vraiment, je ne comprends pas!
— Oh! si, vous comprenez... vous savez quelle... mettons quelle affection je vous ai portée...

— Voulez-vous parler du choix que vous faites entre le pauvre Carloman et moi?... Vous voyez, je m'en suis consolé!

— Vous savez que ce mariage me fut imposé... au moins moralement...

— Bien sûr!... Bien sûr! ironisa-t-il d'un ton léger, mais cette obligation... morale coïncidait, par hasard, avec quelques avantages matériels, à vrai dire très importants!

— Vous me calomniez par plaisir, s'exclama-t-elle... Nous aurions pu...

— ... Associer nos veuvages... ricana-t-il.

— Oh! toujours cette ironie... Vous me haïssez... vous m'avez préféré cette fille de rien du tout!

— Halte-là! s'écria Dachstein d'un ton dur, je ne vous donne pas le droit d'en dire plus...

— Vous l'avez épousée sans amour, pour me narguer... Et maintenant, vous poursuivez votre vengeance en essayant de m'empêcher de refaire ma vie.

— Comment cela?

— Othon... vous voulez l'éloigner de moi.

— Ah! je comprends, coupa-t-il d'un ton de souverain mépris, vous écoutez aux portes... Il me semble, en effet, qu'Othon mérite mieux que de vous épouser...

— Oh! cessez de me torturer!... s'écria-t-elle d'une voix rauque, le visage bouleversé, effrayant. Vous ne savez pas de quoi je suis capable lorsqu'on se met en travers de mes projets.

Le regard de Philippe s'assombrit comme une mer d'orage; il riposta:

— Je n'ignore nullement les particularités de votre caractère. Je sais ce que vous avez fait de la pauvre Nadiège. Vous êtes allée jusqu'au crime, après l'avoir affolée de terreur.

Les lèvres de Théa se décolorèrent, et elle prit l'attitude d'une femme traquée, tandis qu'il poursuivait d'une voix sombre:

— C'est Nadiège elle-même qui accuse... J'ai découvert, il y a quelque temps, son journal dans un tiroir secret de son secrétaire et j'ai suivi, page par page, les étapes de votre plan infernal. Le récit de vos contes abracadabrants et monstrueux. Car vous alliez jusqu'à m'accuser d'avoir tué Carloman... mon pauvre frère.

« Tout cela ne pouvait avoir, sur le cerveau faible et malade de Nadiège, qu'une influence néfaste. Et vous avez ajouté le crime à l'infamie. Une main criminelle, en effet, a ôté le bouchon de vidange du canot dont Nadiège se servait pour passer sur l'île aux Nymphes... Votre main!...

« Pouvez-vous dormir la nuit? continua-t-il à voix basse... Est-ce que vous n'imaginez pas le drame?... C'est la nuit tombante. Nadiège revient vers la rive. Le canot semble plus lourd à manier qu'à l'ordinaire. Elle rame péniblement, tout à coup, elle sent la fraîcheur de l'eau baignant ses pieds. A tâtons, avec ses mains, elle essaie d'aveugler la voie d'eau... n'y parvient pas, s'affole, hurle... Une vague survient qui saisit la barque à demi submergée et le fracas sur un écueil... un dernier cri... le canot coule avec sa passagère... tout est fini!... Mais non... Nadiège, dans un suprême effort, revient à la surface... elle se débat encore...

— Taisez-vous!... donc! râla Théa en se bouchant les oreilles.

Elle reculait lentement, pas à pas.

— Je ne vous ai pas dénoncée, poursuivit Philippe, parce que vous portez notre nom, grâce au malheureux Carloman... D'ailleurs, je fus coupable aussi, acheva-t-il très bas, pour obéir à mon père qui avait réglé ce mariage avec le prince Sholski... Cependant, mon devoir était de m'occuper d'elle...

Il resta un moment immobile, pensif, près de l'amoncellement des troncs.



CIGARETTES EXPORT "A" BOUT FILTRE

NOUVEAU! COUSSIN Dr Scholl's BALL-O-FOOT

— SE PASSE AUTOUR DE L'ORTEIL

**SOULAGEMENT
RAPIDE**

**des Durillons,
Pieds Sensibles,
Sensation de
Brûlure sous
le Métatarse**

Fait en
LATEX MOUSSEUX
et NYLON



**C'est comme
si vous marchiez sur des
Oreillers, même avec les Talons
LES PLUS HAUTS!**

Entièrement NOUVEAU! Dr. Scholl's BALL-O-FOOT, conçu scientifiquement, se fixe sans adhésif, se passe autour de l'orteil et s'ajuste sous le métatarse. Soulage rapidement les durillons douloureux, pieds sensibles, et sensation de brûlure. Rend la marche facile. Votre chaussure — et non votre pied — amortit le choc de chaque pas. Couleur chair. Invisible. Lavable. Seulement \$1.25 la paire dans les Pharmacies, Magasins de Chaussures, Grands Magasins, Magasins 5-10-15 et Magasins Dr. Scholl's. Si vous ne pouvez vous le procurer dans votre localité, faites votre commande directement, en joignant \$1.25. Précisez: pour homme ou dame.



**Améliorez
votre appa-
rence, jouissez
vous aussi d'une
belle taille aux
lignes harmo-
nieuses. Les**

PILULES PERSANES
donneront à votre
poitrine cette ron-
deur et cette fer-
meté si recherchées.

PILULES PERSANES

\$1.50 la boîte de 40 pilules, 3 boîtes pour \$4.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou expédiées franco par la malle, sur réception du prix.

Société des
Produits Persans
8258 rue DROLET
Montréal



Deux flacons dorés dans un coffret de grand luxe. Le «*Traveller*», flacon d'eau de toilette pour le voyage. La «*Lanvinette*», flacon de parfum pour le sac. Choix de deux parfums: Arpège et My Sin.

Après les inévitables et compréhensibles petits excès du temps des Fêtes, le mois de janvier nous invite à reposer un peu notre organisme. C'est pourquoi nous avons choisi, pour ce mois, des recettes simples, faciles qui, nous l'espérons, pourront grandement vous aider. De plus, n'en doutez pas, elles sont délicieuses.

SOUPE AUX LEGUMES (maigre)

Râpez à la râpe moyenne : la moitié d'un beau chou, deux ou trois carottes, une grosse tranche de navet, émincez le blanc d'un beau poireau, la moitié d'un oignon, hachez une grosse poignée de persil et les feuilles vertes d'une salade, laitue, scarole, chicorée (au choix ou toutes ensemble). Mettez dans une casserole avec assez d'eau pour recouvrir largement. Laissez mijoter jusqu'à très cuit. Pour servir (chaud) ajoutez un morceau de beurre et six cuillerées de crème. Cette soupe est parfaite pour les personnes qui veulent éclaircir leur teint. Si vous redoutez la crème (pour la ligne) mettez un peu d'extract de viande.

SOUPE AUX LEGUMES (grasse)

Prenez les mêmes légumes, procédez de la même façon, mais ajoutez aux légumes, pendant qu'ils mijotent, un morceau de boeuf et un morceau de lard maigre. Servez avec des croûtons frits.

LE BOEUF A LA MODE

Un plat que je recommande aux mamans qui ont plusieurs personnes à nourrir et ont besoin de plats copieux et nourrissants. Pour 6 personnes, ayez :

Trois livres de boeuf dans le haut côté, coupé en morceaux.
Deux ou trois belles tranches de lard salé gras
1 bel oignon, 1 gousse d'ail et les fines herbes
Trois livres de carottes coupées en rondelles

Pour mouiller, du bouillon ou de l'eau enrichie d'extract de viande. Coupez le lard salé en petits lardons que vous faites fondre dans le chaudron jusqu'à bien doré. Dans ce gras, faites revenir les morceaux de viande, en les faisant bien dorer de chaque côté. Quand ils sont tous bien revenus, ajoutez l'oignon et l'ail émincés, les fines herbes (thym, sarriette, sauge, une feuille de laurier, un petit bouquet de persil, un ou deux clous de girofle) et mouillez avec le bouillon ou l'eau à l'extract de viande. Amenez au point d'ébullition puis réglez le feu pour laisser mijoter à petit feu. Laissez cuire une grosse heure. Au bout de ce temps ajoutez les carottes coupées en rondelles. Laissez-les cuire trois-quarts d'heure et ajoutez, avant de servir, une pomme de terre par personne que vous laisserez dans le chaudron le temps exact de leur cuisson. Ce plat est encore meilleur réchauffé et il peut aussi se manger froid, avec des marinades.

ROTI DE PORC FRAIS EN COCOTTE

Ayez une belle longe ou une épaule de porc frais. Piquez la viande de gousses d'ail. Posez-la dans le chaudron, sur le côté où elle a encore de la graisse qui fondra et vous donnera assez de gras pour bien faire dorer tout le morceau. Faites bien dorer sur toutes les faces. Ajoutez un oignon émincé, les fines herbes (citées plus haut) et mouillez avec du bouillon ou de l'eau enrichie d'extract de viande. Laissez longuement mijoter, car le porc doit être très cuit. Retirez la viande sur un plat et laissez-la refroidir. Gardez la sauce qui pourra vous servir à plusieurs

Mes Meilleures Recettes

par

Odette Oigny

fin. Vous pourrez vous en servir pour assaisonner des pommes de terre, du riz ou des pâtes. Gardez-en un peu aussi pour faire comme de la graisse de rôti.

LES ENDIVES AU JUS

Nous sommes en plein milieu de la saison des endives. Si ce légume est délicieux en salade, il ne l'est pas moins, cuit, comme accompagnement des viandes, tout particulièrement du veau.

Ayez une livre d'endives, choisies aussi régulières de forme que possible. Epluchez-les, lavez-les et faites-les blanchir à l'eau salée. Egouttez-les et lorsqu'elles sont bien égouttées, mettez-les dans de la sauce (ou jus) de rôti de veau ou de porc, ou de veau cuit en cocotte ou à la casserole.

CARRE AUX PRUNES

Pour faire ce délicieux dessert il vous faut :

2 tasses de farine tout usage, tamisée une fois, OU :
2 1/2 tasses de farine à pâtisserie tamisée une fois
3 1/2 cuil. à thé de poudre à pâte
3/4 de cuil. à thé de sel
1 c. à tb. de sucre granulé
1/2 de tasse de shortening glacé
2 oeufs
1/2 tasse de lait
1/2 c. à thé de vanille
2/3 de tasse de confiture aux prunes épaisse
3 c. à tb. de noix hachées
1 c. à tb. de lait
1/4 de c. à thé de cannelle moulue
1 c. à tb. de sucre granulé

Graissez un moule à gâteaux carré de "8". Réchauffez le four 425 degrés F (chaud). Tamisez ensemble, dans un bol, la farine à pâtisserie ou tout usage, la poudre à pâte, le sel et 1 c. à tb. de sucre. Ajoutez le shortening et défaites-le finement avec deux couteaux. Battez les oeufs jusqu'à ce qu'ils soient légers. Mettez-en une c. à table de côté. Mélangez ensemble le reste des oeufs, 1/2 tasse de lait, et la vanille. Pratiquez une fontaine dans les ingrédients secs et ajoutez le liquide. Mélangez à la fourchette. Ajoutez un peu plus de lait, si nécessaire pour que la pâte soit molle. Renversez cette pâte sur une planche ou une toile enfarinée et pétrissez-la dix fois. Divisez la pâte en deux. Abaissez-en une portion au rouleau en un carré de 8 pces. Déposez

ce carré dans le moule graissé. Recouvrez-le presque jusqu'au bord de confiture de prunes et saupoudrez de noix hachées. Mélangez l'oeuf mis de côté à 1 cuil. à thé de lait. Badigeonnez-en la pâte. Saupoudrez de cannelle mélangée à 1 c. à tb. de sucre. Faites cuire 25 minutes environ à four préchauffé.

PAIN AUX FRUITS ET AUX NOIX (demandée par une lectrice)

C'est délicieux. Il vous faut :

3/4 de tasse de lait en poudre, écrémé
1/2 tasse de sucre granulé
1 1/2 c. à thé de sel
1/4 de tasse de beurre ramolli
1/2 tasse d'eau bouillante
1/2 tasse d'eau tiède
2 c. à thé de sucre granulé
2 enveloppes de levure sèche active
2 oeufs bien battus
4 1/2 tasses de farine tout usage tamisée une fois
1 c. à thé de macis moulu
1 tasse de fruits confits divers, en morceaux
1/2 tasse d'amandes grillées hachées fin
1/2 tasse de noix hachées

Mélangez dans un grand bol le lait instantané en poudre et écrémé, 1/2 tasse de sucre et le sel. Ajoutez le beurre. Versez l'eau bouillante et brassez bien. Laissez tiédir. Entre temps, versez l'eau tiède dans un petit bol. Faites-y dissoudre 2 c. à thé de sucre puis, ajoutez la levure. Laissez reposer dix minutes et brassez bien. Versez la préparation à la levure dans le mélange au lait tiédi. En brassant, ajoutez les oeufs bien battus et 2 1/2 tasses de farine tamisée avec le macis. Battez jusqu'à ce que le mélange soit bien lisse et élastique. Incorporez alors les fruits confits, les amandes, les noix, et assez de farine pour que la pâte soit lisse, soit, 2 tasses. Renversez cette pâte sur une planche enfarinée et pétrissez jusqu'à lisse et élastique. Déposez-la dans un bol graissé et graissez le dessus. Couvrez. Laissez lever jusqu'au double du volume dans un endroit chaud et à l'abri des courants d'air, pendant 1 1/4 heure environ. Dégonflez la pâte, renversez-la sur une planche un peu enfarinée. Divisez-la en deux. Façonnez chaque portion en pain. Placez-les dans des moules à pain graissés (4 1/2 x 8 1/2). Graissez le dessus. Couvrez. Laissez lever au



double du volume comme précédemment. Cuisez 35 minutes environ à four modérément chaud (375 degrés F). Laissez refroidir. Glacez avec le glaçage confiseur dont voici la recette :

GLACE CONFISEUR

1 tasse de sucre à glacer, tamisé
1/4 de c. à thé de vanille
lait

Mélangez le sucre à glacer, la vanille et assez de lait pour que le glaçage se tienne.

PAIN A LA SALADE

Essayez cette recette, vous m'en direz des nouvelles ? Ayez :

1 paquet de 1/2 lb de fromage à la crème
5 oeufs cuits durs, hachés
1/2 tasse de céleri haché fin
1 c. à t. d'oignon vert haché fin, de la mayonnaise ou toute autre garniture épaisse
sel et poivre
1 boîte de crabe
2 c. à table de cornichons au vinaigre, hachés
1/2 paquet de 1 1/2 oz. de soupe à l'oignon déshydratée de la crème
1 pain à sandwichs non tranché du beurre ramolli

Laissez le fromage dans la cuisine pour qu'il prenne la température de la pièce. Mélangez les oeufs durs hachés, le céleri et l'oignon. Humectez de mayonnaise ou autre garniture épaisse et assaisonnez de sel et de poivre. Faites refroidir. Egouttez et effeuillez le crabe. Mélangez-y les cornichons, et humectez de la garniture choisie. Salez et poivrez au goût. Faites refroidir. Battez le fromage à la crème dans un bol jusqu'à ce qu'il devienne crémeux, incorporez-y graduellement la soupe à l'oignon déshydratée, et ajoutez assez de crème pour que le mélange s'étende. Ecroutez complètement un pain à sandwichs et coupez-le en quatre tranches dans le sens de la longueur. Beurrez d'un seul côté la tranche du dessus et celle du dessous. Beurrez des deux côtés les tranches du centre. Garnissez deux tranches avec la préparation aux oeufs et au crabe. Réunissez les quatre tranches. Glacez les côtés et le dessus de fromage à la crème préparé et décorez de cornichons coupés en rondelles et disposée en éventails.

LE COURRIER

Réponse à « Une abonnée de Warwick ».

Nous vous donnerons prochainement les recettes demandées.

Réponse à « Une Française ».

En effet, on ne trouve pas au Canada la « triperie » comme en France. Sauf en ce qui regarde le porc, il est interdit de vendre pour fins comestibles les pieds, les « tripes », c'est-à-dire les viscères. Vous trouverez facilement du foie, de veau, de porc ou de boeuf, des cervelles et des langues de veau, de boeuf ou d'agneau, et dans certaines maisons, de l'estomac de boeuf, ce qu'on appelle en France « le gras-double ». Mais je ne pense pas que vous puissiez trouver de pieds de mouton.



— Maintenant, chérie, rappelle-toi ce que maman t'a dit : ce côté-ci, c'est le côté coupant !
Dessin de Guy Laflamme

Réponse à Mme Odette Therrien de Hull, Qué.

Les recettes que vous espérez paraîtront dans la Revue. Elles n'ont pas été mises en volume. Chaque mois, il en paraît de nouvelles que vous pouvez découper et conserver, collées dans un cahier.

Pour la personne qui a demandé une recette de Saint-Honoré, mais n'a donné que son numéro de téléphone. Le Saint-Honoré est tout simplement une pâte à choux, en forme de puits et remplie de crème fouettée ou de crème pâtissière et qu'on décore de petites boules de même pâte. C'est assez difficile à réussir.

Mme Marguerite Laurendeau de Montréal ne réussit pas les Yum-Yum d'après une recette donnée ici même, parce qu'elle ne sait pas s'il faut employer de la poudre à pâte ou du soda à pâte, ce qui, dit-elle, n'est pas la même chose. Je ne pense pas qu'il y ait une grande différence, c'est tout de même du bicarbonate de soude. Essayez avec du soda.

Réponse à « Qui apprécie vos bonnes recettes ». — Votre question ne porte pas précisément sur la cuisine. J'y réponds toutefois, pour vous faire plaisir. Non, il est impossible de « faire recouvrir de cuir verni noir un soulier de satin blanc » mais vous pouvez faire teindre ces souliers et vous pourrez les porter dans des occasions habillées.

Réponse à Bettina. — Je n'ai pas compris (vous avez surchargé le mot) de quelle sorte de petits gâteaux vous vouliez la recette. Voulez-vous me récrire ? Je ne puis aussi donner qu'une seule recette à la fois. A bientôt.



Le nouveau réfrigérateur Frigidaire 1958 de 14.4 pieds cubes et à congélateur séparé grand format est extrêmement pratique pour le rangement des aliments. Madame y trouvera une place pour tout — chaque chose étant à sa place. Les clayettes grande largeur sur glissière permettent un choix aisé ; un grand tiroir à légumes, à grande fenêtre, se rabat hors de la porte ; il existe des clayettes et compartiments séparés pour les oeufs, les laitages et même pour les grandes bouteilles d'un demi-gallon. Un système de réfrigération à « froid circulant » refroidit rapidement les aliments quelle que soit la place qu'ils occupent.

Théa se retirait, titubant, ivre de haine et d'épouvante. Elle trébucha sur le fil d'acier tendu sur le sol.

— Vous n'épouserez pas Othon ! cria Philippe.

Se baissant vivement, la jeune femme saisit le câble, donna une traction brutale. Le pieu de soutien s'arracha.

La masse des troncs, son équilibre brusquement rompu, se mit en mouvement dans un écroulement formidable.

Un rire aigu, triomphant, retentit, et, dominant le fracas, une voix haineuse jeta :

— Meurs donc, Dachstein... Ainsi tu ne pourras m'empêcher d'épouser Othon et je serai maîtresse de tout cela... Ah ! Ah ! Ah !

Un cri retentit, une clameur d'angoisse et d'épouvante... Puis il n'y eut plus que le tonnerre des troncs heurtés et le bruit de l'eau rejaillissant en gerbes sous leur chute...

Par la fenêtre, Carole guettait le retour de Philippe. L'impatience la gagnait, car le crépuscule allait venir. Déjà, au-dessus des cimes, une bande violette s'élargissait, au sein de laquelle clignotaient quelques étoiles.

A chaque instant, elle croyait apercevoir Philippe débouchant de la forêt, bien droit sur son cheval, mais il ne s'agissait que d'ombres trompeuses, et son attente était déçue.

Tout à coup, elle vit au loin la clarté de phares d'automobile perçant la sombre épaisseur des bois. L'auto se dirigeait vers le château ; elle franchit le portail et s'engagea à petite vitesse dans l'allée.

— Qui donc nous arrive à cette heure ? se demanda la jeune femme, tandis que la voiture stoppait au bas du perron.

La portière s'ouvrit, et le docteur Rodolfus parut aussitôt, suivi de Wilhem Pock.

Un pressentiment soudain frappa Carole.

« Il est arrivé un accident à Philippe. »

Elle sortit sur le perron en courant, au moment où le comte de Dachstein, aidé par le médecin et Pock, prenait pied sur la première marche.

Il était vêtu d'un costume emprunté à quelque bûcheron, son front était bandé et son visage marbré d'ecchymoses. Il boitait bas et serrait les dents pour ne pas grimacer de douleur à chaque mouvement.

— Philippe ! cria la jeune femme en se précipitant vers lui.

Il essaya de sourire.

— Ne vous effrayez pas, dit-il, je ne suis pas blessé gravement.

Il se laissa guider, porter presque, jusqu'au salon, où on l'installa sur un divan.

Carole s'agenouilla près de lui, posant sa tête sur l'épaule de son mari.

— Philippe, que vous est-il arrivé ? demanda-t-elle.

Rodolfus et Wilhem Pock firent quelques pas pour sortir, discrètement.

— Vous pouvez rester, docteur, et vous aussi, Wilhem. Vous savez aussi bien que moi la réalité des faits, et je sais que je puis être assuré de votre silence...

Dachstein fit alors le récit de ce qui s'était passé entre Théa et lui.

— Quand le tas de billots se mit à crouler, dit-il en terminant, je compris en un éclair que ma seule chance de salut consistait à me jeter à l'eau et essayer d'atteindre l'autre rive. Je tentai aussitôt la traversée ; malheureusement, un arbre me heurta assez rudement et je coulai. Je serais mort si Pock, bravant le danger d'être pris entre les troncs, n'avait plongé et ne m'avait ramené à terre.

— Soyez béni mille fois pour votre héroïsme, monsieur Pock... prononça Carole en levant vers le forestier un regard humide de larmes et plein de gratitude.

— Je le devais, madame, répondit l'homme, très embarrassé... Un jour, j'étais mourant de froid et de faim sur la route et quelqu'un s'est penché vers moi pour me secourir, me réconforter... moi, un rebut de l'humanité... j'étais un bagnard, et vous avez fait de moi un homme par votre bonté... Comment aurais-je pu trahir votre confiance ?

— Mais cette femme, Philippe... Qu'allez-vous faire ?

— Théa a reçu le châtiment de ses crimes, reprit Dachstein... Wilhem, voulez-vous rapporter ce que vous avez vu ?

— J'étais sur l'autre bord du ruisseau et j'assistai de loin à la scène. Au même moment où M. le comte sautait dans l'eau, un cri retentit... Oh ! ce cri d'angoisse !... Je vis alors Frau Théa entraînée rapidement sur la pente par un énorme tronc d'arbre auquel elle était liée par le câble d'acier. Le filin s'était noué à sa cheville. Elle fut précipitée dans la rivière au milieu de la masse des billots et disparut dans les remous... Nous ne l'avons pas retrouvée...

— Horrible !... C'est horrible ! balbu-

tia Carole en cachant son visage dans ses mains...

Le silence régna, troublé seulement par les sanglots de la jeune femme, à bout de résistance. Rodolfus et Pock, se consultant du regard, se glissèrent sans bruit hors de la pièce.

Philippe passa une main caressante sur le front de Carole.

— Calmez-vous, petite fille...

— C'est terrible, Phil ! souffla-t-elle... si vous aviez péri...

— M'auriez-vous un peu regretté ?

— Oh ! Phil ! Comment pouvez-vous me torturer ainsi ?...

— Vous m'aimez donc tant que cela ?

— Oui, je vous aime, Phil, ô mon bien-aimé, mon coeur est plein de vous, rien qu'à vous... toujours !

— Alors, regardez-moi bien en face, afin que je voie toute la lumière de vos yeux.

Elle leva la tête, et il lut, dans les prunelles claires, tant d'amour et d'abandon... qu'il sut qu'elle était à jamais conquise...

EPILOGUE

CAROLE allait à petits pas à travers les jardins. Déjà les signes précurseurs de l'automne se manifestaient. Par moment, un souffle faisait frissonner l'eau des bassins, un rayon de soleil pâle s'insinuant par une déchirure des nuages traînait sur les pelouses.

« Bientôt l'hiver ! songea Carole... L'an passé... »

Son esprit déroula le film de ces quelques mois, ses angoisses, ses inquiétudes et son bonheur maintenant. Marysia commençait à marcher ; en quelques mois, son infirmité aurait complètement disparu.

L'irréductible baronne de Graün s'était retirée en Suisse... Un jour peut-être comprendrait-elle que ce qui fait la grandeur d'un nom, c'est moins un orgueil stérile que le sacrifice...

Othon se trouvait à Vienne. Il avait fui, par honte de s'être laissé circonvenir par une intrigante criminelle...

Un pas rapide derrière elle la tira de sa méditation. Elle se retourna et sourit à son mari, qui s'en venait, une lettre à la main. Il agita la feuille.

— Des nouvelles de Vienne, Carole !

— Othon ?...

— Oui. Savez-vous qui il a rencontré à Vienne ?

— Ce n'est pas difficile à deviner... s'exclama la jeune femme en riant... Franciska.

— En effet. Ils se sont réconciliés... tant mieux ! Mais sa lettre contient un autre passage, au sujet de Werner...

— Werner ? murmura Carole.

— Ecoutez ce qu'écrivit mon frère :

J'ai assisté hier au premier cours du professeur Werner. L'amphithéâtre de la Faculté de médecine débordait d'une foule d'étudiants et de personnalités qui avaient tenu à honorer de leur présence cette première leçon. Quand il parut, une immense acclamation fit trembler la voûte. Il gravit lentement les degrés de la chaire, et au milieu d'un religieux silence, il commença... Oh ! le magnifique exposé de technique opératoire, accompagné de considérations humaines si élevées que nous nous sentions devenir meilleurs.

En l'écoutant, je me remémorai l'histoire du fameux Luis de Léon, rentrant en possession de sa chaire après cinq années de prison et de souffrances, et reprenant sa leçon au point où il l'avait interrompue en disant : « Messieurs, nous distons hier... »

Magnifiques âmes, pour qui le temps et les souffrances s'abolissent et pour lesquelles n'existe que l'idéal de servir... Grâce à elles, l'humanité doit de ne pas désespérer, car elles brillent comme de purs flambeaux...

Philippe se tut.

— Comme un pur flambeau, Carole, reprit-il au bout d'un moment. Souvenez-vous de vos paroles... cette flamme qui chemine avec l'humanité depuis deux mille ans, qui a allumé de grands feux brillants et chauds : Antoine, François d'Assises, Vincent-de-Paul, Dunant, Thérèse de l'Enfant-Jésus, Schweitzer... Werner... Tous ceux-là nous enseignent qu'au-dessus des haines, des guerres, des destructions aveugles et de la mort, il y a quelque chose d'inattaquable : l'Amour !...

CLARENCE MAY.

Tableaux de Maîtres au Canada

Nous lisons parfois dans la presse que tel musée ou tel collectionneur canadiens ont acheté un tableau d'un grand maître. Si nous visitons assez fréquemment le musée d'une grande ville, nous avons une bonne idée des trésors que contient sa collection. Mais qui peut dire combien de tableaux de grands maîtres nous avons au Canada, et lesquels ? Nous n'avons pas encore de répertoire complet des trésors artistiques que nous possédons au pays, mais le Dr R. H. Hubbard a comblé une lacune, et contribué à l'établissement d'un tel répertoire en publiant *European Paintings in Canadian Collections: Earlier Schools* (Toronto, Oxford University Press, 1956). Le conservateur en chef de la Galerie nationale d'Ottawa a limité son enquête aux maîtres anciens de l'Europe, ce qui est judicieux, car il eût été prématuré de vouloir dresser en un seul volume un répertoire de toutes les écoles anciennes et modernes. Il a réuni les plus beaux tableaux de l'époque ancienne de la peinture européenne — le livre comporte soixante-quatorze illustrations dont six en couleurs — et il en a indiqué maints autres qui lui paraissent moins remarquables.

On trouve ici des tableaux couvrant cinq siècles de peinture dans sept pays : France, Angleterre, Hollande, Italie, Espagne, Allemagne et Belgique. On y trouve Memling et le Greco, Granach et le Titien, Hals et Goya, Poussin et Reynolds, Véronèse et Rembrandt. Mr. Hubbard retrace en même temps l'histoire des grands collectionneurs canadiens — Sir George Drummond, Sir Edmund Walker, Sir William van Horne, Harry Southam — qui ont fait des dons importants aux musées. Ce sont dans les musées — et principalement à la Galerie nationale d'Ottawa — qu'on trouve le plus de tableaux de grands maîtres, mais les collections privées ont aussi leurs trésors. La Galerie nationale a acquis depuis quelques années des tableaux de grande valeur — notamment de la collection Liechtenstein : deux Lippis, un Rembrandt, un Memling, un Metsys, un Beham, un Rubens, un Martini et deux Chardins.

Grâce au Dr. Hubbard, nous avons maintenant une vue d'ensemble des tableaux européens importants antérieurs au dix-neuvième siècle, qui se trouvent désormais au Canada.

G. S.

LA TROP JOLIE RIEUSE...

[Suite de la page 10]

secrétaire en se disant in petto que ces petites Canadiennes avaient bien du charme sous leur air tantôt réservé, tantôt désinvolte.

Après le départ de son visiteur M. Vaudry demanda à sa fille :

— Comment trouves-tu mon jeune patron ?

— Il est très bien, papa, mais peut-être un peu grave envers votre dactylo.

— Il aurait été probablement plus à l'aise s'il avait su que ma dactylo était ma fille.

— Mais vous, vous le savez que je suis votre petite fille qui vous aime profondément, répondit-elle câline.

— Enjoleuse, va. Mais tu me fais jouer une comédie qui me déplaît.

— Pardonnez-moi, mon cher papa, mais c'est pour mon bonheur. Je veux rester Mlle Vaudreuil, votre dactylo, jusqu'à mon mariage.

— Je crains que ce caprice ne te fasse manquer les plus beaux partis.

— Il n'y a pas de beaux partis pour moi, s'ils ne m'aiment pas.

— L'amour, l'amour, reprit impétueusement M. Vaudry, il te jouera de mauvais tours.

— Petit papa chéri, laissez-moi forger mon bonheur à ma guise. Je le veux si beau, si rare, qu'il me faut votre aide. Je ne veux être épousée que pour moi-même et non pour cette grosse dot que vous déposerez dans ma corbeille de mariage. Or, comme votre fortune est reconnue partout, je ne serai jamais sûre de la pureté des sentiments de celui qui dira m'aimer.

— Petite sentimentale, va.

— Peut-être... Mais je veux connaître le bonheur de n'être aimée que pour mes qualités physiques, morales et intellectuelles. Donc, Lina Vaudreuil orpheline pauvre et dactylo, je suis ; Lina Vaudreuil je resterai jusqu'à mes fiançailles. Quel beau rêve, papa chéri !

— Heureusement que nous ne sommes pas encore connus à Montréal parce que le pot aux roses serait vite découvert.

— Evidemment, papa, si nous demeurions encore à Québec, la supercherie serait impossible. Mais ici, où nous n'avons pas encore de relations...

— Tout de même, j'ai des remords de tromper ainsi ce jeune Américain ; il est mon patron, tout de même.

— Et moi je suis votre dactylo, reprit-elle avec son joli rire clair qui désarmait toujours le pauvre homme, qui adorait cette fille unique.

— Tu n'ignores pas, sans doute, que cet Harry est fort riche et que ce n'est pas ta dot, si rondelette soit-elle, qui l'attirerait. Il est quasi milliardaire, je crois.

— Il est trop riche, papa ; il ferait mieux, lui aussi, de se dépouiller pour un temps de ce fardeau compromettant pour la découverte de l'amour.

Et, pirouettant sur le bout de ses petits pieds, elle courut en riant à la poursuite d'une libellule aux ailes diaphanes, mais pas plus gracieuse que l'adorable enfant qui la désirait.

Le jeune Américain en se rendant à son rendez-vous le lendemain ne pouvait séparer l'image de Lina de celle de son surintendant.

La jolie frimousse riait devant ses yeux ; elle l'intimidait bien un peu avec son regard espiègle, mais elle l'attirait comme un aimant.

M. Vaudry le reçut très aimablement. Ils causèrent affaires jusqu'au milieu de l'après-midi ; après quoi Lina fut priée d'écrire sous la dictée de Harry.

Celui-ci s'assaya près de la jeune fille et d'une voix bien timbrée, mais dont la prononciation escamotait les dernières syllabes, ou bien les transformait abominablement, dictait des lettres urgentes.

Les doigts de Lina volaient sur le clavier, attentifs à leur besogne, mais ses lèvres frissonnaient sous le rire qui courait sur tout son blanc visage. Ses yeux se fermaient à demi pour dérober la lueur amusée qui s'y tenait à demeure depuis que la voix grave de l'étranger massacrait innocemment la belle langue française.

Mais le pauvre Harry en défigurant un mot le rendit si baroque que la petite dactylo éclata de rire ; ce rire était si léger, si contagieux que le jeune homme, le premier moment de surprise passé, l'imita.

Les deux jeunes gens riaient encore comme des adolescents en vacances lorsque M. Vaudry parut dans l'embrasure de la porte. Celui-ci d'une voix joviale taquina :

— Que c'est beau la jeunesse, elle fait oublier les distances et les sérieuses préoccupations de la vie !!

Harry et Lina s'arrêtèrent subitement et leurs yeux encore brillants de gaieté se fixèrent. Mlle Vaudry, la pre-

mière, détourna les siens et la confusion empourpra son visage :

— Je suis une sotte, M. Wills, pardonnez-moi.

— Vous ne m'avez pas froissé, mademoiselle, je sais bien que mon français est très mauvais.

— Mlle Vaudreuil, je commence à croire que vous n'êtes pas aussi bien élevée que je croyais, réprimanda le surintendant.

— Je vous prie, M. Vaudry, ne reprochez rien à votre secrétaire ; sa gaieté m'a fait vivre des minutes délicieuses.

— Vous êtes indulgent, Monsieur. Je lui pardonne cette fois encore ; mais j'espère que ces légèretés ne se renouvelleront plus.

Le jeune homme déclara sa journée assez longue et se retira après une poignée de main à M. Vaudry et un sourire presque tendre à la dactylo.

— Tu es d'une inconséquence, ma pauvre Lina, gronda le surintendant après le départ de son gérant. Pour une fille pauvre tu ne te mets guère en frais pour faire valoir tes qualités. Comment veux-tu qu'un homme ne t'aime que pour toi seule ?

— Ne vous fâchez pas, petit papa, je ne recommencerai plus, je vous le promets. Mais c'était si drôle de l'enten-

dre. Je parie que vous auriez ri comme moi.

— Je n'en suis pas sûr, petite coquine ; tu as de la chance d'avoir affaire à un gentil garçon.

— Oui, c'est vrai, il est bien gentil, murmura-t-elle rêveuse.

M. Vaudry devina le trouble du cœur chaste et un sourire satisfait passa sur son visage. Il se promit de leur favoriser des rencontres dans un lieu plus poétique que ce froid bureau.

Le lendemain, le visage d'Harry s'assombrit lorsque son surintendant lui annonça que sa dactylo était absente pour la journée. Le rusé homme d'affaires nota le désappointement ; et, satisfait de son expérience, il causa avec entrain des améliorations projetées par son jeune gérant.

Au cours de la conversation Harry devint distrait et soudain demanda :

— Votre secrétaire est-elle orpheline ?

— De mère seulement.

— Fait-elle partie d'une grande famille ?

— Elle est fille unique.

— Alors, elle n'est le soutien de personne ?

— C'est-à-dire, elle est le seul rayon de soleil de son père.

— Travaille-t-il encore ?

— Oui, il est même très actif.

— Il est pauvre ?

— Il a une modeste aisance.

— Mademoiselle Lina est-elle fiancée ?

— Non, pas encore.

— Pas encore, dites-vous ? Est-elle sur le point de l'être ? reprit-il d'une voix où tremblait de l'inquiétude.

Un grand frisson de joie parcourut tout l'être du surintendant. Ce jeune milliardaire commençait à aimer sa fille. Quel beau parti ! Et quel père ne serait pas fier d'un tel gendre !

M. Vaudry répondit alors d'une manière évasive :

— Elle ne l'est pas encore ; mais je crois que ce sera pour bientôt.

— Ah !... Elle a donc un prétendant ?

— J'en suis presque sûr.

Le jeune homme s'arrêta, confus, en se rendant compte de son indiscretion.

— Excusez-moi, Monsieur, vraiment je me mêle d'affaires qui ne me regardent pas.

— Au contraire, je suis charmé de l'intérêt que vous portez à ma secrétaire ; car elle a été si espiègle envers vous que vous auriez eu le droit de lui en vouloir quelque peu.

— Qui pourrait garder rancune à une aussi charmante enfant. Quatre heures ! Il est temps de vous quitter, M. Vaudry. J'ai un autre rendez-vous dans une demi-heure. Au revoir, donc, à demain.

Le père regarda s'éloigner l'élégant et riche jeune homme qui deviendrait peut-être un jour le mari de sa fille.

Mes conseils pratiques

Confection : Il y a de nos jours beaucoup de choix dans les magasins et, comme les prix sont élevés, on peut se permettre d'être plus exigeant. Ainsi, une acheteuse avertie et pratique doit non seulement s'assurer, quand elle choisit une robe, que le tissu peut être lavé sans se décolorer ni rétrécir, mais de plus qu'il ne se froisse pas. Il est bon aussi de s'assurer que les coutures sont soigneusement bordées, les boutons cousus séparément, et non avec un seul fil, ce qui les expose à se détacher tous à la fois. Les ourlets ne doivent pas être piqués de manière à se défaire d'un bout à l'autre si l'on tire ou accroche le fil. Il est essentiel que les ceintures soient lavables et leurs oeillets solidement finis. Cette dernière recommandation s'applique aussi aux boutonnieres.

Repasseage hâtif : Se servir d'une bouilloire remplie d'eau bouillante pour faire disparaître les plis dans un tissu de velours, de laine ou de rayonne. Evidemment, cela ne vaut pas un repassage en règle, mais quand on est pressé cette méthode a du bon.

Aimant : Avoir toujours à sa portée un aimant dont on se servira pour ramasser les brochettes, les épingles, les clous et autres petits objets en métal éparpillés à terre.

Moisissure : Pour se débarrasser de la désagréable odeur de moisissure qui s'attache parfois à certaines draperies ou à des étoffes à meubles, les essuyer légèrement avec un chiffon propre qu'on a plongé dans une solution, à parts égales, d'alcool dénaturé et d'eau, puis tordu. Essuyer avec un autre chiffon sec.

Peignes et brosses : Leur nettoyage est très facile. Il suffit de mettre tremper, pendant quelques minutes, dans une solution d'ammoniaque domestique et d'eau chaude.

Vis détachée : Si une vis s'est détachée d'un meuble parce que le trou percé s'est agrandi, y glisser un petit tampon de laine d'acier pour la tenir bien en place.

Ustensiles de cuisine : Avant de vous servir d'une casserole, d'une cafetière ou de tout autre ustensile de cuisine au-dessus du feu d'un barbecue, enduire le fond extérieur d'une couche de savon mou. Vous verrez que le noir de fumée pourra ensuite s'enlever facilement au lavage.

Golf : Voici un renseignement qui intéresse les joueurs de golf : un tampon de laine d'acier savonneuse et légèrement humide fera merveille pour nettoyer et faire briller les bâtons de golf (le printemps prochain...)

Verres collés : Pour séparer, sans les endommager, deux verres qui sont collés l'un dans l'autre, placer le verre extérieur dans un bol contenant de l'eau chaude et placer des cubes de glace dans celui qui se trouve à l'intérieur. Au bout de quelques minutes, il sera facile de les séparer.



Velve Smooth de Elizabeth Arden.

Depuis quelques jours Lina avait perdu sa gaieté. Elle écrivait tous les matins sous la dictée de l'Américain. Il écorchait parfois tellement son français que les mots ne se ressemblaient plus ; mais la dactylo corrigeait avec un sérieux imperturbable.

Harry était triste, lui aussi. Il se demandait si la jolie secrétaire ne l'avait pas en aversion. Elle paraissait tellement indifférente à tout ce qu'il disait.

Il préférerait son rire, si moqueur soit-il, à cette froideur qui le désespérait. Car il avait fini de traiter avec son employé ; après quoi, il fallait songer au départ.

M. Vaudry avait remarqué, lui aussi, la gravité de sa fille et il se demandait si ce n'était pas l'amour qui en était la cause.

Or, en père soucieux du bonheur de son enfant, il organisa pour le lendemain une randonnée en dehors de la ville avec sa fille et son jeune gérant.

La nature avait un air de fête. Ils s'installèrent dans un joli chalet enguirlandé de lierre et de vigne vierge, laissant émerger de leur enlacement un toit écarlate, tel un champignon recouvrant un coffret lambrissé de verdure.

Une pente douce de sable fin conduisait au plus coquet lac du monde, enchâssé dans un chaton d'érables et de chênes. Il berçait sur ses eaux calmes d'élégantes chaloupes, peintes au ton de l'arc-en-ciel.

De grandes montagnes fronçaient l'horizon et coupaient les rayons du soleil, trop ardent en ce jour de juillet.

M. Vaudry incita les jeunes gens à se promener sur le lac, tandis qu'il s'adonnerait à la pêche, son passe-temps favori.

Harry demanda timidement à la jeune fille si elle voulait l'accompagner.

Lina rougit et bredouilla un vague acquiescement.

Quelques minutes plus tard, la chaloupe glissait doucement sous la lente impulsion des rames; car l'Américain était distrait de son travail par la jolie statuette de Saxe qui s'amusaient à laisser filtrer l'eau à travers ses doigts.

Il admirait les boucles brunes qui se roulaient autour de la tête fine en dentelant l'ovale du visage blanc coupé par la ligne sombre des sourcils et des cils, et par la bouche en fleur qui ne s'ouvrait plus jamais pour le rire de cristal qui le charmait tant.

La conversation ne se bornait qu'à des monosyllabes sans suite et dépourvues d'intérêt.

Harry se mordillait les lèvres et cherchait visiblement à accrocher un propos qui semblait lui tenir au cœur. Soudain, il s'arrêta de ramer et d'une voix changée :

— Mlle Vaudreuil, pourquoi me boudez-vous ?

— Moi, vous boudier ! Mais jamais de la vie !, continua-t-elle véhément.

— Mais, alors, pourquoi vous obstiner à ne pas me parler ?

— Je ne suis que la secrétaire de votre employé, Monsieur. Nous ne fréquentons pas, je crois, le même monde.

— Ah ! Ah ! La belle affaire ! Nous, les Américains, nous avons l'esprit plus large que cela. La noblesse réside dans la valeur personnelle.

— Oui, la valeur personnelle, quand il y a en a. Mais moi, pauvre petite fille sans le sou...

— Vous êtes intelligente et bonne, Mlle Lina. Que voulez-vous posséder de plus ?

— Vous êtes un flatteur, M. Wills, et je ne sais si je dois rire ou me fâcher.

— Riez, riez, petite fille. J'ai tellement soif de votre rire.

— Même s'il est impertinent ? reprit-elle, joyeuse.

— Tous, tous les rires, plutôt que cette froideur qui me rend fou.

Un éclair de bonheur zébra son beau regard ; mais elle abaissa bien vite ses paupières pour dérober ce feu aux yeux trop admiratifs de son compagnon.

En effet, le jeune homme couvait de son oeil ardent la frêle créature, si jolie dans sa robe bleue enjolivée de biais roses.

— Mlle Lina, votre patron m'a dit que vous étiez sur le point de vous fiancer. Est-ce vrai ?

La jeune fille eut un mouvement de surprise ; mais devinant une ruse de son père, elle répondit énigmatique :

— Peut-être ; si l'élu de mon cœur se décide à parler.

— Comment se fait-il qu'un homme

qui a la chance d'être aimé de vous, retarde par une sotte timidité, la réalisation de son bonheur ?

Lina, de plus en plus convaincue que le jeune milliardaire l'aimait, sentait monter en son âme une joie grande comme le monde. Car, depuis quelques jours déjà, elle lui avait donné tout son cœur. De là, la fuite de son rire insouciant, de sa gaminerie d'enfant libre.

Mais aujourd'hui la gaieté tentait de reprendre sa place à l'audition des mots si transparents d'amour du bel étranger.

Alors l'espiègle s'amusant à resserrer le filet autour d'Harry, répondit :

— Mais il ne sait pas que je l'aime.

— Il ne le sait pas ! Mais alors comment espérez-vous qu'il vous demande en mariage ?

— Je me fis à son flair. Il me semble que ça se voit l'amour sur un visage féminin.

— Comme vous êtes femme sous votre air de petite fille. Vous jouez avec le cœur des hommes sans vous soucier des fêlures que vous lui infligez.

— Ce cœur là est donc bien fragile ?

— Oh ! oui, si fragile que parfois une parole de femme aimée suffit pour le briser à jamais.

Lina ouvrit grands les yeux et un voile de gravité s'étendit sur son charmant visage. Après quelques moments d'hésitation, elle répondit :

— Mais je ne veux être aimée que pour moi-même, monsieur, et comme je connais mon peu de valeur personnelle, quoi que vous en disiez, je crains de montrer mes sentiments ; car l'homme que j'aime m'est de beaucoup supérieur.

— Mais alors parlez vite, petite fille. Un homme est toujours heureux de donner en abondance à la femme qu'il aime.

— Mais quand cette femme lui a menti. Quand elle l'a trompé sur sa connaissance, son nom, sa fortune ; quoi faire ?

— Mlle Vaudreuil, j'espère que là n'est pas votre cas. Mais de vous, je suis sûr que ces mensonges n'auraient été proférés que pour un but louable.

— Comme vous avez confiance en moi, répondit la jeune fille très émue.

Harry s'approcha vivement d'elle et lui demanda anxieux :

— Vous ai-je fait du chagrin ?

— C'est votre bonté qui me touche.

Les jeunes gens se regardèrent et baissèrent les yeux pour dérober l'un et l'autre le grand émoi qui tremblait dans leur âme.

Harry n'avait pas repris ses rames. La chaloupe se balançait au gré des

vagues. Elle berçait, semble-t-il, le rêve de deux êtres qui sentaient passer l'amour.

Le jeune homme, le premier, se remit de son trouble et d'une voix changée, demanda :

— Mlle Vaudreuil, pouvez-vous me nommer celui que vous aimez ?

La pauvre enfant rougit jusqu'à la racine de ses cheveux de page et baissa la tête sans répondre.

Mais l'Américain continua, s'acharnant à son espoir qu'il sentait grandir :

— Celui que vous aimez est-il plus riche que vous ?

— Oui, répondit-elle faiblement.

— Beaucoup ?

— Oh ! des millions de fois, reprit-elle avec exaltation.

— Son nom, je vous prie ? continua-t-il avec angoisse.

— Vous ne l'avez donc pas deviné ! répondit-elle nerveuse.

Une grande lumière illumina soudain le beau visage et dans un élan de tout son être, il saisit les mains de la jeune fille et sa figure tout près de la sienne, il murmura d'une voix contenue, car le bonheur tout proche menaçait d'éclater en cris de joie :

— Mlle Lina, ne me faites pas entrevoir le paradis pour me le dérober ensuite. Cela serait trop cruel. Dites, est-ce moi ? finit-il, inquiet.

— Oui, acquiesça-t-elle de la tête.

Le jeune industriel, dans une explosion de bonheur, saisit à deux mains la tête de la dactylo et les yeux rivés aux siens :

— Petite Lina adorée, est-ce bien vrai que tu m'aimes ? Est-ce bien vrai que mon rêve fou est devenu une réalité ? Répète-le-moi, petite fille ! C'est si beau !

— Je t'aime, Harry, je t'aime tant, vois-tu, que je suis malheureuse d'être dans l'obligation de te faire un aveu.

— Un aveu ! Dis vite, chérie. Je ne veux pas que tu souffres à cause de moi.

— Vaudreuil n'est pas mon nom, et je ne suis pas pauvre.

— Que m'importe ton nom, ta fortune, si tu en as. C'est toi que j'aime, toi seule !

— Comme tu es bon, cher aimé ! M. Vaudry est mon père.

— Hein ! Ce bon ami est ton père ; car il est devenu mon ami, tu sais. Mais pourquoi cette supercherie ?

— Je ne voulais être aimée que pour moi. Mais aujourd'hui, je trouve ridicule mes prétentions de richesse à côté de ton immense fortune.

— Tu vaudrais tout l'or du monde, petite Lina, et je n'échangerais pas mon bonheur pour tous les trésors du globe.

ADÉLA-T. SERGERIE

L'HUITRE EST UN PRESENT DES... [Suite de la page 6]

A la belle époque, les galants offraient à leurs belles amies des huîtres « farcies » de perles ; mais il ne s'agissait là que d'une manière élégante d'offrir des bijoux.

Certaines perles ont acquis une renommée égale à celle des plus belles gemmes : la « Régente » figura au centre du diadème de l'impératrice Marie-Louise, la perle dite « d'Asie » est la plus grosse du monde. D'autres perles assez rares ont des teintes extrêmement diverses : rouges, vertes, bleues, lilas, violettes, mauves, jaunes à reflets or.

Il existe aussi des perles d'eau douce. Lorsque les Espagnols arrivèrent en Amérique, ils furent surpris de voir, dans certaines régions, les enfants jouer aux billes... avec des perles. Elles pro-

venaient du Mississipi ou de différents fleuves de l'Arkansas.

En France, dans certaines rivières de Charente ou de Saintonge, on trouve des « mulettes perlières » et les ducs de Lorraine ont exploité, en leur temps, celles de la Vologne. La ville de Plombières offrit, en 1807, un collier de perles de la Vologne à l'impératrice Joséphine qui était venue faire un séjour dans la célèbre station.

Les Romains n'avaient donc pas tort de considérer les huîtres comme un présent des dieux, puisque perlières ou non, elles sont pour l'homme un inestimable trésor. Satisfaisant à la fois aux joies de la gourmandise et aux lois de la diététique, elles peuvent figurer avec honneur sur toutes les tables.

FIXEZ VOS CHEVEUX facilement



PRINCESS PAT
FILET pour
CHEVEUX

Grâce à notre filet votre
coiffure restera parfaite
toute la journée.

Une coiffure impeccable

conservez les coupons-primés

RHUMES DE CERVEAU

LA GRIPPE

Très vite soulagés
avec ANTALGINE

Dégage le rhume
Eclaircit la tête
Abaisse la fièvre

112 En vente partout

ANTALGINE

Le tableau de couleur remplacera le tableau noir dans les écoles

Le tableau noir devant lequel, la craie aux doigts, la langue tirée, s'escrimèrent tant de générations d'écopiers et d'écopières a vécu. Le tableau noir supprime de la lumière dans les classes et, en conséquence, il doit être remplacé par des tableaux de couleur. Ainsi en a décidé un groupe d'enseignants canadiens.

Des essais ont eu lieu officiellement et après avoir éliminé la couleur rouge qui gêne la vue, le rose trop chaud, le blanc qui éblouit, les experts ont retenu le tableau vert sur lequel on écrit avec une craie jaune.

Il ne s'agit encore que d'une initiative isolée, mais on peut prévoir que peu à peu, dans toutes les classes du monde, l'idée des enseignants fera école... si l'on peut dire.



DOUGLAS FAIRBANKS, fils.

IL N'Y A PLUS QUE Cecil B. de Mille pour croire encore au mythe d'Hollywood, atteint d'un début de sénilité, et frappé d'anémie pernicieuse par suite des saignées répétées des nombreuses chaînes de la Télévision américaine. Et pourtant Hollywood fête seulement ses cinquante ans. Le bel âge... Mais au cinéma, les années comptent double : nos idoles d'alors sont reléguées au magasin des accessoires sentimentaux, et c'est avec attendrissement que l'on raconte aux jeunes l'épopée de la création d'Hollywood, dans l'esprit des moins de vingt ans, ces temps épiques vont se perdre du côté des profondeurs ancestrales de la Légende de Roland...

Mais à la veille de la seconde guerre mondiale, la jeunesse avide de cinéma ne jurait encore que par Hollywood. Cinécitta n'existait pas, et aucun cinéma national européens ne pouvait rivaliser avec la production considérable et souvent excellente de la jeune Amérique. Si aujourd'hui cette production a tellement perdu pour nous de son intérêt, c'est qu'elle a évolué avec l'esprit américain. Elle en est à découvrir la psychologie, avec une naïveté qui nous fait sourire. Nous ne retrouvons plus le grand dépaysement de la belle époque d'Hollywood, toute marquée par l'esprit et les mœurs des pionniers, qui lui avaient fait découvrir les lois premières de l'écran : le mouvement et le rythme.

Hollywood est né d'une longue série de féroces batailles rangées, avec pour héritage artistique des films religieux, et des documentaires militaires truqués. Jusqu'en 1907, en effet, et depuis 1893 environ, les premières films américains furent tournés à New-York et à Chicago, dans une ambiance orageuse. Plusieurs Passions du Christ, tournées presque coup sur coup, rapportèrent de considérables bénéfices à leurs créateurs. Mais Edison veillait, bien résolu à faire respecter par les affairistes qui s'étaient précipités sur la nouvelle invention, les brevets qui devaient lui assurer le monopole presque absolu de la production et de la distribution des films.

Il fit appel à la justice. Il s'ensuivit une lutte tragi-comique qui devait se prolonger onze années durant, de 1897 à 1908. On compte pour cette période plus de 500 condamnations pour contrefaçon, d'innombrables arrestations et mise sous séquestre des films. On se battait autour des machines de prises de vues comme on se battrait, trente ans plus tard, autour des transports clandestins d'alcool. On n'osait plus tourner au sommet des gratte-ciel sans la protection d'hommes armés qui en surveillaient toutes les voies d'accès.

On filma les épisodes de la Bible avec le revolver à la ceinture !

Après les sujets bibliques, la vogue passa aux « documentaires » sur la guerre hispano-américaine, tous truqués, Non par paresse ou par économie, mais parce que l'Etat-Major, ignorant tout encore du cinéma, et voyant là sans doute une source de dangers supplémentaires, avait fait chasser les cinéastes des champs de bataille avec une brutalité toute martiale. N'ayant pu filmer la destruction de la flotte de Cernera devant Santiago, un jeune opérateur eut alors l'idée géniale de la reconstituer... dans sa baignoire, avec de minuscules modèles réduits ! L'illusion était si parfaite qu'à la fin de la guerre les vaincus achetèrent le film pour le conserver dans leurs archives militaires en témoignage de leur résistance héroïque !... Dès lors, les films d'actualité, truqués ou non, devinrent la première ressource des cinéastes.

En 1906, juste avant le grand transfert à Hollywood, les studios de New-York et de Chicago ressemblaient étrangement à des forteresses. Edison n'avait toujours pas désarmé, et chacun défendait âprement ses découvertes techniques et artistiques. Les assauts armés de la concurrence étaient si fréquents que chaque studio avait sa garde armée. La situation était devenue intolérable.

L'année suivante, W. N. Solig, qui à Chicago était l'adversaire le plus intraitable d'Edison, donna le signal de l'exode vers l'ouest, vers les grandes régions vierges du Pacifique. L'idée lui en vint par hasard. Empêché par des chutes de neige de tourner des scènes d'extérieur ensoleillées du « Comte de Montecristo », d'après Alexandre Dumas, il envoya son opérateur en Cali-

fornie. Celui-ci revint enchanté d'avoir pu tourner aussi rapidement, sans interruptions, risques de bagarres ni interventions policières. Quelques jours plus tard, Selig s'installait à Los Angeles avec toute sa compagnie.

Pas un seul des acteurs qui tournèrent le premier film réalisé à Los Angeles n'est devenu célèbre. Les scènes d'intérieur de *Au pouvoir du Sultan* furent réalisées à ciel ouvert, dans la cour d'une maison du centre de la ville, le soleil californien remplaçant les projecteurs de Chicago.

Le 15 décembre 1908, Edison, voyant échapper toute possibilité de surveiller ses rivaux, signa avec eux un compromis. D'autres producteurs s'étaient installés à Los Angeles. Un puissant trust de production s'était ainsi formé, ouvrant une nouvelle lutte, non moins féroce que la première, entre les membres du trust et les indépendants. Cela dura jusqu'en 1915, année qui vit l'abolition par la Cour Suprême de Washington, de tous les brevets et monopoles.

Les conflits entre firmes productrices prirent alors un autre aspect. Le règne des vedettes avait commencé, et les producteurs rivalisaient de procédés irréguliers pour éloigner les grands acteurs du trust ou des autres producteurs. C'est ainsi que Carl Laemle souleva au trust Mary Pickford qui venait de commencer son éblouissante carrière, et celui qui était son amoureux sur l'écran comme dans la vie : Owen Moore. Cette « extorsion » exaspéra le trust. Mary Pickford avait seize ans : cette petite Canadienne était une « enfant de la balle », et jouait déjà depuis plusieurs années sur les scènes de Broadway. Elle était à l'époque la plus adorable figure de jeune fille qui se pût rêver, et sa blondeur fragile, son air

d'éternelle innocence allaient hanter pour longtemps les songes de tous les adolescents. Elle avait été engagée par le metteur en scène Griffith, appartenant au trust, qui mettait en elle ses plus grands espoirs.

Le trust lança une troupe d'huissiers aux trousse de Carl Laemle. Celui-ci s'appropriait à tourner un film avec sa



MARILYN MONROE

nouvelle vedette, quand il apprit les poursuites intentées contre lui. Il prit la fuite avec toute sa compagnie, et trois jours plus tard se trouvait à la Nouvelle-Orléans d'où il avait l'intention de gagner Cuba.

En désespoir de cause, le trust avait averti Mme Pickford mère (une femme de tête qui allait par la suite faire fortune dans le pétrole) que sa fille, mineure devant la loi, avait fui avec Owen Moore. Mrs. Pickford, qui ignorait tout de l'idylle de sa fille, entra dans une colère terrible, et s'embarqua à son tour en compagnie d'un policier chargé d'un mandat d'arrêt. Mais le navire des fugitifs parvint à sortir en temps des eaux territoriales américaines, hors desquelles le mandat était sans effet. Mary Pickford venait de vivre le scénario le plus mouvementé et le plus burlesque de sa carrière... Elle venait en même temps d'ouvrir la folle ronde des amours hollywoodiennes.

Hollywood était né, avec ses génies et ses scandales, ses légendes inventées et vécues. Dès ses premières années, la ville du cinéma a connu deux des éléments qui y jouent encore aujourd'hui un si grand rôle : la censure, née du puritanisme, et le western. Dans ces premiers temps, la personnalité dominante d'Hollywood était David-Wark Griffith, un grand homme maigre d'un caractère frondeur et peu commode. Son film *La Naissance d'une Nation*, un épisode de la Guerre de Secession traité avec un violent parti-pris sudiste, manqua de peu provoquer à Boston une nouvelle flambée de guerre civile. Pendant vingt-quatre heures, la foule se battit contre la police.

Griffith avait un flair extraordinaire pour découvrir les authentiques valeurs de cinéma. Il donna successivement leur chance à l'angélique Lilian Gish, à Charlie Chaplin, à Douglas Fairbanks le séducteur. En 1919, avec ces deux derniers et avec Mary Pickford, il fonda un nouveau groupe d'artistes producteurs indépendants : les « Artistes Associés », une firme qui existe encore aujourd'hui.

Présentation de modes chez LIBBY'S



Libby, McNeill & Libby of Canada Limited célébrait récemment l'introduction sur le marché d'un de leurs nouveaux produits, le Maïs Crème «Rolling Cook». A cette occasion, une Présentation de Modes commentée par Denise Darcel, où furent conviés les membres de l'épicerie commerciale, les éditeurs, les journalistes et les représentants de la radio et de la télévision, au nombre approximatif de 400, avait lieu à l'Hôtel Windsor de Montréal.

Parmi les nombreux modèles éblouissants, on peut y remarquer les deux que voici :



• Pyjama d'hôtesse par La Costa de Montréal. Le plaid renferme tous les tons du blé d'Inde indien, du maïs au brun foncé. La ceinture à la taille est en chevreau doré.

• Vêtements slack en tweed beige par Mario Di Nardo de Montréal. Le tissu est de tweed irlandais, tissé à la main. Le décolleté à l'effet camisole a un emplacement en taffeta et les panneaux à la taille sont en taffeta également. Les souliers avec courroie en forme de T sont de Parino. (Photos Max Sauer)

Il n'y avait pas longtemps que Chaplin, enfant de la balle et de la misère, venu du music-hall anglais en compagnie de Stan Laurel, était arrivé à New-York avec aux lèvres ce défi inspiré de Julien Sorel : « Américain, je ferai ta conquête ». Avant les « Artistes Associés », il avait déjà tourné d'excellents « Charlot » avec sa compagne Edna Purviance, mais ses collaborateurs et surtout ses producteurs lui reprochaient de passer dix-huit mois sur un film dont le plan de production était prévu pour un an. Désormais, il avait carte blanche. C'est-à-dire qu'avec les années, le fossé se creusait toujours davantage entre ses méthodes de travail et celles des studios hollywoodiens. Alors que les progrès techniques permettaient de tourner dès 1935 certains films en moins de deux mois. Chaplin passait quatre ans en moyenne sur chacune de ses grandes créations. On ne lui connaît qu'un émule, venu comme lui du music-hall : Jacques Tati.

L'ambiance sentimentale frelatée de Hollywood ne l'épargnait pas. Celle qui succéda à Edna Purviance était une femme-enfant de 15 ans, égoïste et frivole : Mildred Harris. Leur mariage dura le temps de la naissance et de la mort d'un enfant. Comme devait le faire plus tard Lita Grey, Mildred poursuivit son ex-mari d'attaques et de calomnies incessantes. Chaplin allait devoir atteindre au seuil de la vieillesse pour rencontrer Cona, la fille du grand dramaturge Eugène O'Neill, celle qui continue à faire de lui un homme heureux.

Des grands réalisateurs de cet âge d'or du cinéma, Cecil B. de Mille, je l'ai dit, est le seul qui fasse encore confiance à Hollywood, fidèle aux super-réalizations bibliques qui le ramènent étrangement aux premiers balbutiements du cinéma américain, par-delà ses propres débuts voués à la violence et au mélodrame. N'est-il pas singulier que ce vieux « supporter » du Hollywood d'aujourd'hui soit celui que les historiens du cinéma définissent comme « un grand styliste mis au service d'une parfaite nullité intellectuelle » ?

Le Hollywood d'alors n'avait d'ailleurs nul besoin d'intellectualisme. Il vivait au maximum, riait, délirait même, en pleine loufoquerie, en pleine euphorie. Mack Sennett usait si habilement de la bouffonnerie burlesque qu'il réussissait à jeter de la poudre aux yeux de la censure, et se permettait d'attenter à la morale sous le couvert de la fantaisie. Ses fracassantes « bathing-beauties » donnaient le départ à la fabrication à la chaîne des pin-ups de

nos murs. Toutes les audaces pouvaient s'accomplir au son mou des « floes » des tartes à la crème.

Du comique froid de Buster Keaton et d'Harold Lloyd au doux sadisme des Marx Brothers et aux malheurs de Laurel et Hardy, en passant par les folles prouesses de « Doug » Fairbanks, la Belle Époque d'Hollywood ne se serait sans doute pas érigée à l'état de mythe s'il n'y avait eu le Rêve, avec un majuscule. Un Rêve si envoûtant que c'est tout juste si les noms de Rudolf Valentino, de Greta Garbo, de Ramon Novarro, de Gloria Swanson, de Clara Bow ne nous remplissent plus de nostalgie, comme du regret d'une époque où la Star était vraiment une incarnation inaccessible, un rêve animé, et plus tard parlant, mais toujours lointain, impossible. C'est en cela aussi que Hollywood a perdu son éclat, sous l'éclairage diurne de la TV, des interviews quotidiennes, des vies confesseuses, des potins. La publicité, la familiarité ont lancé d'innombrables vedettes, mais ont réduit à néant le mythe de la Star.

Ce monde-là est bien mort. Même la tombe de Valentino est désertée par celle de son successeur, James Dean. Greta Garbo, dont la seule distraction consiste à passer des journées entières dans les cinémathèques à la recherche du visage de sa gloire, avoue qu'elle se sent « aussi morte que si elle était sous terre ». Gloria Swanson vient une dernière fois d'apparaître sur nos écrans dans un film d'avant-guerre de son vieil ami Eric von Stroheim, l'ancien rebelle de Hollywood, lui-même mort depuis quelques mois.

JÉRÔME FORESTIER.



LIONEL BARRYMORE, un grand disparu.

Entreposage des tapis :

Si on ferme sa maison de ville durant l'hiver ou l'été il arrive parfois qu'on en profite pour faire nettoyer les tapis et les laisser ensuite en entrepôt. La compagnie qui se charge de cette tâche viendra les chercher à votre domicile et les rapportera quand vous serez de retour et prêt à les recevoir. Il arrive aussi qu'on préfère entreposer les tapis chez soi parce que c'est plus économique. On doit avoir pour cela une cave propre et à l'abri de l'humidité. La première précaution à prendre est de nettoyer le tapis avec la balayeuse automatique, et cela sur les deux côtés. L'asperger ensuite avec un liquide anti-mites. On peut se servir pour le faire du vaporisateur de la balayeuse. Pour un tapis de 9 pieds par 12, que l'on aspergera des deux côtés, on aura besoin d'un gallon et demi de liquide. Le tapis sera ainsi protégé contre les mites pendant un an. On peut, si l'on préfère, saupoudrer ce tapis de minuscules cristaux. Pour une durée de six mois d'entreposage, un tapis de 9 pieds par 12 devra être saupoudré d'une livre et demie de cristaux anti-mites, puis roulé dans un solide papier le mettant à l'abri de la chaleur et de l'humidité qui pourraient dissoudre les cristaux. Cette précaution n'est pas indispensable quand on vaporise le tapis, sauf pour le protéger contre la poussière.

La boîte aux questions

• Est-il prudent d'utiliser les aliments en conserve contenus dans une boîte de fer-blanc gonflée, en les faisant bouillir pendant une dizaine de minutes ?

• Non, ce serait imprudent parce que ce gonflement est une indication certaine que le contenu est gâté en tout ou en partie. Cependant, cette règle ne s'applique pas aux boîtes contenant du café parce que ce gonflement n'indique pas que la qualité du café ait été affectée.

• Quelle alimentation conseillez-vous à une personne qui s'est fait extraire toutes les dents et qui, en plus, souffre de troubles digestifs ?

• En attendant que les dents aient été remplacées, — ce qui de nos jours ne tarde guère — l'alimentation pourrait ressembler à celle des jeunes enfants : viande, légumes, fruits en purée. On pourrait leur ajouter des épices propres à leur donner plus de goût. Les céréales, les oeufs, les compotes de fruits, les desserts mous, tels un soufflé au chocolat, ou une crème au caramel, les jus de légumes et de fruits, tout cela convient parfaitement à une telle diète.

• Que faut-il savoir au sujet des aiguilles de phonographe ?

• Il est évident qu'elles sont de diverses qualités et, par conséquent de prix variés. De nos jours, ces aiguilles sont à base de diamant, de saphir ou d'un métal appelé osmium. Ces dernières sont les moins coûteuses. Se rappeler qu'une aiguille qui fait un trop long usage peut abîmer de beaux disques. Le prix d'une aiguille à base de diamant est assez élevé, mais elle dure plus longtemps et donne un meilleur usage que les deux autres genres d'aiguilles.

• Que faut-il surtout considérer quand on prépare une layette ?

• On doit penser au bien-être du bébé et choisir les vêtements en vue de son confort. Ils ne doivent être ni trop lourds, ni trop légers. On doit s'assurer qu'ils ne sont pas trop serrés autour du cou, ni aux emmanchures. Ils seront assez amples, non seulement pour ne pas le gêner, mais aussi pour lui permettre d'engraisir. Ne pas acheter quoi que ce soit sans prendre soin de mesurer l'enfant de nouveau. Ce sera d'autant plus important quand il commencera à porter de magnifiques souliers. Enfin, choisir des tissus souples et doux, et ne pas les surcharger de garnitures.

FRANCINE.

Vous vous sentirez MIEUX ! VOUS PARAITREZ MIEUX !

Toutes les femmes doivent être
en santé, belles et vigoureuses.

Les Pilules MYRRIAM DUBREUIL

améliorent l'état général, vous aidant
ainsi à vous sentir MIEUX et
à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :

Les jours de bureau sont :

Jeu et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Case Postale, 1391, Place d'Armes,
Montréal, P. Q.
6880, rue Bordeaux.

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

LE CALYPSO ANNONCE-T-IL LA... [Suite de la page 6]

Road" où il eut pour partenaire Dorothy Dandridge.

Broadway ne voulut pas être en reste et le prit pour vedette d'une opérrette. La vente de ses disques atteignit un volume considérable.

Otto Preminger, qui allait tourner une « Carmen » transposée dans le milieu des gens de couleur, l'engagea pour jouer Don José, avec Dorothy Dandridge dans le personnage de « Carmen Jones ». Cette « Carmen » inattendue n'en est pas moins un excellent film... et Belafonte y a prouvé sa valeur de chanteur et de comédien.

Ce fut un nouveau bond. Harry chanta au Waldorf Astoria, sur plusieurs scènes new-yorkaises et au Lewiston Stadium, il battit les records de recettes. Il ne chantait pas seulement, comme beaucoup de ses confrères, des *negro spirituals*. Dans le folklore des Noirs des îles, il avait repêché de vieilles mélodies bien chantantes, doucement balancées : les calypsos. Sans rien leur enlever de leur signification foncière, il en faisait des chansons nouvelles dont il rafraîchissait une population abasourdie par le rock n' roll.

Son triomphe s'accroît. Ses disques se vendirent comme par miracle. On n'aurait pu trouver quelqu'un de plus qualifié pour interpréter le syndicaliste noir dans « Une île au soleil », le film de Robert Rossen.

Le scénario, comme on sait, traite d'un sujet hardi (pour les U.S.A.). Un homme de couleur et une femme blanche s'aiment. En l'occurrence la femme blanche est Joan Fontaine (qui dans la vie courante n'est pas raciste puisqu'elle a adopté une petite Martita Valentine, fille d'une Indienne et d'un Espagnol).

Le code du cinéma américain recommande de ne pas employer dans les dialogues des mots désobligeants tels

que « nigger » (nègre) ou « spig » (pied noir) mais il déconseille fortement d'autre part de montrer l'existence de tendres sentiments entre personnes de couleurs différentes. Les réalisateurs du film ont dû prendre des précautions infinies pour ne pas choquer les amis du code. Pas le moindre baiser, mais il y a de simples regards qui suffisent à faire bondir des citoyens que l'on croirait formés à l'école du Ku-Klux-Klan.

Avant le tournage, Joan Fontaine avait déjà reçu une quantité de lettres de menaces. De solides gardiens du moral ont demandé que le film ne soit pas projeté dans les cinémas de l'armée. Plusieurs gouvernements d'Etats du Sud l'ont interdit sur leur territoire.

Cela n'empêche pas la renommée de Belafonte de grandir en même temps que ses cachets.

On lui a demandé de jouer pour l'écran « Porgy and Bess » et de tourner dans une nouvelle version de « Golden Boy ».

On l'a surnommé « le roi du calypso » et il proteste contre ce titre ridicule. Il signale même que certaines de ses chansons éditées sous le nom de calypso n'en sont pas. Il veut contrôler les appellations.

Il s'est séparé de sa femme Marguerite pour se remarier, il y a six mois, avec Julie Robinson, une danseuse blanche de la troupe de Katherine Dunham.

Tranquillement ce grand garçon a relégué au second plan le frénétique Elvis Presley, le prince du rock n' roll.

Il faut bien reconnaître, si l'on examine en toute objectivité les deux sortes de musique, que la musique de sauvages n'est pas celle du Noir.

MARCEL LAPIERRE.

MYTHES ET VERITES SUR LES... [Suite de la page 7]

des embryons du ver appelé *Tetrathyrus* pénètrent à l'intérieur de l'huître en perçant la coquille, et s'entourent d'une pellicule autour de laquelle se forme la perle.

Les perles sont pêchées un peu dans toutes les mers, de préférence de février à avril dans les heures les plus claires. Les plus beaux se trouvent dans les eaux des Indes Orientales et dans le Golfe Persique, tandis que les perles des mers européennes disparaissent rapidement et sont devenues presque une rareté.

En général, il n'y a même pas très longtemps, les chercheurs de perles utilisaient l'habileté des pêcheurs indigènes, capables de rester jusqu'à une minute et demi sous l'eau pour arracher les huîtres à leurs bancs, les déposant ensuite dans des paniers spéciaux, liés à leurs bras à cet effet. Les indigènes recevaient des chiffres dérisoires pour leurs exténuantes fatigues, tandis que les exploiters gagnaient ensuite des sommes astronomiques sur les marchés européens et américains.

Aujourd'hui, bien que les pêcheurs

sous-marins, pleins de courage et aux poumons d'acier, armés d'un couteau, soient encore utilisés, les compagnies et les particuliers qui exploitent les bancs, emploient des flottilles de barques avec des scaphandriers spécialisés qui descendent chercher les huîtres et en rapportent une plus grande quantité avec un minimum de risque.

Lorsque les bancs s'appauvrissent, on y transporte de nouvelles coquilles faisant ainsi une véritable culture, comme pour les huîtres comestibles. D'autres cultures sont créées artificiellement à l'intérieur d'établissements spéciaux situés sur les côtes où un personnel spécialisé inocule entre les valves les larves indispensables. Beaucoup d'établissements possèdent des appareils radiographiques qui révèlent si la perle existe ou non, sans ouvrir l'huître pour ne pas l'abîmer.

Les perles sont recueillies et sélectionnées par qualité et par dimensions, tandis que les valves sont expédiées aux nombreuses fabriques de nacre, qui les emploient pour des usages plus modestes mais peut-être plus utiles.

LA LEGENDE DES "DIAMANTS..." [Suite de la page 7]

alluvions diamantifères, exploitées depuis la plus haute antiquité, étaient complètement épuisées.

De fait, comme on ne trouvait plus que des pierres de petite taille, les mines étant de moins en moins surveillées et les paysans ayant pris l'habitude de venir laver leur linge ou de se baigner dans les chantiers encore en exploitation.

C'est ainsi qu'un jour, un paria estropié, Krichna Koroti, vint s'établir près d'une mine dans l'intention de vendre le produit de sa pêche aux mineurs.

Un jour, au milieu des poissons raménés par son filet, il aperçoit un gros diamant encore entouré de sa gangue. Le paria ne connaît pas la valeur exacte de sa trouvaille mais il sent que ce

coup de filet peut faire de lui un des hommes les plus riches de l'Hindousthan.

L'essentiel pour lui maintenant est de se mettre en lieu sûr avec son trésor car, s'il est pris, il s'expose à la torture et risque sa vie. Mais, où cacher la pierre ? Il ne peut songer à la cacher dans sa bouche, dans ses oreilles, dans ses cheveux, non plus qu'à l'avaler.

Il a recours alors à un procédé héroïque. Connaissant un vieux derviche qui excelle dans l'art d'impressionner la foule en s'ouvrant le ventre ou en se transperçant les membres sans qu'une seule goutte de sang perle de ses blessures, il va le trouver, lui confie son secret et lui demande de trouver un moyen.

Le derviche réfléchit un peu et, puis décide de cacher le diamant dans un trou qu'il va lui creuser dans la jambe malade du pêcheur. Aussitôt dit, aussitôt fait. L'opération est très dou-

loureuse, mais que ne ferait-on pas pour devenir riche.

Bref, grâce aux mystérieuses recettes du vieux derviche, la chair ne prend que deux mois pour se reformer et l'homme se met en route pour la côte, à pied, mendiant son pain le long des chemins.

Arrivé à Madras, le malheureux s'embarque sur un navire anglais dont le capitaine, on ne sait comment, découvre le secret. On se saisit de l'homme, on découvre la cachette et la pauvre loge humaine est précipitée par dessus bord.

William Pitt, alors gouverneur de Madras, achète la pierre pour cinq mille dollars, au capitaine assassin et la revend, quelque temps après, au duc d'Orléans, avec un modeste bénéfice de \$400,000 !

Ce diamant était le « Régent » dont Marie-Antoinette se para souvent et qui brilla au pommeau de l'épée de Napoléon, le jour du sacre. On sait ce qu'il advint des deux ! P.P.

VOICI LA JOURNEE DE LA REINE... [Suite de la page 13]

11 heures

Les lumières s'éteignent dans la chambre de la reine. Sans le secours de personne, Elisabeth s'est couchée... Sa journée a été relativement exempte de tracas, mais qui sait ce que demain lui réserve ? Et bientôt, tout dort au château de Buckingham où continue seulement, à l'extérieur, la relève de la garde toujours aussi hiératique.

Ainsi se déroule la vie privée d'Elisabeth. En la voyant vivre à ce rythme immuable que les circonstances ne modifient pas beaucoup, on pourrait presque dire que l'horaire de ses journées a été arrêté très longtemps à l'avance, du vivant de son père et de la reine mère Mary. C'est alors — on peut le rappeler — au moment précis où le roi Georges VI se préparait à rendre visite au président Lebrun et au peuple de Paris, que la princesse héritière Elisabeth, à peine âgée de douze ans, avait commencé à ordonner ses heures en fonction de son futur rôle royal.

Une fois par semaine, elle déjeunait en compagnie de ses parents, et ce jour était appelé à Buckingham, le « French day » : le jour où on parlait français. Peut-être est-ce grâce à cela que la reine parle un français aussi élégant et aussi impeccable, en France et au Canada. FRANÇOIS FORMONT.



Une belle-maman qui connaît maintenant à fond le problème de la propreté chez l'enfant est la chanteuse de cabaret Joséphine Baker qui, étant sans enfants, en adopta neuf d'un coup, — neuf de neuf nationalités différentes. La voilà, avec sa famille, dans son château de la Dordogne, en France.

UN DES PREMIERS MALENTENDUS

ENTRE ADULTES ET TOUT-PETITS :

Le dressage à la propreté

Les habitudes imposées par la contrainte provoquent fréquemment des réactions chez l'enfant qui, inconsciemment, cherche à reconquérir sa liberté en rejetant, tôt ou tard, ce qu'on a voulu lui enseigner trop précocement.

Légitimement soucieuses d'aplanir les nombreuses complications matérielles des temps actuels, les mamans sont souvent tentées d'exiger de trop bonne heure de leurs bébés une contention forcée. Elles ne réalisent pas que les petits sont encore incapables d'exercer sur leurs muscles un contrôle suffisant pour résister aux besoins naturels, et dépensent en pure perte des trésors de patience.

En outre, il est exceptionnel qu'avant l'âge de deux ans, l'enfant réussisse à concentrer simultanément son attention sur deux choses différentes. Constantement distrait par de nouvelles découvertes, il se laisse détourner des impératifs de la vie civilisée par des occupations plus attrayantes.

« Dans la « nursery », le pot de chambre est roi », déclare un pédiatre, signalant l'importance excessive que les mères accordent généralement à la propreté du premier âge. Au nom de cette nécessité traditionnellement considérée comme essentielle, elles obligent quotidiennement les marmots à faire, à heures fixes, d'interminables stations sur ce prosaïque ustensile, et ces brigades inaugurent la regrettable série des malentendus entre adultes et tout-petits. Excédé, cherchant par n'importe quel moyen à échapper à la corvée, l'enfant se relève, se débat, pleure, rage, et de part et d'autre la nervosité croît. Finalement résigné à un sort inéluctable, le condamné à l'immobilité se rabat philosophiquement sur la moindre occasion de se distraire. Il improvise des jeux, surveille attentivement les allées et venues maternelles, pose des questions, se perd dans de secrètes divagations et... oublie résolument ce qu'on persiste à attendre de lui !

Une discipline à acquérir "librement"

L'acquisition de la discipline sphinctérienne marque une victoire de la force musculaire et de la volonté consciente sur l'instinct animal. C'est pourquoi les tentatives de dressage demeurent infructueuses tant que l'enfant ne possède pas la maîtrise de son corps et le contrôle de ses actes. L'éducation de la propreté ne peut être commencée avant que le « climat physiologique » ne s'avère favorable, ce qui, non seulement multiplie ses chances de succès rapide, mais écarte l'écueil du déclenchement de mécanismes complexes, tels que l'agressivité, si étroitement liée à la sexualité.

Trop de mères de famille ignorent encore les lointaines conséquences d'un malencontreux dressage à la propreté, sur le développement ultérieur de certains enfants.

Ne constate-t-on pas, constamment, le caractère illusoire des effets de la contrainte dans ce domaine ? Il suffit, en effet, d'une émotion — joie, colère, peur — pour provoquer chez un sujet que l'on croit acquis aux règles de la propreté, de ces « accidents » mortifiants par lesquels la nature prouve qu'elle est plus forte que l'éducation.

Signalons que rien n'est maladroit comme de gronder, d'humilier l'innocent qui inonde dans ces conditions le plancher, ou souille ses vêtements. On ne réussit de la sorte qu'à accentuer son

vement le pot de chambre, mais toutefois en s'opposant farouchement à ce qu'on lui retire préalablement sa culotte. Evitant sagement de briser cette trouble et à provoquer la récidive de ses passagères défaillances.

Un petit garçon d'un an, désireux d'imiter son frère aîné, utilisait gravalenté puérile, sa maman attendit patiemment qu'il se rendît compte, par

Les bouquinistes des quais de la Seine

La curiosité la plus visitée de Paris est bien, le long de la Seine, la file des caisses des bouquinistes. Rien que depuis 1950, 42 ouvrages parlent d'eux et 74 études leur sont consacrées. Mais d'Anatole France qui, sur le même quai, passa de la bouquinerie paternelle à l'Académie française, à Luc Estang ou Francis de Miomandre, aucun possesseur de caisses à livres d'occasion n'a jamais livré les secrets, l'intimité de la vie d'un bouquiniste parisien. Or les bouquinistes parisiens ont enfin leur historien : trente années de documents, d'expériences vécues et racontées par un des leurs.

Qui ? On me désigne, près du Pont Saint Michel, un Fantomas en manteau noir jusqu'aux pieds, et chapeau à larges bords cachant le visage. C'est Lanoizelée, auteur de « Les bouquinistes des Quais de Paris », qu'un des meilleurs graveurs sur bois, Jean Lebedeff, a illustré d'enthousiasme.

— Je suis, me raconte Lanoizelée, un ancien berger de la Nièvre devenu mineur en mon pays natal, les mines du village de La Machine que j'ai abandonnées pour les galeries des tranchées en 1916. Au retour, je deviens maître d'hôtel. Manquant de temps pour lire et d'argent pour acheter des bouquins je me fais bouquiniste.

— Le préfacier de votre livre, Daniel Halévy, qui a traversé la chaussée pour venir depuis l'Institut dont il est membre, préfacier votre bouquin, affirme que « les pourvoyeurs des bouquinistes sont la pauvreté et la mort ».

— Oui. Egalement l'étroitesse des appartements. On doit nous vendre les livres lus et qu'on ne peut garder faute de place pour en acheter d'autres.

Critique littéraire hors chapelle, impénétrable à la publicité commerciale, sourd aux « best sellers » d'une année ou d'un mois, le bouquiniste est le thermomètre accusant la réelle valeur d'un écrivain. Il ne conseille pas l'acheteur de livres, comme le libraire de neuf. Le bouquiniste doit chercher dans sa caisse le livre désiré par le lecteur, non l'acheteur victime du bluff d'un jour. Lecteur fidèle à un auteur, et insoucieux du tapage des valeurs nouvelles souvent sans durée. Indifférent aux jurys des deux sexes, le bouquiniste incarne la Postérité qui, par dessus le démodé, le faux succès, filtre les vrais livres. Détail amusant, les bouquinistes, juges sans illusion de la solidité ou de la fragilité d'un livre cou-

lui-même de l'inefficacité de sa méthode, et le bébé devient librement propre, dès qu'il fut en état de comprendre la raison de ses échecs initiaux !

Quand l'heure

du dressage sonne-t-elle ?

« Devrai-je tolérer que mon enfant reste sale jusqu'à trois ou quatre ans ? » demandent avec inquiétude, aux pédiatres de nombreuses mamans impressionnées par une prudente mise en garde contre tout dressage prématuré.

Qu'elles se rassurent ! C'est pour éviter cet inconvénient majeur qu'on les invite à n'entreprendre leur tâche qu'à bon escient, c'est-à-dire lorsque leur



Mme FRANÇOISE GAUDET-SMET devant un éventaire de bouquiniste de la Seine. (Photo S.T.F.)

ronné par un Prix... en ont fondé un : « Le Prix des bouquinistes ». Le plus pauvrement doté de France : un sou. Il faut n'avoir jamais été lauréat du moindre prix littéraire pour y prétendre.

— Nous étions 220 en 1912, me dit le biographe des quais. En 1957, 101 femmes et 121 hommes, cela n'a donc pas changé. Notre Chambre Syndicale, présidée par Georges Duhamel, est conseillée par Maurice Garçon, tous deux de l'Académie Française. Nous devons exploiter, en personne, notre poste. Interdiction de nous faire remplacer par un libraire en boutique, d'avoir un employé, de fermer plus d'un mois. Nos boîtes doivent avec six pieds de long, soixante centimètres de large et cinquante de haut. Couleur imposée : vert-wagon.

Un jour, un bouquiniste reconnaît dans le livre qu'on lui offre, l'original des « Fleurs du Mal ». Lanoizelée lui en donne un bon prix, l'ayant honnêtement averti de la valeur du livre. La dame le vend un plus cher à un bouquiniste voisin... Que vend-on le plus ? demandai-je à Lanoizelée :

— Romain Rolland, Péguy, Alain, Proust, Giraudoux, Colette, Gide déclinent. Mais Mauriac, Maurois, Duhamel, Monterlant, Aymé, Giono, Malraux, Sartre, Camus, Hervé Bazin, Anouilh, Cocteau sont très demandés.

Et aussi les ouvrages folkloriques et régionaux que vendent certains bouquinistes, tel ce Limousin historien devenu bouquiniste, qui savait par cœur les éditions des ouvrages rares, Henri Baguet. On compte peu de Parisiens parmi les bouquinistes. La province vient voir couler la Seine en bouquinant... les oeuvres où il est question des paysages et des moeurs provinciales.

enfant a atteint un degré de maturité suffisant.

On admet que cette période, variable selon le rythme individuel du développement de chaque sujet se situe approximativement aux environs du vingtième mois, et coïncide avec une assurance accrue de la démarche, la coordination des gestes, la percée de six ou sept dents. On peut déterminer si non l'âge, du moins la période favorable à l'éducation de la propreté, selon l'adresse manuelle témoignée au cours des jeux, et les spécialistes donnent comme critérium la facilité avec laquelle l'enfant grimpe, sans aide, cinq marches d'une échelle.

Rien ne sert de vouloir mettre la charrue avant les boeufs. L'âge de la propreté correspond à un certain stade du développement moteur et des facultés de raisonnement.

Rayonnez de Santé et Beauté



DÉPRIMÉE... NERVEUSE !
LYMPHATIQUE... DÉLAISSÉE !

LISEZ ALORS CECI...

Si vous manquez de vigueur ; si vous êtes fatiguée et irritable ; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO "A" qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES

SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO "A", votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO "A".

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRE LUCE,
Case postale, 1281 (Place d'Armes),
Montréal, P. Q.
Ci-joint 5c pour échantillon des Tablettes SANO "A". Ecrivez lisiblement.
(pour le Canada seulement)

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Prov.....

VOTRE BONNE ETOILE

D'un anniversaire à l'autre, voilà ce que vous réservez les 12 prochains mois, si vous êtes né entre le 22 décembre et le 20 janvier, sous le signe du Capricorne.

Avec 1958, vous entrez dans une période extrêmement importante de votre vie, et qui va durer jusqu'en 1961 : c'est dire que les décisions et que les engagements que vous allez prendre au cours des 12 prochains mois auront un retentissement plus considérable que vous ne le pensiez tout d'abord, d'où la nécessité de bien réfléchir avant que de prendre quelque engagement que ce soit.

Janvier, février et mars, puis septembre, octobre, novembre et décembre seront les mois les plus constructifs de cette année : vous les utiliserez donc de préférence aux autres pour entreprendre les démarches et les affaires que vous jugerez utiles à l'amélioration de votre situation matérielle et sociale.

Mieux que d'habitude cette année, vous parviendrez à élargir le cercle de vos relations sociales et amicales, à gagner des appuis, des protections, à vous assurer d'amitiés sincères et durables. Vous éprouverez vous-même le désir de sortir de votre solitude pour mener une vie extérieure, sociale et mondaine plus intense, plus active et il n'est pas exclu que l'on vous sollicite d'accepter certaines responsabilités au sein d'organisations, de clubs sociaux ou autres, où votre sens et la sûreté de votre jugement pourront faire merveille.

Vous pouvez avoir la plus grande confiance en vous-même, car vous tenez dans vos mains la clé de votre succès, de votre réussite, de votre ascension matérielle et sociale : il suffira de montrer autant de courage et d'attention que d'habitude.

D'AVRIL A AOÛT : dans cette période par contre, vous aurez avantage à freiner vos désirs et vos ambitions et à modérer vos engagements, car, durant ces mois, vous seriez tenté d'assumer des responsabilités ou de vous lancer dans des affaires dépassant très largement vos capacités de réalisations ordinaires : vous compromettrez ainsi, au moins passagèrement, la bonne réalisation des projets ébauchés jusqu'en mars.

Contentez-vous donc, d'avril à août, de vous cantonner dans vos affaires

habituelles, coutumières, sans vouloir déborder de leur cadre.

Ne comptez pas trop sur les promesses que l'on vous pourrait faire alors, car elles auront peu de chances d'être réalisées.

VOTRE VIE SENTIMENTALE ?

Jusqu'à l'automne, vous aurez tendance à suivre assez aveuglément les élans de votre cœur, plus encore que ceux de votre raison. Aussi, s'il ne vous a pas été possible jusqu'à maintenant de connaître à fond « l'objet » de votre affection, vous feriez mieux d'attendre jusqu'en septembre avant d'engager votre avenir à fond, car, dès lors, votre sûreté de jugement sera assez évidente pour éviter de commettre des erreurs ou des imprudences.

Si vous êtes déjà engagé depuis longtemps, faites un effort de renouveau et d'adaptation dans votre vie sentimentale : ne laissez pas la routine ternir l'éclat de vos sentiments. Ne soyez pas trop susceptible non plus, ne laissez pas la jalousie et les malentendus s'installer à votre foyer, réagissez à temps et considérez votre entourage avec un regard neuf : vous en serez la première heureuse.

VOTRE SANTE ?

Bien que sujet à de nombreux troubles variés, vous avez une résistance fondamentale plus considérable que la moyenne des gens. Cependant, de fin mars au début de septembre, vous ferez bien de ménager votre foie, vos reins, votre appareil digestif : surveillez votre alimentation, faites un peu d'exercice physique modéré, régulier : une vie sédentaire ne vous vaut rien, vous avez besoin de mouvement et d'action. Craignez l'humidité qui accroît chez vous un penchant aux rhumatismes, à l'arthritisme.

Pour rehausser votre charme, vous employerez volontiers un parfum de fougères ou mieux encore de chèvre-feuille, à l'arôme discret et distingué, si vous voulez suivre les conseils des anciens.

Ceux-ci préconisaient également pour vous de porter une bague de platine (ou de cuivre) ornée d'un onyx ou d'une calcédoine : ils mentionnaient encore que les couleurs vous seyant le mieux étaient : le noir, le brun franc, certains bleus et rouges vifs.

W. H. HIRST

CE DONT ON PARLE

[Suite de la page 9]

Elle a fait un peu de céramique et de la peinture, mais ses dons ne lui ont pas tourné la tête et ceux qui la connaissent sont toujours étonnés de sa simplicité et de sa gentillesse... Mais il est beaucoup plus facile de bien s'habiller dans le monde des loisirs que dans celui du travail, et voilà pourquoi j'ai choisi Mademoiselle Suzanne Lapointe, assistante à la production de « Pinocchio » (réalisation René Boissay) après avoir fait ses armes à CBFT avec « Rendez-vous avec Michèle ». L'assistante (qui s'appelait autrefois la « script ») est la mémoire et le mémoire du réalisateur puisqu'elle prend en notes chaque détail de la réalisation pour les lui rappeler au fur et à mesure de son déroulement final. Ses heures de travail sont irrégulières et elle peut fort bien aller d'une répétition à un dîner ou au théâtre. Suzanne Lapointe (qui a la taille mince du mannequin professionnel) porte souvent un tailleur anglais de Frederick Starke ou une robe de flanelle moutarde dont elle a fait faire les boutons de céramique au Studio 43. Elle attache une importance particulière aux détails (ses souliers sont faits sur mesures par Capezio ou un petit bottier de Greenwich Village ; ses ceintures achetées au Mexique, à moins qu'elle n'ajoute une boucle originale aux « toutes faites ») et a pour principe que chaque femme doit s'habiller selon son type, sa taille, son teint et son emploi. « Pour être élégante », ajoute-t-elle, « on doit se sentir à l'aise dans ce qu'on porte ». Elle vient de sacrifier ses cheveux longs pour une coiffure, « Prestige », créée pour elle par Jean-Claude de Paris et ses transformations du soir (du sévère au frivole) sont extrêmement féminines : chiffon de soie, velours, dentelle et mousseline. Suzanne Lapointe a fait ses études au collège Basile Moreau et a étudié le piano, la flûte et la céramique ; elle parle trois langues et étudie, cette année, l'italien. Elle était, pour la deuxième fois, au Mexique quand eut lieu le tremblement de terre et passa quatre mois en France, en Espagne, en Suisse et dans le Bénélux avant d'entrer à Radio Canada... Comme l'élégance a des synonymes qui sont le bon-ton, la mesure et le goût, j'aimerais appliquer ce terme à « Mon père avait raison » de Sacha Guitry qui, sous la direction de Jean Gascon, est une des plus parfaites productions théâtrales (canadiennes et étrangères) de ces dernières années. Mise-en-scène, jeu, décor, firent spontanément crier « bravo » à la salle des premières, et je vis des comédiens (comme Guy Hoffmann) donner l'accolade à François Rozet qui n'a jamais été meilleur que dans son double rôle. Avant les trois coups du lever de rideau, on entendit dans le noir la voix



Le célèbre chansonnier JEAN RIGAUX sera l'invité de Jacques Normand à Saint-Germain-des-Près (Montréal) à partir du 6 janvier.

mes qui sont le bon-ton, la mesure et le goût, j'aimerais appliquer ce terme à « Mon père avait raison » de Sacha Guitry qui, sous la direction de Jean Gascon, est une des plus parfaites productions théâtrales (canadiennes et étrangères) de ces dernières années. Mise-en-scène, jeu, décor, firent spontanément crier « bravo » à la salle des premières, et je vis des comédiens (comme Guy Hoffmann) donner l'accolade à François Rozet qui n'a jamais été meilleur que dans son double rôle. Avant les trois coups du lever de rideau, on entendit dans le noir la voix

À bord de l'Homéric, le comité féminin de l'Orchestre symphonique de Montréal. De g. à d. : Mmes WILFRID MAJOR, LAURENT BELANGER, LARRY DAIGNEAULT, THEO LAURIN, JEAN ST-PIERRE, GERARD PLOURDE. (Photo Posen).

La Société Royale du Canada

La section I de la Société royale du Canada, que l'on considère généralement comme la « section française », et qui groupe des représentants des Humanités et des Sciences sociales, publie, depuis plusieurs années, un volume d'une centaine de pages dont le titre général est *Présentation*. Cet ouvrage offre au public les discours de réception des nouveaux membres, ainsi que l'allocation des parrains responsables de la présentation de ces nouveaux sociétaires.

La section I vient tout juste de publier le numéro 11 de cette série fort intéressante ; dans cette brochure, on trouvera les discours de MM. Jean-Charles Bonenfant, Jean-Charles Falardeau, Robert Elie, Marcel Faribault et Jean-Jacques Lefebvre. De la même façon, les propos des parrains sont-ils reproduits : il s'agit, en l'occurrence, des allocutions de M. Jean Bruchési, du T.R. Père Georges-Henri Lévesque, de M. Guy Sylvestre, de Mgr Olivier Maurault et de M. Antoine Roy. Le mot de bienvenue des présidents, MM. Eugène L'Heureux et Pierre Daviault (remplaçant M. Jean-Marie Gauvreau), complètent la série des discours.

Cette publication, ainsi que les numéros qui précèdent, peuvent être obtenus aux adresses suivantes : Imprimerie Leclerc, 138, rue Maisonneuve, Hull, P.Q. au prix de \$1.00 l'exemplaire ou encore chez le secrétaire de la section I, M. Louis-Philippe Audet, B.P. 54, Station B, Montréal 2 ou encore dans les principales librairies (Granger et Fides à Montréal, Garneau et L'Action Catholique à Québec, etc.).



endisquée de Guitry. L'idée était touchante, mais j'aurais aimé qu'il fût seul à ce rendez-vous avec son public et qu'on arrêât l'enregistrement sur la voix d'Yvonne Printemps : la deuxième des cinq femmes de ce Barbe-Bleue qui tuait leur amour à coups d'esprit. Une pièce de Guitry — même sérieuse — ne pouvait s'appeler que « tragédie légère » ; qu'elle soit dramatique avec tant de discrétion (le coup de téléphone), d'ironie (le retour de l'épouse), de cynisme amusé (l'offre de la petite amie), est un tour de force rarement accompli au théâtre. Un seul décor de Robert Prévost répondant en tous points à la description du programme ; il fut sobre et ravissant dans ses détails. La troupe du T.N.M. a joué à l'unisson : avec harmonie et discipline, sans aucune défaillance de « générale ». Dominée franchement par Rozet, nous devons signaler le jeu nuancé de Jean Gascon, son émotion contenue ; le métier de Tania Fédor dans une scène, féroce d'inconscience, où l'auteur se moque des gens qui confondent la vertu et le respect des apparences ; le charme de Denyse Saint-Pierre et la discrétion de ses effets, ainsi que Georges Groulx, Rose Rey-Duzil, André d'Hostel et le petit Michel Tranchemontagne. Nous avons applaudi avec moins d'enthousiasme « Topaze » de Marcel Pagnol, joué au Théâtre-Club, mais on est sûr que les fautes d'interprétation et la lenteur du début ont été prestement corrigées après une « première » qui fut, sans doute, trop hâtive. Monique Lepage, jolie femme et jolie voix du théâtre, assura le succès de la pièce avec Gilles Pelletier, André Fouché, Jean-Paul Dugas et Garand. « La magicienne en pantoufles », jouée par le Rideau Vert au Théâtre Anjou, attirait autant de monde en dernière semaine qu'à ses débuts. La troupe est homogène et fermement dirigée par Yvette Brind'Amour qui tenait avec beaucoup de séduction le rôle de la magicienne. Sa victime était le jeune premier, Gérard Poirier, qui s'est mis, en un an, au rang de nos meilleurs comédiens. Nous avons aussi remarqué un acteur français, François Cartier, nouvellement arrivé au Canada et qui jouera avec sa femme, Maria Pacôme, dans « Monsieur de Falindor » actuellement à l'affiche au petit Théâtre de poche de la rue Drummond. Ces deux vedettes ont un bilan de succès et ont joué, en France, avec des artistes comme Feuillère et Brasseur. « Monsieur de Falindor » eut une vogue considérable de 1942 à 1947 au théâtre Monceau. Cette farce de la Renaissance, de Manoir et Verhyllé, est présentée (depuis le 10 décembre) dans des décors et des costumes d'époque créés par Magdeleine Arbour, Richard Lorrain et leurs aides. Yvette Brind'Amour en fit la mise-en-scène et le couple Cartier-Pacôme est secondé par Andrée Lachapelle, Edgar Fruittier, Maud D'Arcy et Gérard Poirier. Vous pouvez dîner avant le spectacle

ou souper après dans la coquette salle à dîner du rez de chaussée. On jouera « Monsieur de Falindor » le soir de Noël et peut-être (lisez les journaux) au Nouvel An. Peu de Canadiens sont allés à Paris sans applaudir le chansonnier Jean Rigaux à sa boîte du Vernet ou à la Lune Rousse. Dynamique, hardi, spirituel, il commente la gazette du jour sur un rythme qui vous laisse épuisé de rire. La photo, que je reproduis ici, a paru, il y a exactement dix ans, dans *La Revue Populaire* et la réputation de Rigaux n'a fait que grandir depuis ce temps. Son irrespect de nos hommes politiques et des célébrités canadiennes saura s'exprimer avec la même verve que celle dont Paris se fait l'écho après l'avoir entendu. Il sera l'invité de Jacques Normand à Saint-Germain-des-Près à partir du 6 janvier. Le Comité national des vins de France nous invitait à la dégustation de ses meilleurs crus, le 3 décembre dernier : cinq blancs secs ; neuf marques de vins rouges, dont un Pontet-Canet, Côte de Beaune, Châteauneuf du Pape ; vins blancs sucrés et rosés ainsi que six vins de Champagne. Après quoi, les plus guindés chantèrent en chœur avec Thérèse Laporte, couronnée Reine canadienne des Vins de France 1957 ; et les plus prudents s'empêchèrent de noter les meilleures marques pour le temps des Fêtes. Pour vous rappeler que ce mois est celui de l'enfance, donnez généreusement à l'œuvre de « Dorea » : village d'enfants pour la sauvegarde et la réhabilitation des garçons sans foyer. Fondé en 1950 par le R. P. Gabriel-M. Lussier, dominicain, le village est en pleine exploitation agricole (dans le comté de Huntingdon), afin de donner à l'enfant une formation chrétienne et pratique tout en favorisant sa croissance par la culture physique, les sports et la vie au grand air. Sa capacité actuelle n'est que de 60 élèves et le projet d'ensemble a pour but de porter ce nombre à 200. Mme René-B. Leclair nous communiquait quelques témoignages d'éminents pédagogues et magistrats à cette œuvre admirable qu'il faut encourager de toute sa bonne volonté. Le directeur de la Cité universitaire canadienne à Paris, M. Charles-A. Lussier, a donné mon nom et celui de ma chronique à une jeune Française de 18 ans qui voudrait un correspondant de son âge. Voici en résumé ce qu'elle dit : « Il n'est pas nécessaire que ma future correspondante habite une grande ville ; ni qu'elle soit étudiante. Je travaille moi-même dans un bureau (secrétariat) mais j'ai fait de bonnes études dans un collège technique. J'aime le cinéma, la danse, la peinture et le dessin, la natation, le patin à glace, la musique classique et moderne et également beaucoup de lecture. » L'adresse de Mlle Josette Chaboche est 140 rue Vercingétorix, Paris 14e, France. Profitez, jeunes lectrices, de cette amitié nouvelle qui sera mon cadeau du Nouvel An.

Une excellente nouvelle pour nous tous

Une fraise de dentiste indolore
qui tourne à 200,000 tours à la minute

La fraise ou roulette du dentiste sera bientôt absolument indolore. Des ingénieurs américains ont, en effet, réalisé un appareil qui travaille à la vitesse accélérée de 150,000 à 200,000 tours à la minute, supprimant cette désagréable sensation que redoutent tant les patients.

De plus, les accidents qui se produisent parfois avec la roulette classique tournant à 20,000 tours, sont du même coup éliminés. Il n'est pas rare que la chaleur dégagée par une fraise provoque des hémorragies et même des abcès. Fonctionnant à l'air comprimé, la nouvelle roulette, à 200,000 tours-minute travaillera si vite qu'elle n'aura pas le temps d'échauffer la pulpe dentaire.

Un poulet canadien à quatre pattes

Sorti d'un oeuf de poule canadien, un poussin à quatre pattes, qui est déjà, un honorable poulet, intrigue les savants. Malgré cette curieuse malformation, unique en son genre, ce poulet quadrupède marche parfaitement et présente une robustesse peu commune pour les gallinacés de son espèce.

plus *rapide...*



le *Super Starliner*

grâce à sa réserve d'essence permet
un vol transatlantique aller-retour
sans escale.



AIR FRANCE

Le plus grand réseau du monde

Consultez votre agent de voyages, de chemin de fer ou le bureau d'Air France le plus proche.

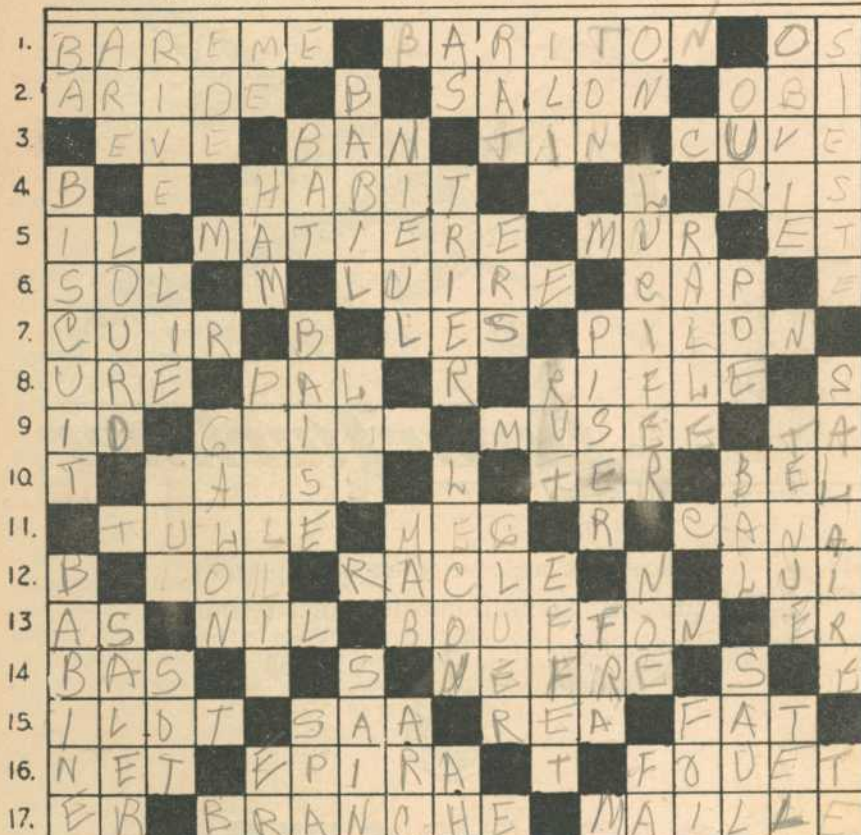
1020 rue Ste-Catherine ouest, Montréal — UN. 6-7643



Air France inaugurerait dernièrement à Montréal de nouveaux locaux au cœur même de Montréal (Ste-Catherine et Peel). De gauche à droite : MM. Jean Ponsot, directeur d'Air France pour le Canada ; Robert Lacoste, ambassadeur de France et Henri J. Lesieur, directeur général pour l'Amérique.

NOS MOTS CROISÉS

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17.



HORIZONTALLEMENT

- 1—Livre contenant des calculs tout faits. — Voix d'homme. — En évidence chez les maigres.
- 2—Stérile. — Pièce destinée à recevoir des visiteurs. — Longue ceinture des japonais.
- 3—Première femme. — Proclamation. — Pièce de bois pour soutenir les tonneaux. — Grand réservoir pour la fermentation du raisin.
- 4—Ensemble des pièces qui composent un vêtement. — Thymus du veau.
- 5—Lul. — Ce dont une chose est faite. — En état d'être récolté. — Conjonction.
- 6—Terrain sur lequel on bâtit. — Briller de sa lumière propre. — Avant d'un navire.
- 7—Peau épaisse de certains animaux. — Article. — Marteau pointu des carriers.
- 8—Bison d'Europe. — Pieu aiguisé par un bout. — Carabine à long canon.
- 9—Idem (abr.). — Sorte de camisole qui se porte sur la peau. — Lieu d'études littéraires, scientifiques ou artistiques. — A toi.
- 10—Nom donné aux prêtres par les chrétiens du Levant. — Pour la troisième fois. — Dieu suprême des Babyloniens.
- 11—Tissu à claire-voie pour retenir les oiseaux. — Préfixe indiquant la multiplication d'une grandeur par un million. — Ville de Galilée.
- 12—Juridiction. — Outil qui sert à racier. — Pronom.
- 13—Carte à jouer. — Grand fleuve d'Afrique. — Plaisant, facétieux. — Terminaison d'infinif.
- 14—Qui a peu de hauteur. — Fruit comestible.
- 15—Petite île. — Mesure algérienne. — Roue à gorge d'une polie. — Plat personnage.
- 16—Sans surcharge. — Contrée de l'ancienne Grèce. — Sert à exciter les animaux.
- 17—Terminaison d'infinif. — Bois que pousse le tronc d'un arbre. — Chaque noeud d'un tricot.

VERTICALEMENT

- 1—Symbole chimique du baryum. — Sorte de pain se conservant longtemps. — Lèvre pendante de certains animaux.
- 2—Mesure agraire. — Difficile à porter. — Vendre trop cher (fig.).
- 3—Bords d'un fleuve. — La plus vile populace. — Dénue de jugement.
- 4—Ville des Pays-Bas (Gueldre). — Signe distinctif chez les militaires.

- 5—Pronom. — Patrie de Foy. — Alcaloïde qui se trouve dans le poivre noir. — Terminaison d'infinif.
- 6—Selle grossière de bête de somme. — Rivière de France, affluent de la Garonne. — Ville de Belgique, province de Liège.
- 7—Abondance de paroles inutiles. — Article. — Salubre.
- 8—Chef-lieu de canton (Haute-Vienne), arr. de Limoges. — Personnage de la fée anglaise. — Courbe décrite par une voûte.
- 9—Carte à jouer. — Choisir parmi plusieurs. — Instruction particulière. — Interjection.
- 10—Rongeur. — Genre de légumineuses. — Poisson.
- 11—Substance terreuse qui provient de la décomposition de certaines laves. — Etat physiologique des animaux. — Résultat d'une chose.
- 12—Caractère du style. — Construire en pisé. — Double coup de baguette frappé sur le tambour.
- 13—Pronom indéfini. — Un des noms du démon. — Constructeur de l'arche. — Dans la gamme.
- 14—Outil qui sert à gratter les corps. — Assurance de tenir un engagement.
- 15—Patrie d'Abraham. — Ecrivain américain, né à Boston. — Assemblée où l'on danse. — Premier roi des Israélites.
- 16—Se dit du sens le plus naturel d'un terme. — Manière de soigner. — Semblable.
- 17—Somme que l'on fait vers le milieu de la journée. — Somme donnée pour payer un travail. — Equerre.

Solution du problème de décembre



HIER ET AUJOURD'HUI

Une des particularités de Sydney, en Australie, réside dans ses trottoirs à sens unique. Dans les artères passantes, les trottoirs, déjà fort étroits — car Sydney est une ville à l'ancienne mode, dépassée par les problèmes de circulation — sont divisés en deux par une raie jaune. Il est amusant d'observer l'extrême discipline de la foule qui suit régulièrement les files montantes ou descendantes, sans jamais dépasser la ligne jaune. Une femme qui veut admirer une vitrine dont elle est séparée par la cohorte montante, doit descendre jusqu'au bout de la rue pour s'engager dans la bonne file exactement comme une automobile.

A Rome, la veille de la St-Jean, on préparait une kermesse sur la place St-Jean-de-Latran. Celle-ci était couverte de petites boutiques de fleurs. L'air était imprégné d'une odeur d'ail, d'oignon et de lavande. La nuit venue, on faisait cuire dans d'immenses chaudières des monceaux d'escargots, que l'on mangeait en souvenir du saint qui, dit-on, se nourrit de sauterelles dans le désert.

Lors de son séjour à Bombay, le nizan d'Haiderabad, un prince hindou considéré comme un des hommes les plus riches du monde, se faisait envoyer par avion, de son Etat, l'eau nécessaire à sa consommation. Où qu'il aille, le prince ne boit que l'eau filtrée provenant d'un réservoir particulier installé près de son pays. Cette eau, selon lui, est la seule que supporte son estomac.

On peut voir à Philadelphie les fameux Longwood Gardens de Dupont qui possèdent des plantes et des arbres de toutes les parties du monde. On peut y voir aussi des étangs aux plantes aquatiques et un nombre spectaculaire de fontaines qui sont des reproductions de celles de la villa Gamberaia, à Florence.

Des formes de supériorité se retrouvent chez les animaux sauvages vivant en compagnies. Il est notoire qu'en automne les vanneaux s'associent volontiers aux cornelles, mais les obligent en toutes circonstances à leur obéir. Si bien, qu'on voyait alors divers petits oiseaux, habituellement victimes des cornelles, même pour les vanneaux, mais parce qu'ils savent que ceux-ci les protégeront indirectement de leurs ennemis.

L'Etat de Sao Paulo fournit plus de la moitié du revenu du Brésil, la moitié des produits manufacturés, du café, du coton, de la viande, des bananes, de l'énergie électrique. A elle seule, une compagnie de bière de Sao Paulo paie un chiffre d'impôts supérieur au revenu de l'Etat de Planky, au Nord-Bresil, grand comme la France et peuplé d'un million d'habitants.

L'art de transformer l'essence des fleurs en parfum remonte aux Egyptiens qui l'ont, sinon découvert, du moins grandement perfectionné. On a trouvé des parfums dans le tombeau du roi Tut et aussi dans une tablette du Sphinx. La reine Néfertiti fut l'une des premières beautés à mettre un parfum différent sur chaque paupière; quant à Cléopâtre, elle fabriquait ses propres parfums.

La mosquée d'Omar, que les musulmans appellent "la coupole du rocher", fut érigée au VIIe siècle. Du temple construit par le roi Salomon, il ne reste qu'un rocher que recouvre aujourd'hui la mosquée. Lieu par trois fois saint puisque, sur cette pointe granitique du Moriah, Abraham se disposait à immoler son fils Isaac, puisque là était l'autel des holocaustes de Salomon et puisque c'est là même que la Vierge vint au temple présenter son enfant.

Il existe à Grasse 17 compagnies qui font le commerce des fleurs et leur chiffre annuel d'affaires s'élève à 40 millions, dont 70 pour cent provient de l'exportation. Leur adresse télégraphique est Floraroma.

Le mot miniature fait aussitôt penser à menu, mignon, petit, etc. On a tort parfois de se fier aux apparences. Pourtant la chose est excusable puisque on parle aujourd'hui d'un château en miniature pour désigner une reproduction en petite dimension et d'une miniature pour une aquarelle délicate et de très petite taille. Le mot miniature apparut au XVIIe siècle pour désigner les enluminures. Le mot dérive de *minium*, substance rouge fréquemment employée alors. Le peintre qui enduit une grille de *minium* pour la protéger de la rouille est loin de penser aux enluminures de manuscrits.

John Hersey vient de publier un nouveau roman: *A Single Pebble*. Ce livre fut écrit à la suite d'un voyage de trois semaines que fit l'auteur sur la rivière Yangtze. Il était accompagné d'un photographe, Dimitri Kessel, qui a illustré le volume de façon magnifique.

Dans le vaste Midwest, aux temps héroïques, domaine des trappeurs et des pionniers, devenu fertile aujourd'hui, grâce à l'exploitation scientifique d'un sol très fertile, le grenier du Nouveau Monde, l'Iowa est l'Etat agricole le plus riche. On y cultive de l'avoine, du soja, un peu de blé, du fourrage, mais surtout le maïs. Un maïs hybride à très haute tige, le plus haut du monde, dit-on, et d'une qualité exceptionnelle.

A Malte, il n'y a pas d'industrie, pas de minerais. On tente des sondages pour trouver du pétrole, sans grand espoir. L'île fabrique des pipes, de la dentelle, des boutons, des gants. Tout le monde vit du commerce, et les artisans n'ont rien changé à leur manière d'exercer leur talent. On peut voir, près de Mdina, l'atelier d'un potier où trois hommes et deux enfants travaillent dans une grotte éclairée par une sorte de gros cierge. L'argile est recueillie à deux milles de là et ramenée par un bourricot!

Le miracle de l'eau a permis à un pays de vivre sur son désert. En Israël, contrairement au reste du monde, l'eau n'est pas une source d'énergie, mais l'énergie source d'eau: des centrales électriques alimentées au pétrole, forent d'innombrables puits, distribuent l'eau du Yarkon dans un réseau serré de pipelines.

Quelques jours après la défaite de Napoléon, à Waterloo, son frère Joseph Bonaparte se prépara à fuir le pays. Il rencontra, dans un restaurant de Blois, James Le Ray de Chaumont. Le père de celui-ci avait prêté sa fortune aux Américains durant la Révolution et avait été remboursé par d'immenses propriétés sur le sol des Etats-Unis. Durant le repas, il se fit un échange: Joseph Bonaparte céda à de Chaumont un train de marchandises contenant tous ses biens et recevait en retour une propriété de 26,840 acres, située non loin de New-York et de Philadelphie.

Au temps où le duc de Saint-Simon revenait d'Espagne où il avait représenté Louis XIV, il conta que là-bas, au passage de certains ponts, des agents faisaient payer deux maravedis au passant pour chaque partie de son nom. Cela coûtait très cher aux hidalgos très fiers d'énumérer leurs titres. Mais un Asturien prudent et parcimonieux murmurait timidement: "Moi, je me nomme à peine Pedro!"

Aux premiers temps de la colonie, le terme "coureur des bois" fut employé au Canada pour tous les voyageurs puis, pour tous ceux qui faisaient du commerce sans permission et enfin pour les explorateurs. Les coureurs des bois possédaient en général le courage, l'élan, la curiosité qui les poussaient à l'aventure et enfin une infinie capacité pour s'adapter à leur entourage. Ils étaient de remarquables forestiers et dépassaient souvent les Indiens comme chasseurs et trappeurs.

En 1900, la population mondiale avait été évaluée à 1,987,000,000. La guerre de 1914 survint et terrifia par ses hécatombes. Quand on fit froidement les comptes, on s'aperçut que la population n'avait pas cessé d'augmenter malgré le canon de Verdun. Elle augmentera encore davantage malgré le canon de Stalingrad, les bombes de Londres et les neutrons de Hiroshima.

A bord des grands transatlantiques les fruits ont leur chambre, mais elle n'est pas la même pour les bananes qui ont leur "mûrissoir". Les oranges, dont on sert tant de jus, sont en quantités astronomiques; il y a aussi une pièce pour les fleurs, dont les tables de la salle à manger sont abondamment pourvues durant les traversées.

A l'encontre des autres poisons utilisés pour commettre un meurtre, l'arsenic peut être retracé dans un corps plusieurs années après le décès, et même dans les cendres longtemps après la crémation.

Les philosophes français du XVIIIe siècle avaient commencé à inquiéter l'opinion sur la légitimité de l'esclavage. Leur voix avait eu son écho de ce côté-ci de l'océan. En 1775, sous la présidence de Franklin, se fondait à Philadelphie la première société antiesclavagiste. En Virginie, Washington, par son testament, libérait ses esclaves.

La hiérarchie existe chez les animaux comme chez les hommes. Le savant docteur vétérinaire Bréteguier nous dit que "dans les établissements militaires de remonte, le jeune cheval qui est introduit après son achat dans un lot constitué depuis un certain temps, est souvent fort mal accueilli; c'est à coups de dents et à coups de pied que ses camarades lui forment le caractère et font connaissance avec lui et cette période dure jusqu'à ce qu'il se soit fait sa place dans un groupe de deux ou trois amis."



FRANÇOISE GRATON, née à Montréal un 4 juin, fit ses études de diction et d'art dramatique au Théâtre du Nouveau-Monde. Elle débuta sur la scène, à seize ans, dans le rôle d'Ismène de l'*Antigone* de Jean Cocteau ; à la Radio, dans les Nouveautés dramatiques et, à la Télévision, dans le Carrefour des Mots. Mlle Graton est la Sylvette du "Cap-aux-Sorciers". Elle a également tenu le rôle de Nouki dans l'*Ile-aux-Trésors*. On l'a vue tout dernièrement, au Théâtre Populaire du dimanche soir (CBFT) dans "Il faut marier Colombe". Ses sports : la bicyclette, le patin et l'escrime. Ses divertissements intellectuels : théâtre, musique et lecture. (photo Jac-Guy)



Mangez des oranges fraîches entières...

Buvez le jus d'oranges fraîches entières

Non seulement les oranges Sunkist (et leur jus) forment une excellente source de vitamine C, mais la chair de l'orange fraîche renferme de précieux bio-flavonoïdes (qui aident à maintenir l'élasticité des capillaires) et des protopectines (qui aident à tirer plus de principes de vos autres aliments).

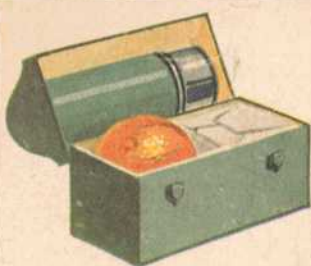
Chacun sait comme le jus frais tiré de l'orange est meilleur au goût. Et le jus savoureux pressé au foyer même est aussi meilleur pour vous. Les savoureux solides qu'il garde vous assurent plus de valeur nutritive. Buvez chaque jour un grand verre de jus d'orange Sunkist!

Mais quand vous achetez des oranges...
assurez-vous d'obtenir

Sunkist

Marque déposée

Les plus excellentes oranges cultivées portent la marque déposée Sunkist sur la peau même. Recherchez toujours cette estampille. N'en acceptez pas d'autre.



Comme source de santé et de plaisir, placez une orange Sunkist dans chaque boîte à lunch.

Sunkist

LE NOMBRIL SIGNIFIE:

- SANS PÉPINS
- FACILE À PELER
- COULEUR PLUS VIVE
- SAVEUR PLUS RICHE

Pour peler une orange: Entaillez la peau en six parties tel qu'illustré. Laissez la membrane blanche qui adhère naturellement.

Navel Sunkist

Marque déposée

